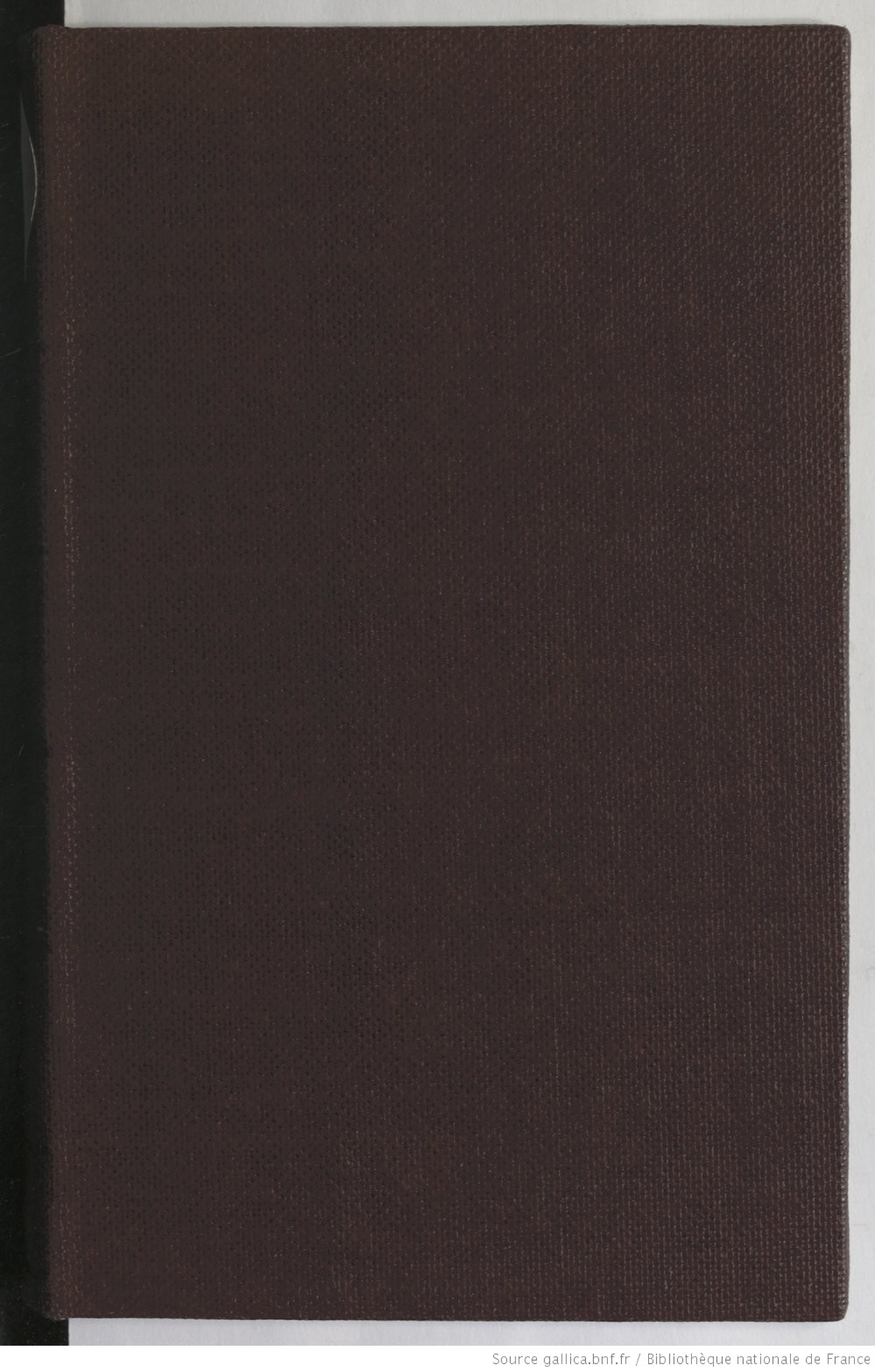
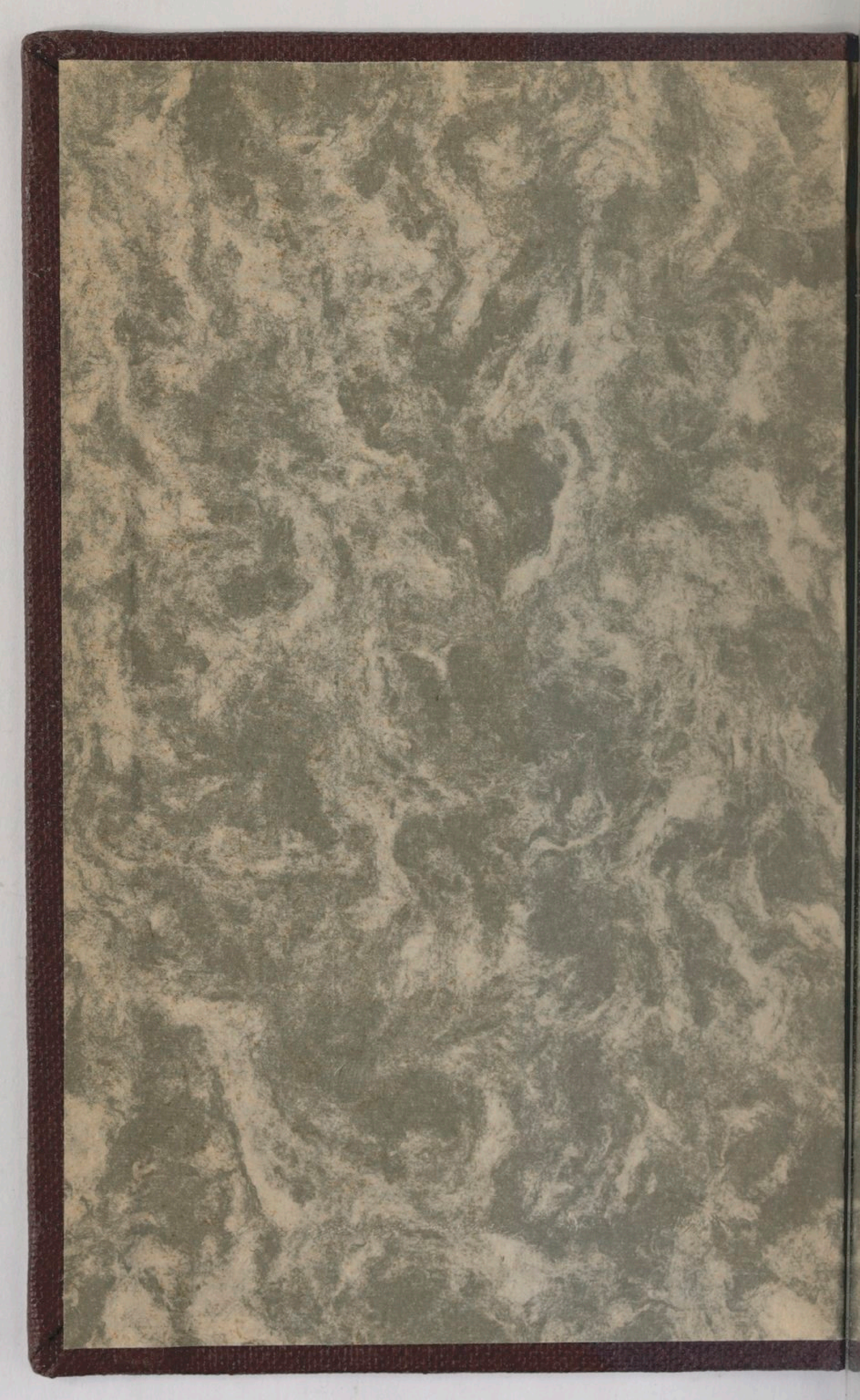
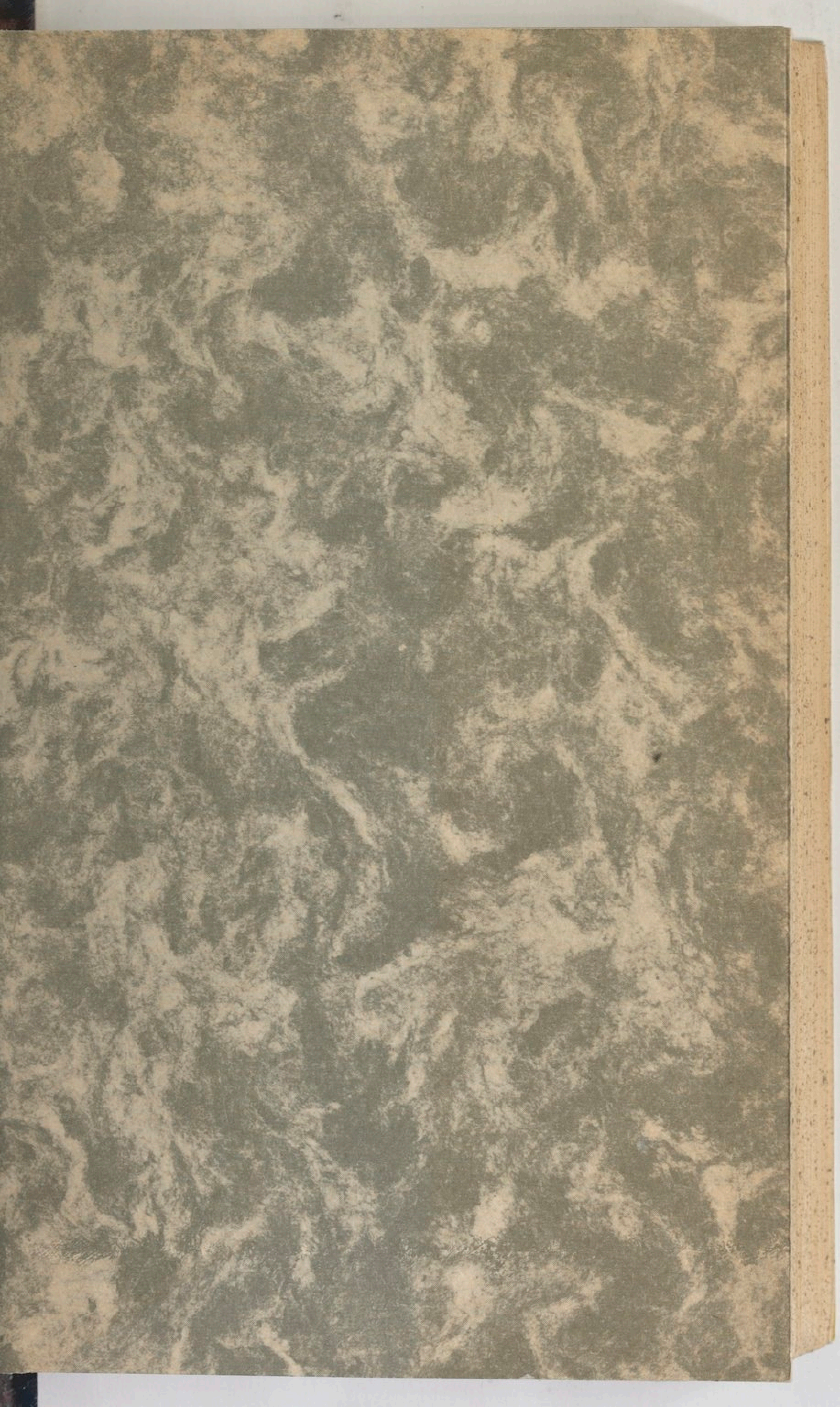


La Famille Robert, par Auguste Lacroix


BnF Gallica







LA
FAMILLE ROBERT

PAR

AUGUSTE LACROIX



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS
—
1882

LA

FAMILLE ROBERT

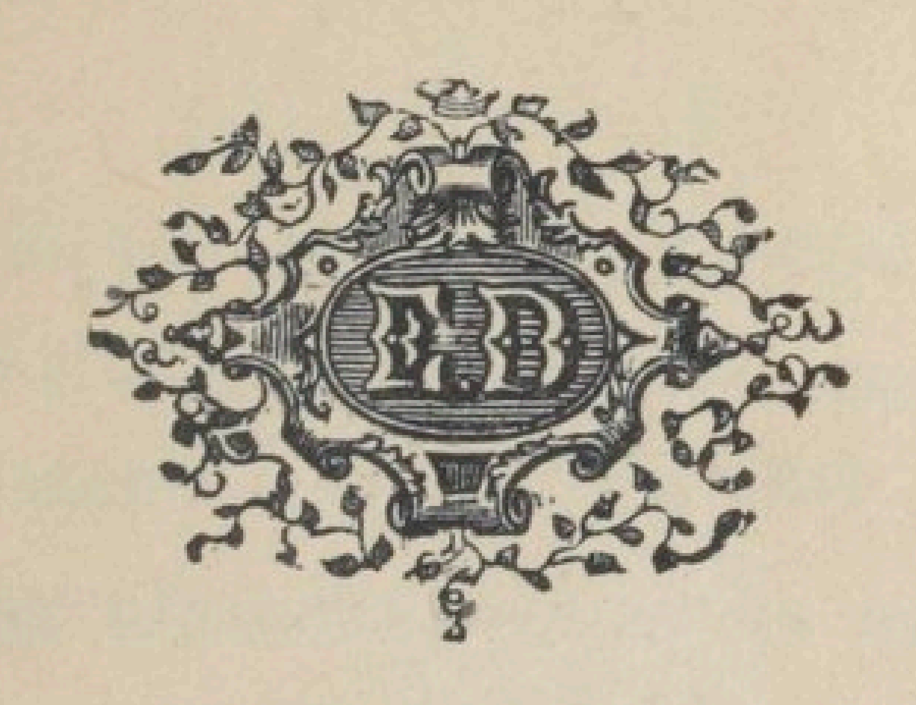
IMPRIMERIE D BARDIN ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

LA

FAMILLE ROBERT

PAR

AUGUSTE LACROIX



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1882



LA

FAMILLE ROBERT



INTRODUCTION

Tout le monde connaît la ville de Saint-Germain-en-Laye ; cette cité antique dont les souvenirs historiques sont légendaires ; qui, en 1837, eut l'honneur de l'inauguration du premier de nos chemins de fer.

On sait que son château fut bâti par François Ier et que c'est là que naquit le grand roi Louis XIV dont le berceau forme les armes de la ville. On en voit encore les armoiries gravées sur le fronton du Pavillon Henri IV, actuellement occupé par le restaurant si renommé où tant de personnages aristocratiques se sont donné et se donnent encore

chaque jour rendez-vous. Il est peu d'étrangers en villégiature qui ne soient venus visiter cet établissement, d'où l'on découvre un admirable panorama, s'étendant sur l'immense vallée de la Seine, Port-Marly, Bougival, Croissy, Rueil, le Mont-Valérien, le Vésinet, jusqu'à Maisons-Laffitte et d'autres localités encore.

On sait également que c'est dans l'hôtel attenant à cet établissement, que vient de s'éteindre le célèbre écrivain et le plus grand homme politique de notre temps, M. Thiers, dont la statue érigée l'année dernière sur la place qui porte aujourd'hui son nom, est un des plus beaux ornements de la ville.

Pendant plusieurs siècles, le château de Saint-Germain fut une résidence royale des plus importantes et des plus agréables environnant Paris. On en voit encore de nombreuses traces, et d'anciens hôtels ayant conservé le style de l'époque, portant des noms célèbres dans l'histoire.

Un autre château, appelé le Châteauneuf, attenant à l'ancien, avait été construit par Henri IV. Le style en était plus moderne et sa situation des plus agréables dominait précisément cette vallée de la Seine dont nous venons de parler. La révolution le détruisit entièrement, et fit vendre les

terrains qu'il occupait, en même temps qu'elle dévastait le vieux château, dont elle ne laissa, comme on le dit vulgairement, que les quatre murs.

Les terrains vendus sont ceux qui composent aujourd'hui le quartier du Boulingrin, l'un des plus beaux de la ville, où sont bâtis de magnifiques hôtels, ou maisons de campagne.

Sous l'Empire et la Restauration, le vieux château que l'on voit encore aux trois quarts restauré, fut en quelque sorte abandonné. Louis-Philippe en fit un pénitencier militaire, Napoléon III en ordonna la restauration et le convertit en un musée d'antiquités gauloises et romaines, devant donner l'idée des usages des peuples existant avant l'ère chrétienne. La direction des travaux en fut confiée à l'habile architecte Millet, qui mourut malheureusement avant d'avoir achevé son œuvre; le parc, qui en fut détaché, est aujourd'hui une promenade des plus agréables.

La forêt de Saint-Germain, dont l'étendue est considérable, fut autrefois un rendez-vous de chasse des plus fréquentés par les monarques et les grands seigneurs d'alors. C'est là qu'est situé le grand établissement des Loges, bâti sous le premier empire,

servant d'institution aux jeunes filles de militaires, et que se tient ordinairement, au bout de la longue avenue qui y conduit, cette fête traditionnelle et pittoresque en même temps, si connue des Parisiens et des habitants des environs sous le nom de Fête des Loges, qu'ont si souvent décrite nos habiles romanciers.

Qui ne connaît aussi la terrasse de Saint-Germain, dont l'étendue n'a guère moins d'une lieue, et sa rangée d'arbres séculaires s'étendant d'un bout à l'autre, servant d'abri aux promeneurs contre l'ardeur du soleil, cette promenade magnifique, qui fait l'admiration de tous les étrangers et les délices des habitants de la ville ?

Par sa situation sur un plateau élevé et sa proximité de la forêt, Saint-Germain jouit d'un air très pur et très salutaire, particulièrement pour les malades et les vieillards. Aussi voit-on beaucoup de Parisiens y venir prendre une résidence d'été ; heureux en même temps d'y trouver le dimanche et le jeudi un concert composé d'excellents musiciens.

Le quartier de Noailles, où ont été construites de charmantes villas, de même que celui du Boulingrin, sont généralement habités par de riches

rentiers, la plupart commerçants retirés des affaires, désireux de se reposer et de jouir à leur aise du fruit de leurs travaux et de leurs économies.

C'était donc une de ces villas de la rue d'Alsace où l'on rencontre encore quelques vestiges de l'ancienne résidence princière de la famille de Noailles, qu'habitait le dernier des Robert, cet austère vieillard que nous avons eu l'honneur de connaître, et de la famille duquel nous allons raconter l'histoire. Après avoir subi bien des épreuves dans sa vie, qu'il se plaisait à raconter, il s'était retiré à Saint-Germain en 1854, y vivant en vrai sage, en véritable philosophe, dans une modeste aisance, sans prodigalité, mais aussi sans parcimonie. Tout son temps se passait dans son jardin, qu'il se plaisait à cultiver, ou dans sa bibliothèque, car il affectionnait tout particulièrement les fleurs et la lecture. Veuf depuis plusieurs années, il ne recevait qu'un très petit nombre de parents et d'amis, dont il avait fait un choix très scrupuleux; on le voyait souvent aussi se promener sur la terrasse et aux abords de la forêt, toujours proprement vêtu, mais sans prétention, et constamment accompagné d'un chien fidèle; s'il rencontrait des connaissances, il causait volontiers, et sa conversation plaisait beaucoup.

En 1878, Gustave Robert entrait dans sa soixante-seizième année, sans pour ainsi dire avoir jamais été malade, lorsqu'il fut subitement atteint d'une bronchite aiguë, qui tourna en fluxion de poitrine, et en quelques heures l'enleva à l'affection de ses parents, à l'estime de ses amis, emportant les regrets de tous les habitants de Saint-Germain. Sa mort fut un deuil pour les pauvres, dont il avait été le bienfaiteur à toutes les heures de sa vie.

PREMIÈRE PARTIE

LA FAMILLE ROBERT PENDANT LA TERREUR

En 1789, il y avait, rue d'Argenteuil, un ancien tailleur nommé Robert, qui pouvait avoir environ cinquante ans ; par son aménité et sa réputation d'honnête homme autant que par son savoir-faire, il était parvenu à se faire une excellente clientèle parmi la haute bourgeoisie et la noblesse dans laquelle se trouvaient des personnes de la cour.

Le père Robert, à force d'ordre et d'économie, était arrivé à s'amasser une petite fortune. Alors souvent il parlait de se retirer avec sa femme à la campagne, mais comme il avait une fille de quinze ans qu'il fallait penser à marier, et un fils de dix-sept ans qu'il voulait établir, il ne se pressait pas.

Comme c'était généralement l'usage, Robert avait fait apprendre son état à son fils Ernest, dans l'intention de lui laisser un jour son établissement.

Malheureusement le proverbe disant que l'homme propose et Dieu dispose, trouva une trop cruelle justification.

Robert, en effet, fut surpris par la révolution. D'abord il s'en inquiéta peu, se contentant de déplorer les événements sans avoir la pensée d'y prendre la moindre part. Cependant, lorsque le travail vint à baisser, il ne put s'empêcher d'éprouver d'assez vives inquiétudes; le temps arriva où il en manqua tout à fait. Alors Robert dit à son fils : Comme nous n'avons plus d'ouvrage, il faut que j'aille visiter mes clients savoir si c'est qu'ils me quittent et connaître le pourquoi ils ne nous donnent plus rien à faire.

Le lendemain donc, le père Robert prit son chapeau, sa canne, et se mit en route. Déception, même réponse, tous lui disent : nous n'avons rien à vous donner à faire.

Cela n'était pas étonnant, déjà dans ce temps-là, les affaires allaient si mal! La noblesse ne touchait plus de redevances. Les propriétaires ne recevaient plus leurs loyers. Les rentiers ne pouvaient obtenir le payement de leurs rentes. Enfin, les affaires commerciales étaient suspendues. Puis on émigrait de toutes parts.

Robert en rentrant chez lui se demandait ce qu'ils allaient devenir.

— Que veux-tu, père, lui dit Ernest ; il nous faut attendre un temps meilleur.

— Attendre, mon garçon, c'est chose facile à dire, mais nos ressources s'épuisent et si d'ici à quelques jours le travail ne revient pas, nous en verrons bientôt la fin.

Un mois plus tard, le brave tailleur renouvela ses visites, personne n'était disposé à lui donner d'ouvrage, tant partout le besoin d'économie se faisait sentir, il était loin d'en avoir assez pour couvrir ses frais ; dès lors le capital diminuait d'une manière sensible et l'inquiétude augmentait dans une égale proportion.

Un jour que la famille gémissait sur les événements et sur sa position, Robert prit la parole.

— Mes enfants, leur dit-il ; nous ne pouvons continuer ainsi, nos économies seront bientôt épuisées, il est temps que nous prenions un parti. La plupart de nos clients s'expatrient ; les autres se cachent ou tombent sous le couteau de la guillotine, en un mot, je ne reçois plus d'argent et nous n'avons plus de travail.

— Eh bien ! quel est ton projet, répliqua Mme Robert pleurant ainsi que leur fille Émilie.

— Mon projet, le voici : Vous savez que M. le comte de Villement, notre plus ancienne pratique, nous a toujours voulu beaucoup de bien et que

M. Presta, le député, nous a constamment témoigné de l'intérêt. Je sais que le valet de chambre du premier s'est mal conduit avec lui et qu'il a été renvoyé. Il faut que toi, tu lui demandes cette place tandis que j'irai m'offrir à M. Presta qui cherche un concierge. Toi, ma chère femme, tu garderas la porte pendant que je travaillerai un peu de mon état. Quant à Émilie, nous lui chercherons une place de femme de chambre ; qu'en penses-tu, ma bonne amie !

— Il est bien dur après avoir été établi, fit Mme Robert, de devenir concierge. Sans doute M. Presta est bon, mais il y a des locataires dans la maison et c'est humiliant. Cependant si nous n'avons plus de quoi vivre, il faut bien s'y résigner.

— Et vous, mes enfants, que répondez-vous ?

— Nou n'avons rien autre chose à répondre que ce qu'à répondu notre mère ; nous ferons ce que vous voudrez.

— Ce n'est pas d'entrer en condition qui me chagrine, ajouta Émilie, c'est de me séparer de vous.

— Que voulez-vous, mes pauvres enfants, continua Robert, c'est la Révolution qui nous cause tous ces désagréments ; elle nous a ruinés et pourtant il faut vivre.

Le lendemain matin, dès neuf heures, le père et le fils s'habillèrent le plus convenablement possible et se dirigèrent, l'un chez le comte de Villement, l'autre chez M. Presta ; ils y furent bien accueillis. Après les questions d'usage et que l'on fut convenu des conditions, tous les deux furent acceptés.

Huit jours après, lorsqu'ils eurent réglé leurs affaires personnelles, ils entrèrent en fonctions.

Avant la Révolution, le comte de Villement avait occupé un emploi important dans le gouvernement, mais voyant que les affaires publiques prenaient une mauvaise tournure, il donna sa démission. C'était un homme de soixante-cinq ans, d'une parfaite urbanité, d'une grande politesse et d'une bienveillance exquise pour tout le monde, même pour ses adversaires politiques. Ne possédant qu'une médiocre fortune, il tenait néanmoins un certain rang dans la société. Seulement comme il restait fidèle à Louis XVI, cela avait suffi à le faire remarquer des républicains.

M. Presta était âgé d'environ quarante-huit ans, il possédait une grande fortune acquise dans une entreprise de fournitures pour l'armée, entreprise qu'il avait abandonnée depuis un an ou deux.

D'une nature vive et entreprenante, il ne pouvait s'accoutumer à vivre dans l'oisiveté. D'un caractère passablement autoritaire, il était cependant

bon, équitable et avait le jugement très juste.

Quand à ses opinions politiques, il défendait la liberté, mais une liberté sage, prudente et progressive, sans pourtant attaquer les principes monarchiques. Il combattait les privilèges avec ardeur tout en respectant les droits de chacun. De même, il réprouvait les abus du pouvoir, sans jamais attaquer la personne du roi. En un mot, il appartenait à ce grand parti des girondins qui payèrent de leurs têtes la part qu'ils prirent à la Révolution, à ce même parti dont, sous la Restauration, les représentants furent appelés libéraux ; constitutionnels sous Louis-Philippe, et enfin, aujourd'hui, républicains modérés.

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'avec de persévérants efforts et beaucoup d'argent, M. Presta parvint à se faire nommer député à la Convention ; car de tous temps les hommes arrivés à la fortune ambitionnent ce poste d'honneur, le plus souvent, à vrai dire, dans le but d'atteindre des places plus élevées encore ou plus lucratives.

Dans ses démarches, M. Presta avait accepté les services d'un nommé Beaupré qui lui donna un bon coup de main ; pour l'en récompenser, il lui avait accordé un appartement dans sa maison et il lui avait promis de s'occuper de lui faire obtenir un emploi dans une administration quelconque ;

car, depuis longtemps, en raison de ses opinions républicaines, il en sollicitait une qu'il n'avait pu encore obtenir. Cet homme, que M. Presta connaissait à peine, était une véritable charge pour lui. Il aurait bien voulu s'en débarrasser, mais c'était assez difficile, Beaupré ayant contribué, pour une large part, à l'élection de M. Presta.

Dans ce moment-là, on touchait aux plus mauvais jours de la Révolution, Les partis ne cessaient de se disputer. On se querellait à la ville comme à la Convention. De virulents discours étaient journellement prononcés à la tribune, où l'on allait jusqu'à s'injurier et à se menacer mutuellement. Enfin, on n'osait plus parler des affaires publiques ni chez soi, ni dans la rue, tant on se craignait les uns les autres. Car tout le monde se défiait de ses voisins, même de ses amis. Les dénonciations se multipliaient ; les prisons regorgeaient; la guillotine fonctionnait sans relâche et elle était devenue insuffisante à la féroce activité de ce sombre tribunal révolutionnaire dont Fouquier-Tinville, si tristement célèbre, était l'accusateur public et qui condamnait ses victimes, sans leur donner le temps ni de s'expliquer ni de se défendre. Ainsi des hommes les plus innocents du monde étaient envoyés à la mort comme d'infâmes criminels.

La terrible crise en étant arrivée à ce point, le

comte de Villement commençant à craindre pour lui-même, résolut de quitter la France avec sa famille.

Un matin donc il commanda à Ernest de préparer vivement ses malles en lui disant : nous allons faire un long voyage et nous désirons partir sans retard.

— Veux-tu nous suivre ? ajouta-t-il. Si tu te décides, dans un temps plus heureux, je ferai en sorte de t'en récompenser ; mais hâte-toi, et dès aujourd'hui fais tes adieux à ta famille.

— Je vous suivrai en quelque lieu que vous alliez, monsieur le comte, certain que vous ne m'abandonnerez pas une fois en terre étrangère.

— Compte sur moi, mon ami, mais tu sais, il faut que demain matin avant le jour nous ayons quitté Paris. Fouquier - Tinville ne plaisante pas, vois-tu ; et je ne tiens pas à tomber sous sa griffe.

Les préparatifs de voyage terminés, Ernest s'empressa de se rendre chez son père et lui conta ce qui venait de se passer. Robert comprenant le danger auquel était exposé le comte, l'approuva fort du parti qu'il prenait de s'expatrier.

— Allons, mon garçon, ajouta le brave homme, tu fais bien d'accompagner tes maîtres. Si cela me

fait de la peine de te voir partir, au moins c'est une preuve que tu as du cœur.

La maman Robert et Émilie pleuraient à chaudes larmes, mais après tout, se dirent-elles, quand on voit ce qui se passe, c'est peut-être un bonheur pour Ernest qu'il s'éloigne. Sait-on ce qui peut arriver ? Dans un temps comme celui-ci il faut s'attendre à tout. Au moins, ajouta Mme Robert, si mon fils est exilé , il sera à l'abri de tout danger.

Le lendemain soir, Ernest avait passé la frontière avec ses compagnons de voyage, se rendant en Hollande, le pays que le comte avait choisi, comme étant celui où il pensait pouvoir se mieux convenir.

Revenons à M. Presta ; comme tous les hommes arrivés à la fortune, il était assez fier de sa position. En conséquence, il ne se croyait pas inférieur aux gens de noblesse. Aussi, à la Convention, lorsque l'occasion s'en présentait, ne manquait-il pas de se déclarer en faveur de la bourgeoisie et de défendre les intérêts du peuple. Cependant lorsqu'arriva le procès de Louis XVI se refusa-t-il énergiquement à l'accuser d'aucune des soi-disant fautes de son gouvernement. Il ne fut donc pas de ceux qui votèrent la mort du roi.

Dès lors M. Presta fut considéré comme suspect

et on le fit surveiller, aussi quelques jours plus tard, une dénonciation ayant été portée contre lui, il fut arrêté et incarcéré sans en comprendre les motifs.

Sa femme connaissant le sort des girondins était dans la désolation. Cette subite arrestation la plongeait dans la plus cruelle inquiétude. Elle et ses filles, dont l'aînée avait à peine douze ans, ne faisaient que pleurer. Le pauvre Robert lui aussi était navré.

Seul, M. Presta ne perdait pas courage. Je n'ai commis aucun acte contre la république. Si ce n'est de n'avoir pas voté la mort du roi, pour ce fait, on ne peut me condamner, en cela j'ai agi selon ma conscience et selon mon droit, en quoi suis-je répréhensible ? Néanmoins aujourd'hui les hommes sont si injustes qu'il ne faut pas s'y fier. J'ai de la fortune, avec de l'argent on fait tant de choses ; il s'agit donc avant tout de me tirer de là.

Le prisonnier commença à se mettre dans les bonnes grâces du geôlier en chef, lui faisant entendre qu'il n'était nullement hostile à la république et qu'il était fort riche.

Un jour il dit à ce gardien qu'il avait besoin d'argent et lui demanda la permission de s'en faire apporter par son valet de chambre, lui.

laissant habilement entrevoir qu'il en aurait une bonne part.

— Cela m'est formellement défendu, grommela le porte-clefs; mais j'aviserai.

— En ce cas, répliqua M. Presta, voulez-vous être assez bon pour faire passer ce billet à ma femme?

— Oh! pour cela, il n'y a pas d'inconvénient, répondit le gardien. Remettez-le-moi.

Le lendemain le geôlier prit M. Presta à part; tenez, lui dit-il à voix basse, voilà votre affaire, et il lui remit deux rouleaux d'or.

— Mais, dites donc, on pourrait me le voler ici, fit M. Presta qui avait tout prévu. Voulez-vous me tenir cet argent en garde?

— Entendu, dit le gardien.

Deux jours après, M. Presta pouvait s'échapper, et tournant les talons il gagnait la frontière.

Dans la lettre adressée à Mme Presta, il y en avait une pour Robert. Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon bon Robert,

« Ne t'effraye pas de me savoir en prison et rassure-toi, je serai peut-être un peu longtemps sans te voir. En attendant, comme je connais ta haute probité, demande à ma femme qu'elle te

remette les papiers contenus dans un portefeuille qui se trouve dans mon secrétaire, mets-les en lieu de sûreté. Je les confie à ta garde jusqu'à ce que je puisse te les réclamer. Continue à toucher pour moi mes loyers , et dépose-les chez le notaire Dubreuil, mais ne sois pas trop exigeant à l'égard des locataires. Surtout ne perds pas courage. »

Pendant ce temps, Mme Presta faisait toutes les démarches possibles pour arriver à délivrer son mari ; mais personne n'osait prendre sa défense, tellement chacun avait peur d'être soupçonné de prendre parti pour un royaliste, et de paraître suspect à son tour.

Au moment où Robert venait demander à sa maîtresse les papiers en question, Mme Presta recevait la lettre suivante :

« Ma chère femme,

« Grâce à l'or que tu m'as fait passer par l'entremise de mon geôlier, j'ai pu réussir à m'échapper ; je suis en route pour Hambourg où je vais me réfugier ; viens avec nos enfants m'y rejoindre le plus tôt possible. »

Cette nouvelle combla de joie tout le monde.

Mme Presta remit à Robert les papiers ainsi que l'avait indiqué M. Presta. Avant de s'éloigner, il

lui dit : Hâtez-vous de partir, madame, et soyez sans inquiétude ; quant à votre maison ; je me charge de la garder, comptez sur moi.

Deux jours après, Mme Presta accompagnée de ses quatre filles sous un faux nom et emportant tout ce qu'elle pouvait emporter, gagnait Hambourg, heureuse de retrouver son époux et de lui ramener ses enfants.

Voilà donc Robert resté seul à Paris, gérant de la maison de M. Presta, et parfaitement tranquille. Mais de nouvelles et terribles épreuves l'attendaient.

Un mois s'était à peine écoulé, lorsque Robert et sa femme virent Ernest rentrer chez eux.

Dans le premier élan de leur joie, heureux de se revoir, ils s'embrassèrent puis vinrent aussitôt les interrogations.

— Comment, Ernest, te voilà à Paris, lui dit Robert, est-ce que tu as été renvoyé de chez M. le comte ?

— Non, répondit Ernest, je n'ai point été renvoyé, j'ai été remercié.

— Explique-toi, mon enfant, je ne te comprends pas.

— Apprenez qu'en Hollande, M. le comte a éprouvé tant de chagrin d'avoir quitté son pays et ses amis, qu'il est tombé malade. Non, répétait-il

sans cesse à la comtesse, je ne m'habituerai jamais à l'exil loin de ma famille et de mes amis. De jour en jour le mal empira et, malgré tous les soins que nous mettions à le distraire, le pauvre homme succomba en prononçant ces dernières paroles : Pauvre France, les républicains te perdront.

Quelques jours après, Mme la comtesse me dit, continua Ernest, tenez, mon garçon, comme vous le voyez, me voilà seule, désormais je n'ai plus besoin de vos services ; ma femme de chambre me suffit, retournez donc chez vos parents. Avant de mourir, mon pauvre mari, en reconnaissance des soins que vous avez eus pour lui, m'a remis pour vous une délégation de dix mille livres, payables chez son notaire, la voici, prenez-la, puisse-t-elle vous rendre heureux et assurer votre avenir. Naturellement, je remerciai la comtesse du mieux que je pus, je pris congé d'elle et me voilà.

Lorsque Ernest eut achevé ces paroles, Mme Robert et Émilie ne cessaient de l'embrasser et de l'interroger sur tout ce qui avait pu lui arriver sur la terre étrangère.

— C'est pas tout cela, dit Robert à son fils, puisque te voilà, mon pauvre garçon, que comptes-tu faire à Paris ? Les affaires y vont bien mal.

— Eh bien ! mon cher père, répondit Ernest, je

tâcherai de me procurer un peu d'ouvrage et je reprendrai mon état de tailleur.

Là-dessus, Émilie invita son frère à la suivre et le conduisit à sa chambre où il put se remettre des fatigues du voyage.

Quelques jours après le retour d'Ernest, un événement nouveau et tout à fait inattendu vint atteindre la famille Robert.

Robert avait un frère qui était entré dans les ordres et qui n'avait pu encore obtenir de cure; il se nommait André. Comme les prêtres étaient alors fort mal vus, sous l'habit bourgeois, il avait sollicité et obtenu un emploi de professeur dans la maison du duc *** qui lui avait confié l'éducation de ses enfants.

Le duc *** avait occupé un poste important dans le gouvernement, et s'y était fait remarquer par ses hautes capacités et sa droiture. Après la mort du roi, il avait été révoqué de ses fonctions ; puis un jour il fut dénoncé comme étant accusé d'avoir des rapports avec les royalistes émigrés. En vain, chercha-t-il à démontrer la fausseté de cette accusation, il fut brutalement jeté en prison. Quinze jours après, conduit sur la place de la Révolution, il fut exécuté avec plusieurs autres victimes.

La malheureuse duchesse était en proie à une sorte de folie, et ses gens pouvaient à peine la

contenir. André cherchait par tous les moyens, sinon à la consoler, du moins à calmer sa douleur, mais sans y réussir. Il cherchait aussi à lui faire comprendre qu'elle-même courait des dangers ; il ne pouvait la décider à prendre des précautions.

— Non ! disait-elle, je veux mourir pour aller rejoindre mon mari ; les républicains sont assez lâches pour tuer une femme, dès qu'elle est noble et vertueuse, cela leur suffit. Qu'ils fassent donc de moi ce qu'ils voudront, ce ne sera jamais qu'une victime de plus ; cela les réjouira, les misérables ! En m'ôtant la vie, ils ne feront du moins que me délivrer de mes souffrancs.

— Allons, madame la duchesse, calmez-vous, soyez prudente, ne vous exposez pas à ce qu'il vous arrive malheur, lui répétait André, il y a dans ce monde tant de méchantes gens !

Cependant, lorsque la duchesse eut versé d'abondantes larmes, son état devint un peu meilleur et elle recouvra un peu de calme ; alors André put lui faire entendre raison.

— Que croyez-vous que je puisse faire? finit-elle par lui dire.

— Il vous faut prendre un déguisement quelconque, madame la duchesse, et je me charge de vous trouver une retraite sûre.

— Hélas ! mon bon André, si j'acceptais votre

offre, vous vous compromettriez, et vous courriez autant de dangers que moi. J'apprécie votre dévouement, mais, à mon âge, à quoi bon fuir la mort? Non, je ne veux pas vous exposer à vous perdre et peut-être d'autres avec vous. Laissez-moi donc près de mes enfants, que j'aime trop pour m'en éloigner, attendre le sort qui m'est réservé. N'oubliez pas que vous êtes prêtre, et si vous ne voulez pas vous exposer aux mêmes dangers que moi, il vous faut quitter sans retard ma maison.

André comprit l'importance de cette observation et, craignant d'être lui-même un sujet de crainte pour la duchesse, il ne crut pas devoir se le laisser dire deux fois, quoique convaincu de ses bonnes intentions à son égard ; s'éloigner de la maison de la duchesse était pour lui bien plus une mesure de prudence, qu'un acte d'égoïsme. En conséquence, il rassembla son linge et ses vêtements, en fit un paquet et s'éloigna, non sans rendre ses devoirs à sa bienfaitrice et lui avoir fait toutes sortes de recommandations. Sa douleur était vive et ce qui l'affectait le plus, c'était de se séparer de ses charmants élèves auxquels il était profondément attaché.

De son côté, la duchesse sentait bien qu'en perdant André, elle perdait un serviteur fidèle et dévoué, mais c'était un devoir qu'elle devait ac-

complir et, bien qu'avec un sincère regret, elle dut s'y résigner.

Sorti de l'hôtel, André ne trouva rien de mieux à faire que d'aller tout droit frapper à la porte de son frère.

Robert parut surpris et lui dit :

— C'est toi, mon frère ?

— Oui Robert, c'est moi qui viens te demander un asile.

— Alors entre donc, reprit Robert.

Ce jour-là, toute la famille était réunie dans la loge. André lui conta ce qui venait de se passer à l'hôtel de la malheureuse duchesse, à laquelle tout le monde s'intéressa.

— Voilà pourquoi, mes amis, je viens près de vous en vous priant de vouloir bien me loger.

— Peut-on rien voir de plus affreux, dit Mme Robert? Seigneur de Dieu ! si cela continue encore longtemps comme ça, je crois que tous les bourgeois y passeront: quelles méchantes gens, que ces républicains.

— Tais-toi, ma femme, dit Robert, si l'on t'entendait!

— Ah! que veux-tu qu'on nous fasse à nous, pauvres gens, répliqua Mme Robert; tu vois bien qu'on n'en veut qu'aux riches.

— Ne vous y fiez pas, reprit André à son tour,

si l'on vous soupçonnait d'être royalistes, vous y passeriez comme les autres.

— Tout cela est bien triste tout de même, continua Mme Robert; mais à propos, dis donc, père, où allons-nous loger ton frère?

— Dame, nous n'avons que deux petites chambres, et encore elles sont au cinquième.

— Je les accepte, dit aussitôt André, qui n'était pas difficile; seulement ne laissez voir à personne que je suis prêtre.

Émilie prit alors les clefs des chambres et y conduisit son oncle.

— Au moins, hasarda Mme Robert, que la peur avait un instant gagnée, il n'y a aucun danger pour nous?

— Je ne le pense pas, mais que veux-tu, c'est mon frère, je dois lui rendre ce service; j'espère bien qu'à lui comme à nous il n'arrivera rien de fâcheux.

Voilà donc André installé; il prenait ses repas dans la famille et y passait toutes ses soirées; il ne sortait qu'habillé en ouvrier.

Un jour, il se hasarda à aller prendre des nouvelles de la duchesse.

Le concierge lui apprit que des hommes, assurément agents de la révolution, étaient venus, avaient fait une perquisition dans l'hôtel, et après

y avoir pris plusieurs papiers, avaient arrêté la duchesse, qui était allée rejoindre son mari...

— Lâches, s'écria André, qui ont osé porter la main sur une aussi sainte femme !

— Aujourd'hui, ajouta le portier, qui donc est certain de sauver sa tête?

— Et les pauvres enfants, que sont-ils devenus, continua André.

— Guillaume, le valet de chambre de monsieur le duc, les a conduits chez leur oncle, qui habite un château dans la Normandie.

— Encore un crime de plus, soupira André en s'éloignant.

Rentré chez son frère, il n'eut rien de plus pressé que de raconter ce qu'il venait d'apprendre. Toute la famille en fut atterrée.

— Prends bien garde à toi, mon oncle, dit Émilie, et ne va plus t'exposer comme tu viens de le faire, il pourrait bien t'arriver malheur.

— Sois tranquille, ma bonne Émilie, je prendrai mes précautions de manière à ce qu'il ne m'arrive rien de fâcheux; je ne me dissimule pas que j'en ai besoin, car si dans le nombre des victimes il y a beaucoup de nobles, je sais aussi qu'il y a des prêtres.

Nous n'avons pas oublié que Beaupré, le protégé de M. Presta, habitait sa maison depuis bientôt

deux ans. Ce Beaupré était un homme d'environ quarante ans. Ni ses allures ni son physique n'avaient rien de bien attrayant, le seul avantage qu'il eût, c'était d'être un grand parleur. Il était de Rouen ; établi d'abord fabricant de bonneterie dans cette ville, il avait fait de mauvaises affaires ; puis il avait tenu un café, où il n'avait non plus réussi. Il était donc venu à Paris pour y chercher un emploi, que jusque-là il n'avait pas encore obtenu. Voilà pourquoi il s'était attaché à M. Presta, qui le soutenait, ainsi que sa femme et ses trois enfants.

Comme protégé de M. Presta, Robert se croyait tenu d'avoir quelques égards de plus pour lui que pour les autres locataires. Lui qui était la bonté et la simplicité même, il n'avait aucune défiance et ne supposait pas que cet homme eût été capable de quelque méchanceté contre lui, et encore moins contre M. Presta. Il le recevait donc quelquefois dans sa loge avec une certaine urbanité. Quand ils se rencontraient, ils se donnaient une poignée de mains, souvent même il plaisantait avec Mme Robert et sa fille.

Cependant, un jour, Ernest fit remarquer à son père que Beaupré ne faisait plus que de rares visites, et même qu'il rentrait quelquefois chez lui la nuit, et ils en cherchèrent la cause ; pour ce qui

était des visites, ils ne tardèrent pas à la connaître.

Depuis quelques jours, Mme Robert avait remarqué qu'Émilie était triste et rêveuse, et qu'elle paraissait absorbée par un chagrin qui semblait la dominer. Comme les jeunes filles à dix-huit ans ont souvent de ces moments de tristesse, elle n'y fit d'abord pas trop attention, mais un jour elle la surprit à pleurer.

— Pourquoi pleures-tu, ma fille, dit Mme Robert, quelqu'un t'a-t-il fait de la peine ?

— Non, ma mère, répondit Émilie, ce n'est rien.

— Comment, ce n'est rien ? repartit Mme Robert, on ne pleure pas comme ça pour rien, mon enfant. Allons, dis-moi la vérité ; je suis ta mère, tu dois ne me rien cacher; tu as confiance en moi, n'est-ce pas? dis-moi ce qui te chagrine.

— Puisque tu le veux, maman, je vais te le dire : C'est ce Beaupré qui est la cause de mon chagrin, imagine-toi qu'il me poursuit partout et je ne puis pas monter de fois chez mon frère ou chez mon oncle qu'il ne soit derrière moi. J'ai beau courir, je ne peux me débarrasser de lui.

— Comment, reprit Mme Robert, un père de famille se conduire de la sorte ? Mais c'est abominable ! Je vais conter ça à ton père et il y mettra bon ordre.

— Ne parle pas de cela à papa, répondit aussitôt Émilie, il traiterait cet homme comme il le mérite, et comme je le crois méchant, il serait capable de se venger.

— Laisse-moi faire, mon enfant, tu le penses bien, une pareille chose ne peut durer. Les hommes sont si entreprenants quand ils ont martel en tête, qu'il est toujours bon de s'en défier et je veux prendre mes précautions.

Cet entretien avait lieu le 5 janvier de l'année 1794, la veille de la fête des Rois que le peuple Français n'osait plus fêter, contrairement à l'habitude qu'il avait depuis des siècles de suivre cet antique usage.

La famille Robert fidèle à ses vieilles traditions toutes patriarcales que les révolutions n'ont pu entièrement déraciner, s'apprêtait à préparer un modeste dîner où, parmi quelques friandises devait figurer le gâteau traditionnel que Mme Robert, pour éviter tout soupçon, avait pétri de ses mains.

L'heure du repas arriva, oubliant pour un instant les sombres préoccupations du moment, la famille se trouva réunie au grand complet, si non très joyeuse, du moins goûtant en apparence un certain bonheur de ce petit extra.

Ce jour-là le père Robert ne manqua pas d'offrir

de son meilleur vin dont il avait une petite réserve au fond de sa cave. Tout naturellement le fameux gâteau des rois faisait le plus bel ornement de la salle. Sa belle apparence, sa couleur dorée témoignait des soins dont la ménagère l'avait entouré. Chacun le regardait d'un œil d'envie et en attendait la distribution avec une certaine impatience.

Tout fier de distribuer les parts, où chacun espérait trouver la fève donnant le titre de roi, que précisément le peuple français venait d'abolir, le chef de famille avait le couteau à la main pour trancher le fameux gâteau, lorsqu'on frappa à la porte de la loge. Émilie s'empressa d'ouvrir et paraissant surprise, elle recula de plusieurs pas.

C'était Beaupré qui, en entrant, venait demander s'il n'y avait pas de dépêche pour lui.

— Non, nous n'avons rien pour vous, lui répondit un peu sèchement M. Robert.

— Eh ? dit Beaupré, je vois que vous êtes en bonne disposition et que vous fêtez les rois.

— Oh ! tout bonnement l'histoire de manger un gâteau répliqua vivement Mme Robert, que cette observation contrariait.

— Si le cœur vous en dit, M. Beaupré, fit Robert.

— Mais ce n'est pas de refus, M. Robert, j'ac-

cepte de grand cœur, répondit Beaupré sur cette invitation.

— Alors, prenez une place à notre table, vous serez le bien venu, ajouta Robert.

En entendant ces dernières paroles, Émilie rougit jusqu'au blanc des yeux, et Mme Robert faisait à son mari des signes qu'il ne comprenait pas. Dans tous les cas, il était trop tard, l'invitation était faite et il n'y avait plus possibilité de reculer. On se serra donc un peu, et Ernest fit placer l'invité à côté de lui, ce qu'André ne voyait pas sans un certain déplaisir.

André ne connaissant pas du tout Beaupré, il le regardait de temps à autre, mais sans lui adresser la parole. La physionomie de cet homme ne lui était pas du tout sympathique, et quelque chose lui disait intérieurement qu'il ne devait pas être un honnête homme. Aussi la conversation n'était-elle pas très animée.

Enfin Robert divisa le gâteau en autant de parts qu'il y avait de personnes et les présenta à Beaupré, le premier, qui ne consentit à se servir qu'après Mme Robert et sa fille. Tout à coup Beaupré s'écria : J'ai la fève, et comme Émilie était placée à l'extrémité de la table, il se leva et, tenant la fève à la main, alla la mettre dans son verre. Emilie le laissa faire sans trouver un mot à dire. Il était facile

de voir sur son visage que cette courtoisie n'était nullement de son goût.

— D'ordinaire, mademoiselle, fit Beaupré souriant, le roi embrasse sa reine, voulez-vous donc me permettre d'user de ce précieux droit et il se pencha vers la jeune fille.

Oh ! non ! non ! répondit-elle avec une irrésistible brusquerie, et en cachant son visage de ses bras, vous ne m'embrasserez pas !

Ces paroles furent dites avec un tel accent d'âpre répulsion que Beaupré n'osa insister. Se sentant piqué dans son amour-propre, sa colère fut tout près d'éclater, mais il sut se contenir et dissimula son dépit.

Ce petit incident ayant porté le trouble dans l'esprit des assistants, lorsque Beaupré et Émilie portèrent leurs verres à leurs lèvres, personne n'osa prononcer le moindre vivat.

On causa un instant de choses et autres, mais Beaupré mal à l'aise, et sentant qu'il gênait, prit le parti de se retirer, non sans se promettre de se venger de cet affront.

Dès qu'il eut quitté la loge, Robert interpella sa fille :

— Sais-tu bien que tu viens de faire une grande injure à M. Beaupré, Émilie ?

— Émilie ne répondit que par des larmes.

— Émilie a bien fait, dit alors Mme Robert ; à sa place je n'eusse pas agi autrement. Si vous saviez ce qu'est cet homme, et les propos qu'il s'est permis de lui tenir, vous verriez que la pauvre enfant n'a pas tort. Un homme marié qui a des enfants, se conduire de la sorte ! c'est abominable ! comment n'a-t-il pas honte ?

Emilie continuait à sangloter.

— Est-il possible, dit Robert, que Beaupré ait osé faire des propositions à Émilie.

— Oui, mon ami, reprit Mme Robert; chaque fois qu'il la rencontrait seule, il la poursuivait de ses inconvenantes assiduités.

— Cela n'est pas tolérable, s'écrièrent à la fois André et Ernest, il faut promptement y mettre bon ordre. Puis, tous ensemble, ils se mirent à chercher un moyen de se débarrasser de cet homme, dont on ne connaissait ni les moyens, ni la façon de vivre.

D'abord on pensa à lui faire donner congé, mais Robert objecta que cela n'était pas possible, attendu que Beaupré était le protégé de M. Presta. Ils convinrent alors d'éloigner Émilie de la maison. Par quel moyen? c'est à quoi on aviserait.

Le lendemain matin, Ernest vint trouver ses parents et leur dit :

— J'ai trouvé le moyen d'éloigner ma sœur d'ici : il faut la marier.

— Marier ta sœur ! mon pauvre garçon, y penses-tu ? et une dot ? tu sais bien que je ne possède plus rien !

— Moi, mon père, j'ai de l'argent, reprit Ernest, tu le sais, j'ai reçu dix mille livres du comte de Villement ; elles sont déposées chez son notaire, je n'ai qu'à les retirer, voilà la dot toute trouvée ; avec cela nous trouverons bien un mari.

— Je reconnais là ton bon cœur, Ernest, répliqua Robert ; mais toi, si tu veux te marier, comment feras-tu ?

— Moi, père, reprit Ernest, je suis encore jeune, je travaillerai.

Mme Robert embrassa tendrement son fils.

— Allons, lui dit-elle, tu es un brave garçon, le bon Dieu te récompensera.

André appuyant la proposition de son neveu, il fut décidé qu'on s'occuperait immédiatement de trouver un mari à Émilie, qui ne demandait pas mieux ; il n'y avait plus qu'à s'occuper de Beaupré.

Une occasion favorable ne tarda pas à se présenter.

Deux jours après, Beaupré étant entré dans la loge pour s'informer s'il y avait des lettres pour lui, Robert lui annonça la nouvelle du projet de

mariage de sa fille, et il ajouta bien doucement : J'ai justement, à ce propos, une petite prière à vous faire.

— Laquelle? répondit Beaupré.

— Comme nous recevons tous les soirs le futur d'Émilie, celle de cesser provisoirement vos visites. Vous comprenez qu'un étranger le gênerait.

— Mais, il me semble, vous me chassez de chez vous, répliqua Beaupré, c'est fort bien, je ne vous gênerai plus !

— Je regrette que vous preniez cette observation en mauvaise part, reprit Robert ; je n'ai nullement eu l'intention de vous fâcher, c'est simplement une mesure de précaution.

— C'est la deuxième fois qu'on m'insulte chez vous, dit Beaupré d'un air courroucé ; on n'agit pas ainsi impunément à mon égard; et il disparut.

Trois semaines après, Émilie épousait un honnête ouvrier ébéniste du faubourg Saint-Antoine, qui, avec la dot qu'il toucha, montait un magasin de meubles.

La famille Robert, heureuse de ce mariage, n'avait donc plus rien à craindre, et il semblait que ce bonheur devait durer longtemps. Malheureusement un bien triste événement vint tout à coup la plonger dans la plus grande affliction.

Un mois après le mariage d'Émilie, Mme Robert

tomba malade, et, malgré tous les soins qu'on lui prodigua, elle succomba sans que rien eût pu faire prévoir cette mort prématurée.

A ce moment-là, toutes les églises étaient fermées ; force était d'enterrer les morts civilement. La déesse Raison occupait seule les énergumènes révolutionnaires ; cependant les bons esprits restés fidèles à la foi catholique étaient loin de se livrer à ces extravagantes et misérables saturnales, qui étaient le comble du ridicule.

Comme André, sans en porter l'habit, n'en était pas moins prêtre, il ne voulut pas laisser partir sa belle-sœur sans dire une messe pour le repos de son âme. Il convertit donc la loge en une sorte de chapelle, revêtit pour la circonstance ses habits ecclésiastiques, et assisté de ses parents et de quelques locataires de la maison, parmi lesquels bien entendu ne figurait pas Beaupré, il rendit les derniers devoirs à la défunte.

Le pauvre veuf et son fils étaient inconsolables et en proie à la plus profonde douleur. Émilie, de son côté, ne pouvait se consoler et versait d'abondantes larmes.

Plusieurs jours se passèrent dans le plus grand abattement, et ces deux hommes avaient bien de la peine à se faire à cet isolement. Mais au moment où ils commençaient à s'y habituer, un plus

grand malheur vint tout à coup les surprendre.

Un matin qu'Ernest était allé porter des habits en ville, deux hommes à mine sinistre entrèrent cavalièrement dans la loge.

— Nous venons, dirent-ils brutalement, par ordre de la police pour voir si vous n'avez pas des royalistes dans cette maison. On dit que vous avez des rapports avec les émigrés, et que vous cachez un prêtre chez vous.

— C'est une erreur, messieurs, je n'ai aucun rapport avec les émigrés, et il n'y a ici ni royaliste ni prêtre. Vous pouvez vous en assurer, ajouta Robert.

— C'est justement ce que nous allons faire, dit un des agents, et aussitôt ils se mirent à ouvrir les armoires, fouillant partout.

— Vous avez bien quelques papiers qui appartiennent au conventionnel Presta, qui s'est échappé de prison.

— Non, messieurs, encore une fois vous vous trompez, cherchez, vous ne trouverez rien.

Robert, en prévision de tout événement, avait prudemment déposé le portefeuille de M. Presta chez le notaire Dubreuil. Il était donc bien certain qu'on ne le trouverait pas dans sa loge.

Enfin, après avoir bouleversé linge et vêtements, ils finirent par apercevoir sur une tablette d'ar-

moire un vieux portefeuille où se trouvaient quelques lettres sans importance de M. Presta.

— Pardieu ! nous étions bien sûrs que vous correspondiez avec le citoyen Presta. Maintenant que nous en avons des preuves, vous allez nous suivre.

Le pauvre Robert, perdant contenance, devint tout pâle et tout tremblant.

— Mais, messieurs, balbutia-t-il.

— Il n'y a pas de messieurs ici, il n'y a que des citoyens. Nous avons des preuves, c'est tout ce qu'il nous faut. Conduis-nous au cinquième, où nous savons que tu caches un prêtre, un misérable, qui a été professeur des enfants du ci-devant duc ***. Allons, dépêchons, et marche le premier!

L'infortuné Robert pouvait à peine se tenir debout tant il était terrifié ; cependant il fallut obéir ; mais quand il arriva au cinquième, il était plus mort que vif.

— C'est dans cette chambre qu'habite le citoyen André, dit un des hommes. Robert affolé hocha la tête en signe d'assentiment.

— Au nom de la loi, ouvrez-nous, citoyen André, dit un des deux acolytes en frappant vigoureusement à la porte.

— Qui êtes-vous ? demanda André, réveillé en sursaut.

— Des agents du gouvernement, et nous venons

faire une perquisition chez vous par ordre du chef de la police.

André comprit de suite qu'il avait été dénoncé et qu'il était perdu, il était donc inutile de résister, il s'habilla à la hâte, ouvrit et se présenta fièrement devant les deux sbires.

— C'est bien vous le citoyen abbé qui avez été professeur chez le ci-devant duc*** ?

— C'est moi-même, que me voulez-vous ?

A peine André avait-il achevé ces paroles qu'il aperçut Robert. Mon pauvre frère ! murmura-t-il.

A cet instant apparut Beaupré accompagné de deux autres hommes, vêtu en officier de police : il portait une large ceinture rouge et avait au cou une cravate de même couleur qui lui cachait tout le bas du visage.

Il aborda d'abord Robert d'un ton arrogant et narquois, puis il dit : Ah ! votre fille m'a insulté et vous m'avez chassé de chez vous ! je vais vous en faire sortir à mon tour et la prison vous attend. Voici l'ordre du comité de salut public. C'est moi qui vous ai dénoncés, vous et votre frère.

— Misérable, s'écria André, lâche ! vous osez vous en vanter ; un jour viendra où vous rendrez compte à Dieu de tant d'infamie !

— Des injures, des menaces ? reprit tranquillement Beaupré; je suis magistrat, je fais mon devoir de bon républicain, je ne vous crains pas. Si vous voulez m'en croire, soyez moins arrogant, citoyen abbé, dans trois jours vous serez moins fier devant le citoyen président du tribunal révolutionnaire. Allons, suivez mes hommes, ils ne vous lâcheront pas, je vous l'affirme. Sur quoi, ses ordres étant donnés à l'avance, Beaupré disparut.

Les deux frères, en proie à l'indignation et au désespoir, convaincus que toute résistance était inutile, durent forcément se soumettre. On leur permit de prendre quelques vêtements et un peu de linge, et, une heure après, ils étaient à la conciergerie, attendant en nombreuse compagnie, avec la plus cruelle anxiété, qu'on statuât sur leur sort.

Pendant tout le temps qu'Ernest était dehors, il était loin de se douter de ce qui se passait dans la maison de Presta.

Il ne rentra donc qu'une heure après le départ de son père et de son oncle. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il ne trouva personne à la loge et qu'il en vit les armoires toutes grandes ouvertes et bouleversées. Mon dieu ! se dit-il à lui-même, dans sa stupéfaction ; qu'est-il donc arrivé ? où est mon père ? et il se mit à chercher. Au moment où il

montait l'escalier, il aperçut le locataire du premier étage qui l'attendait.

— Vous voilà, mon cher monsieur Ernest, lui dit-il en l'abordant; hélas ! un grand malheur vient d'arriver à votre père et à votre oncle, et il lui raconta ce qui venait de se passer.

Ernest était atterré !

— Mais entrez chez moi, continua le locataire, ici on pourrait nous entendre ; par le temps qui court, on ne peut trop prendre de précautions.

Ernest suffoquait, était anéanti ; il fut à peine entré, qu'il tomba sur une chaise comme foudroyé.

— Remettez-vous, monsieur Ernest; ayez du courage, lui répétait le locataire ; vous en avez besoin pour vous-même.

— Est-ce qu'on voudrait m'arrêter aussi ? dit vivement Ernest.

— Ma foi, mon pauvre garçon, il ne faut pas vous y fier, ce Beaupré est si vindicatif que je le crois capable de tout.

— Je voudrais cependant aller prendre des nouvelles de mon père; savez-vous où il a été conduit ? demanda Ernest.

— Je pense que c'est à la Conciergerie, mais je ne vous engage pas à vous y présenter, il pour-

rait vous arriver malheur. Tenez, je suis sûr que Beaupré vous guette. Ce que vous avez de mieux à faire, croyez-moi, c'est de quitter cette maison au plus vite, autrement vous êtes exposé à être arrêté. Allez, suivez mon conseil et n'hésitez pas. Justement j'entends Beaupré qui rentre chez lui.

Après quelques minutes de réflexion, Ernest se décida. La tristesse dans l'âme, et pleurant comme un enfant, il prit la main du locataire, la pressa affectueusement dans la sienne en signe de remerciement et monta sans bruit dans sa chambre, se munit de quelques vêtements et disparut. Cependant il prit le temps de fermer la porte de la loge et d'en prendre la clef, puis se dirigea du côté du faubourg Saint-Antoine. Étourdi, plongé dans d'amères réflexions, il alla demander un asile à sa sœur.

En entrant chez Émilie, il tomba sur une chaise; l'émotion l'empêchait de pouvoir prononcer une parole.

— Remets-toi, Ernest, dit Émilie; que t'est-il arrivé, dis-le moi, mon frère?

— Mon pauvre père, mon oncle! et les sanglots lui interceptèrent de nouveau la parole.

— Eh bien! quoi? insistait Émilie.

Ils sont arrêtés et en prison, finit par dire Ernest.

Émilie poussa un cri déchirant et tomba à demi évanouie.

— Ils sont perdus, répétait-elle, mais pourquoi? qu'ont-ils fait?

— Rien, répondit Ernest, c'est Beaupré qui les a dénoncés.

— Ah! quand je disais que c'était un méchant homme, je ne me trompais pas, dit Emilie.

Lipmann entendant ces lamentations entra précipitamment et interrogea sa femme; Ernest, qui était un peu remis de ses premières émotions, lui raconta le triste événement.

Tous les trois se regardaient comme interdits et un moment de silence se fit entre eux, puis les uns après les autres ils se répétaient : quel malheur !!!

— Ne pouvons-nous rien faire pour les tirer de là ? dit Lipmann.

— Hélas! non, dit aussitôt Ernest; et il raconta la conversation qu'il avait eue avec le locataire. Voilà la justice des révolutionnaires.

— Ah ! c'est affreux, ajouta Lipmann.

— Émilie, reprenant ses sens, dit tristement : Eh bien, mon frère, je vais te préparer une chambre, seulement tu ne sortiras pas, promets-le-moi.

— Sois tranquille, ma sœur, je serai prudent.

Dans la journée, Émilie prit des informations pour savoir où passait ordinairement la fatale

charrette qui, chaque jour, emmenait les malheureuses victimes à la Place du Trône où fonctionnait une guillotine. L'idée d'Émilie était qu'en allant tous les jours sur son passage, elle pourrait se rendre compte si son père et son oncle échappaient à la mort, pensée cruelle, qui cependant était dictée par une lueur d'espérance.

Le cinquième jour, au milieu de la foule silencieuse, Émilie, hélas ! apercevant de loin la maudite charrette, s'écria :

— Mon père, mon oncle ! et elle tomba sans connaissance sur le pavé.

Quelques instants après, les têtes des deux malheureux frères Robert tombaient sous le couteau fatal de la guillotine et les deux innocentes victimes rendaient leurs âmes à Dieu.

DEUXIÈME PARTIE

ERNEST ROBERT ET LA FAMILLE PRESTA

Quelques personnes obligeantes, après lui avoir donné les soins que réclamait son état, ramenèrent Émilie à son mari. Elle était prise d'une fièvre ardente et ne pouvait prononcer une parole.

Lipmann qui adorait sa femme, en la voyant dans cette prostration, en fut effrayé. Il la fit mettre au lit et lui fit donner tous les soins que réclamait sa position. Il lui adressait les paroles les plus consolantes afin d'adoucir le chagrin qu'elle éprouvait du malheur qui venait de la frapper. De son côté, Ernest était au désespoir et ne pouvait revenir de sa stupeur.

Ce ne fut qu'au bout de huit jours qu'Émilie put se remettre un peu, reprendre ses occupations et donner à son ménage, qu'elle dirigeait comme une vieille ménagère, tous les soins habituels. C'était là

seulement où elle pouvait supporter sa douleur Son mari put alors aussi reprendre ses travaux et se livrer à son aise à ses affaires qui, malgré la pénurie du commerce, prospéraient de plus en plus, tant il y apportait d'ordre et d'activité.

Ernest, également, commençait à se remettre de ses premières émotions, bien que toujours sous le poids de la plus profonde douleur. Pour se distraire, ayant trouvé chez son beau-frère quelques bons livres, il employait une partie de son temps à les lire. Il n'était pas au surplus sans avoir un peu d'instruction; son père l'avait tenu dans une bonne pension depuis l'âge de dix ans jusqu'à quinze. Il pouvait donc se livrer à la lecture avec fruit. Cette occupation lui plaisait beaucoup ; elle avait cela de bon que, tout en s'instruisant, il y trouvait des distractions qui lui faisaient oublier l'espèce de captivité à laquelle il était tenu par Émilie et aussi par prudence pour lui-même. N'ayant d'ailleurs aucun goût pour les plaisirs extérieurs, il s'habituait assez facilement à cette situation. Enfin, dans le but de se rendre utile, il offrit à son beau-frère de tenir sa comptabilité. Lipmann, pouvant utiliser son temps à travailler, ne demanda pas mieux et accepta sa proposition.

Tout à coup, il vint à l'idée d'Ernest, qu'absorbé par son chagrin, il avait oublié de donner avis à

M. Presta du malheur qui avait frappé son père et son oncle. Il lui écrivit une longue lettre où il lui expliquait ce qui s'était passé. Il lui faisait aussi connaître que les papiers, qu'il avait confiés à son père, avaient été déposés dans la maison du notaire Dubreuil, ainsi que les fonds qu'il avait reçus des loyers de ses locataires, puis il engagea M. Presta à remplacer son père.

Quelques jours après, un nouveau concierge occupait la loge du malheureux Robert, et Ernest recevait de M. Presta une lettre de condoléance des plus flatteuses.

M. Presta était toujours à Hambourg et, comme il n'était pas homme à rester dans l'oisiveté, il allait tous les jours à la bourse où il se livrait à quelques opérations financières dans lesquelles il perdait plus souvent qu'il ne gagnait. Mais il occupait son temps ; il ne lui en fallait pas davantage. En attendant que les événements vinssent le délivrer de son exil.

Quant à Mme Presta, elle s'occupait de l'éducation de ses filles. C'était pour elle une distraction qui lui faisait oublier sa position d'exilée. Elle en avait d'autant plus besoin, qu'aimant le luxe et habituée à satisfaire son goût pour le monde, elle était loin de se trouver heureuse. Il n'y avait

pas de jour où elle ne s'informât s'il y avait quelque chose de nouveau en France.

Comme nous ne voulons pas faire ici l'histoire de la Révolution, nous nous abstiendrons de raconter les événements politiques qui se passaient alors, nous nous contenterons de dire que, tout à coup, le bruit se répandit que Robespierre était arrêté avec beaucoup de ses acolytes. Vous pensez si nos exilés furent dans la joie, car, sans aucun doute, cet événement était de nature à changer l'état du gouvernement, et les terroristes disparus on verrait cesser ces épouvantables tueries.

Il ne faut pas demander si Ernest fut heureux en apprenant cette nouvelle, d'autant plus heureux, que le concierge de M. Presta vint lui annoncer que Beaupré, après avoir déménagé, il y avait quelques jours, était en état d'arrestation.

— Ah! s'écria Ernest, me voilà donc délivré. Je vais pouvoir librement m'occuper de mes affaires.

En effet, quelques jours après, il trouva un petit appartement non loin de chez sa sœur et s'y installa. Lipmann le lui meubla. Voilà donc Ernest en disposition de reprendre son état de tailleur.

Ernest visita les anciens clients de son père; tous lui promirent de lui donner leurs habits à faire. Au bout de quelque temps, ses affaires devinrent

assez satisfaisantes. Il continua ainsi quelques années.

Quant à nos émigrés, ils n'osèrent pas rentrer encore en France, mais ils étaient pleins d'espérance, n'attendant qu'un nouveau gouvernement qui les y autorisât, car, déjà, on parlait beaucoup du général Bonaparte et de ses victoires.

Le jour arriva enfin où Bonaparte fut nommé premier consul.

Cette nouvelle combla de joie la famille Presta. M. Presta avait de nombreuses connaissances dans l'armée ; en s'adressant à quelques-unes d'entre elles pour solliciter un sauf-conduit, nul doute pour lui qu'il ne l'obtînt. Il en fit donc la demande et la réponse ne se fit pas attendre.

M. Presta écrivit aussitôt à Ernest :

« Monsieur Ernest Robert,

« Dans huit jours, je compte être à Paris ; faites-moi le plaisir d'aller voir mon appartement, faites-le mettre en bon état et, s'il y manque quelques objets utiles, veuillez les faire remplacer,

Votre tout dévoué.

« PRESTA. »

A cette lecture, Ernest devint tout rêveur ; non qu'il pensât se refuser au désir de M. Presta, mais

il songeait que pour remplir cette mission, il lui faudrait entrer dans cette maison où il n'avait pas mis les pieds depuis la mort de son père. Il n'eut rien de plus pressé que de communiquer cette lettre à sa sœur et à son beau-frère.

— Que dois-je faire? leur demanda-t-il?

Lipmann et sa femme se regardèrent. Après un moment de silence, Émilie qui était douée d'une grande pénétration, prit la parole et dit :

— Du courage Ernest, peut-être y a-t-il dans cette mission un intérêt d'avenir pour toi. Tu es certain que Beaupré n'est plus là puisque le misérable a rendu son âme à Dieu ; que crains-tu maintenant? Fais donc ce que te demande M. Presta.

— Je le veux bien, reprit Ernest, mais si mon beau-frère voulait venir avec moi, je serais bien plus fort.

— J'y consens, dit Lipmann ; allons-y ensemble.

Alors les deux hommes se dirigèrent du côté de la rue Saint-Honoré, se promettant l'un et l'autre d'avoir toute l'énergie que demandait ce pénible devoir.

Arrivés à la maison Presta ils trouvèrent le concierge qui se nommait Raimond et lui demandèrent si Beaupré avait emporté tous ses meubles de l'apppartement qu'il y avait occupé.

Oui, répondit Raimond ; il n'y a rien laissé. Il en avait assez, dieu merci ! et de beaux meubles, allez, son appartement est occupé par un locataire qui au moins paie bien son loyer.

— Et l'appartement de M. Presta, dans quel état est-il, dit encore Ernest?

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit encore Raimond, je n'y suis jamais entré ; Beaupré m'ayant dit que M. Presta en avait gardé la clef, je ne m'en suis plus occupé.

— Comment faire pour y entrer ? dit Ernest à son beau-frère;

— Il n'y a qu'un moyen répondit Lipmann, c'est de faire ouvrir la porte par un serrurier.

— Raimond dit aussitôt : il y en a un tout côté, voulez-vous que j'aille le chercher.

— Volontiers répliqua Ernest, nous vous attendrons ici.

Pendant que Raimond allait chercher le serrurier, Lipmann réfléchissait et puis, s'adressant à Ernest, il lui dit.

— Si nous prenions deux témoins, ce serait je crois une bonne précaution de notre part.

— Vous avez raison, je crois aussi que c'est prudent. Demandons à deux locataires de nous en servir, je pense qu'ils ne nous refuseront pas.

Sur la demande que Lipmann et Ernest leur en

firent, les deux locataires acceptèrent et descendirent avec eux.

Le serrurier était là qui les attendait. Maintenant ouvrez, lui dit Ernest, l'ouvrier obéit, et une fois la porte ouverte, les visiteurs purent entrer.

Dès les premiers pas qu'ils firent dans l'appartement, qu'elle ne fut pas leur surprise d'en trouver toutes les portes grandes ouvertes ! Partout un désordre épouvantable.

— Eh ! mon Dieu ! s'écrièrent-ils tous à la fois, que s'est-il passé ici ?

Ils avancèrent. Pas un meuble n'était à sa place, la plupart étaient renversés et tous vides. Dans les armoires il n'y avait plus rien, les objets d'art avaient disparu, plus de doute, des voleurs s'étaient introduits dans l'appartement et avaient enlevé tout ce qu'ils avaient pu enlever, quantité de papiers étaient jetés çà et là.

— Décidément. dit Lipmann, cet appartement a été mis au pillage.

Tous étaient stupéfaits et n'en pouvaient revenir. Comme ils se demandaient qui pouvait avoir fait un pareil coup, Raimond prit la parole :

— Ce ne peut être que Beaupré, dit-il, qui ai fait ce vol car, lorsqu'il a quitté la maison, j'ai remarqué qu'il avait un très beau mobilier. Je lui en ai même fait compliment, sur quoi il m'a répondu

que rien n'était jamais trop beau pour un employé du gouvernement.

Pendant que les visiteurs se livraient à toutes sortes de conjectures, Ernest qui continuait ses investigations aperçut une lettre sur la cheminée du salon. Elle était adressée à M. Presta et bien cachetée. C'est sans doute une lettre que ce monstre n'aura pas vue, se dit-il en lui-même, puis la montrant à Lipmann et aux deux témoins, il leur dit ; faut-il l'ouvrir ?

— Non, non, dirent-ils tous, cette lettre ne doit être ouverte que par le destinataire, gardez-la monsieur Ernest, vous la remettrez à M. Presta à son retour.

Ernest et Lipmann s'applaudissant de la mesure qu'ils avaient prise d'avoir des témoins, dressèrent un procès-verbal de l'état dans lequel ils avaient trouvé l'appartement. Lorsqu'il fut terminé, ils le firent signer par eux et Raimond et quittèrent la maison sans décider comment ils allaient procéder pour mettre l'appartement de M. Presta en état de le recevoir avec sa famille.

Rentrés chez eux, ils ne firent rien autre chose que de s'entretenir de leur embarras, alors ils prirent la résolution d'attendre M. Presta, le temps leur manquait pour le prévenir avant son départ de Hambourg.

Peu de jours après, M. Presta arriva, devançant sa famille ; Ernest l'attendait rue Saint-Honoré où il allait tous les jours.

Dès son arrivée, ses premières paroles furent de demander au concierge si son appartement était en état de le recevoir.

— Non, monsieur, répondit Raimond, M. Ernest est là et il va vous donner des explications à ce sujet.

Ernest se présenta et après les salutations d'usage, il lui donna connaissance du vol qui avait été commis chez lui, en même temps il lui remit le procès-verbal qu'il avait dressé et la lettre qu'il avait trouvée dans l'appartement.

La premier mouvement de M. Presta fut de prendre la lettre, et avant de dire un mot, il la décacheta précipitamment et se mit à en faire la lecture.

Voici ce que disait cette lettre :

« Monsieur,

« C'est moi, vous le savez, qui vous ai fait nommer député. A cet effet vous m'avez remis des sommes importantes que j'ai dépensées. Vous m'avez promis de me faire avoir un emploi dans le gouvernement, vous n'avez pas tenu votre parole ; vous m'avez promis de soutenir ma famille, vous

l'avez laissée dans la misère. Comme il lui fallait du pain, en attendant que la République m'en donnât, j'ai imaginé de vous éloigner de votre maison pour m'en procurer. c'est donc moi qui vous ai dénoncé et fait arrêter sous prétexte que vous avanciez de l'argent aux émigrés. »

« C'est encore moi qui ai dénoncé votre protégé Robert et son frère, pour me venger. Voilà où m'a conduit la misère dans laquelle m'a laissé votre ingratitude, si donc j'ai commis des crimes, c'est vous qui en êtes le premier coupable.

« Les infâmes qui ont trahi la République sont à ma poursuite. Lors donc que vous lirez cette lettre, je serai mort où à l'étranger. Vive la République.

« BEAUPRÉ. »

M. Presta n'en revenait pas de tant d'audace, la lecture de cette lettre l'avait tellement bouleversé, qu'il en était tout tremblant.

Le misérable! il n'a que ce qu'il mérite, un vaurien, un paresseux qui ne quittait pas les clubs et les cabarets, si j'avais voulu le croire il m'aurait ruiné, le scélérat avec sa République ! Dieu soit loué, j'en suis débarrassé, c'est ce qui pouvait m'arriver de mieux. Cela m'a coûté cher, mais

voyons dans quel état est l'appartement, et il monta suivi d'Ernest et de Raimond.

Lorsqu'il eut parcouru toutes les pièces. En effet, dit-il, il n'en a pas mal emporté ; fort heureusement qu'il n'a pu prendre mes titres de rentes, ni mes titres de propriété que Robert a eu le soin de déposer chez mon notaire. Pauvre brave homme, celui-là ! ajouta-t-il en poussant un profond soupir de regret.

A ces mots les yeux d'Ernest s'emplirent de larmes.

— Mon père n'a fait que son devoir répondit-il.

En ce moment, Lipmann entra. Ernest présenta son beau-frère à M. Presta.

— Vous êtes ébéniste, lui dit M. Presta, vous voyez dans quel état ce misérable Beaupré a mis mes meubles, si vous manquez d'ouvrage en voici : à propos, M. Lipmann travaille-t-on beaucoup dans le faubourg Saint-Antoine ?

— Pas trop, répondit Lipmann, deux ou trois jours par semaine, au plus, et bon nombre d'ouvriers sont sans ouvrage.

— Alors la révolution ne les pas enrichis ?

— Non, certes, ils sont plus malheureux que jamais, cela fait mal à voir.

— Elle ne m'a pas enrichi non plus, ajouta M. Presta, elle me coûte même fort cher et peu

s'en est fallu qu'elle ne m'ait ruiné tout à fait. Mais, excusez-moi, je suis fatigué, je sens que j'ai besoin de repos, voici mon domestique, sans doute il m'a trouvé un hôtel, revenez demain à pareille heure, nous verrons ce que nous avons à faire, et il s'éloigna.

Aussitôt son installation faite à son hôtel, M. Presta s'habilla et lorsqu'il eut déjeuné, il n'eut rien de plus pressé que de se rendre chez son notaire.

Celui-ci s'empressa de le recevoir.

— Sans doute vous venez réclamer votre portefeuille et les papiers que m'a remis votre concierge.

— Cela est vrai, si vous ne voyez pas d'inconvénient à me les rendre.

— Je n'en vois aucun, répliqua le notaire, tenez, les voilà tels qu'ils m'ont été remis; voici également l'argent que M. Robert m'a apporté.

Après avoir bien remercié M. Dubreuil, M. Presta le salua et il s'éloigna très heureux de se trouver en possession de ce précieux dépôt.

Toute la soirée de M. Presta fut employée à passer en revue tous ses titres : il n'en manquait absolument aucun.

Lipmann et Ernest furent fidèles au rendez-vous, M. Presta ne les fit pas attendre longtemps.

— C'est fort bien, dit-il en entrant, vous êtes exacts autant que votre pauvre père l'a été à me conserver mes papiers que j'ai retirés hier de chez M. Dubreuil. Rien n'y manque, au moins ceux-là ne sont pas tombés sous les griffes du citoyen Beaupré.

— Maintenant examinons mes meubles, ils sont dans une bien triste condition n'est-ce pas ?

— En effet, répondit Lipmann ; ils ont besoin de grandes réparations, mais, en quinze jours, je puis vous les remettre tous à neuf.

— Vous m'en répondez ?

— Oui Monsieur, vous pouvez y compter.

— Alors hâtez-vous, ajouta M. Presta, car tant que mon appartement ne sera pas prêt, je ne puis faire venir ma famille qui s'ennuie passablement à Hambourg.

— Soyez sûr, monsieur Presta, que, si je puis vous les livrer avant quinze jours, je n'y manquerai pas.

— C'est une affaire conclue, faites enlever tout cela le plus tôt possible. Quant à vous, Ernest, restez un moment, j'ai à vous parler.

Lipmann sortit et Ernest attendit.

Après avoir donné quelques ordres au concierge, M. Presta s'approcha d'Ernest en lui disant : — Votre sœur est bien mariée, son mari paraît être un bien brave homme et surtout intelligent.

— En effet, monsieur, Lipmann est un excellent homme; il rend ma sœur bien heureuse et puis, c'est un travailleur qui ne passe son temps ni au café ni au cabaret, et qui ne s'occupe pas de politique. Aussi il fait joliment ses affaires et est-il bien estimé dans son quartier.

— Voilà comme j'aime les hommes, mon bon Ernest, il n'y a pas à en douter, celui-là fera son chemin. Mais vous, que faites-vous depuis la mort de votre père ?

— J'ai repris mon état de tailleur qui malheureusement est loin de m'occuper entièrement; alors j'emploie les loisirs qu'il me laisse à tenir les livres chez mon beau-frère; de cette manière je gagne suffisamment pour vivre.

— Ah ! vous vous entendez à la comptabilité ?

— Oui, monsieur; Lipmann est très content de la façon dont je tiens ses livres et voit clair à ses affaires.

— Tout cela ne vous fait pas une position bien avantageuse, poursuivit M. Presta.

— Non, car l'état de tailleur rapporte bien peu de chose, et si je n'avais pas le travail que je fais chez mon beau-frère, il ne me suffirait pas pour me faire vivre.

— Dites-moi, Ernest, j'ai quelques projets, si

je les réalise, accepteriez-vous dans ma maison un emploi qui vous vaudrait mieux que tout cela ?

— Bien certainement, monsieur, si vous aviez assez de confiance en moi et que je puisse vous être de quelque utilité.

— Allons ! c'est très bien, dans quelques jours, nous en reparlerons. En attendant, voulez-vous donner un coup de main à mon domestique pour nettoyer un peu mon appartement ? Il est nécessaire d'y mettre un peu d'ordre afin que je me rende compte des objets qui manquent et que je puisse les remplacer, et il s'éloigna.

Pendant qu'Ernest et le domestique travaillaient dans l'appartement, la conversation suivante s'engage entre eux.

— Savez-vous, monsieur Ernest, qu'il faut que ce Beaupré soit un bien grand scélérat pour avoir mis les meubles de monsieur dans un pareil état. Croyez-vous qu'il ait été guillotiné ?

— Oui ! je le crois ! répondit Ernest, on me l'a bien assuré.

— Eh bien ! moi, je ne le crois pas, dit le domestique avec une certaine assurance, je crois plutôt qu'il s'est sauvé à l'étranger et qu'un jour il reviendra.

— Vous m'effrayez ; dans tous les cas, il n'oserait se montrer.

— Vous ne savez pas de quoi cet homme est capable. Il m'a toujours fait peur, si vous saviez tous les propos qu'il tenait contre mon maître, qui a été si bon pour lui. Non, je n'ai jamais compris qu'il ait pu le supporter dans sa maison. C'était un bien méchant homme !

— Personne ne le sait mieux que moi, répliqua Ernest.

Cette conversation se termina là.

Dans l'après-midi, M. Presta alla rendre visite à ses débiteurs, assez nombreux, car au moment de son élection, il avait fait beaucoup de prêts à des commerçants, à des fabricants de son quartier, et il avait hâte de savoir ce qu'ils étaient devenus. Ce fut alors qu'il put juger de toute l'étendue de ses pertes. Les uns avaient fait faillite ; d'autres étaient disparus ; enfin beaucoup étaient dans la misère. Lorsqu'il eut constaté cet état de choses, il se dit, que décidément la révolution lui coûtait cher. Mais ce fut bien autre chose quand il put se rendre compte de l'état où étaient les finances, le commerce et l'industrie du pays et combien était dépréciée la valeur de la propriété. Dans tout cela, il voyait de grandes pertes à subir. Mon Dieu, se disait-il, une partie de ma fortune y passera et

c'est tout au plus s'il nous restera de quoi vivre ma famille et moi.

Rentré à l'hôtel, M. Presta dit au chef de la maison.

— Les affaires, paraît-il, ont bien mal marché pendant mon absence et il s'est passé de bien tristes choses.

— Ah ! monsieur, ne m'en parlez pas. Nous avons bien souffert, en effet, surtout sous la terreur. Pour comble de malheur, les assignats ont ruiné la France. C'était abominable, il était temps que cela finît.

— Comment ont pu vivre les ouvriers ? demanda M. Presta.

— La moitié sont morts de faim, monsieur, d'autres se sont faits soldats ; enfin ceux qui restaient étaient plongés dans la plus profonde misère.

— On ne doit pas alors aimer beaucoup la République ?

— Ceux qui l'aiment, répondit le maître d'hôtel, sont les gens employés dans le gouvernement ; quant à la population, en général, elle en est passablement fatiguée.

Cette conversation plongea M. Presta dans une foule de réflexions. Entre autres celle-ci : La liberté est une belle chose, mais décidément les

Français ne sont pas faits pour en jouir. Car, de cette belle chose ils ont fait le plus affreux des despotismes. C'est à renoncer à jamais s'occuper de politique.

Quelques jours se passèrent pendant lesquels M. Presta s'occupa de ses achats pour remplacer les objets qui lui avaient été volés lorsqu'un matin on lui annonça qu'Ernest demandait à le voir.

— Faites entrer ; j'ai justement à lui parler.

Ernest entra.

— Vous avez quelque chose à me dire ? lui demanda aussitôt M. Presta.

— Oui, monsieur, répondit Ernest, hier, en entrant chez moi, j'ai reçu un ordre de l'intendant militaire m'enjoignant de me présenter après-demain dans son cabinet. Je viens auprès de vous m'informer si vous pourriez me dire ce qu'on peut me vouloir.

— Ah ! mon pauvre garçon, c'est bien simple, le premier consul a besoin d'hommes pour la guerre qui continue de plus belle ; on veut vous faire soldat. Cela n'est pas douteux.

Ces paroles plongèrent Ernest dans de pénibles réflexions.

— Ne vous désolez pas, Ernest ; ayant été fournisseur de l'armée, je connais l'intendant militaire. Je connais aussi le ministre de la guerre. Je

l'ai déjà vu pour mes affaires personnelles, j'irai le voir pour vous et nous vous tirerons de là.

Ernest s'inclina et remercia vivement M. Presta.

— Mais puisque vous voici, Ernest, il faut que je vous dise que je suis en train de monter une affaire importante, j'espère réussir. Dans ce cas j'aurai besoin de plusieurs employés, voudrez-vous accepter la place de chef de bureau dans ma maison ainsi que je vous l'ai déjà demandé ?

— Vous êtes bien bon, répondit Ernest, de penser à moi, je me mets tout entier à votre service.

— Alors, c'est convenu, je vais m'occuper d'abord de vous faire exempter du service, il ne faut pas moins vous présenter à l'heure dite à l'intendance; seulement tranquillisez-vous, j'espère que l'affaire ira toute seule. Nous nous occuperons ensuite de votre emploi.

Ernest remercia de nouveau et se retira très satisfait de cette visite.

Deux jours après, Ernest se présentait chez l'intendant. Après une heure d'attente un valet l'appela et le fit entrer.

— Vous êtes Ernest Robert? dit l'intendant.

— Oui, monsieur l'intendant.

— Vous avez perdu votre père bien malheureusement, il a été victime d'un scélérat.

— Hélas! oui, balbutia Ernest, les larmes dans les yeux.

— L'État vous doit une réparation ; M. Presta, votre protecteur, l'a obtenue du ministre de la guerre, en conséquence vous êtes exempt à la condition que vous entrerez dans sa maison comme employé du fournisseur de l'armée; retirez-vous donc tranquille. Dans quelques jours vous recevrez votre certificat de libération et tout sera dit.

Ernest s'inclina respectueusement et se retira, heureux de porter cette bonne nouvelle à sa sœur et à son beau-frère.

Le lendemain, Ernest ne manqua pas d'aller remercier M. Presta des bonnes recommandations dont il avait été l'objet de sa part.

— C'est bien, mon cher Ernest, mais ce n'est pas tout. Vous le savez, j'ai perdu une partie de ma fortune, je suis donc obligé de me remettre dans les affaires. En conséquence, je reprends mon ancienne entreprise de fournitures pour l'armée. La guerre continuant, j'espère que ce ne sera pas plus mauvais qu'autrefois. J'en ai obtenu l'autorisation du ministre et nous allons commencer ces jours-ci nos opérations. Il faut donc que dans huit jours vous preniez possession de votre emploi dans ma nouvelle maison de commerce, je compte sur vous.

— C'est bien entendu, vous pouvez compter sur moi, répondit Ernest, très flatté de la nouvelle condition dans laquelle il allait entrer, d'autant plus qu'il était fier de ce témoignage de confiance de la part de son protecteur.

Dès le lendemain Ernest informait ses clients de son changement de situation, et les remerciait des égards qu'ils avaient eus pour lui.

Nous avons dit qu'en 1793 M. Presta pouvait avoir quarante-huit ans ; il devait donc en avoir maintenant environ cinquante-quatre à cinquante-cinq. Nous avons dit encore qu'il était plein de vigueur et d'une nature excessivement active. C'était, en outre, un homme d'une grande énergie et prompt dans ses résolutions. Enfin, il lui fallait absolument une occupation pour satisfaire l'ardeur de son esprit et occuper son temps. Comme depuis son aventure de 1793 il avait assez des honneurs, il était bien résolu à ne plus ni accepter, ni solliciter aucun emploi honorifique du gouvernement. Voilà pourquoi il reprenait les affaires commerciales qu'il avait déjà pratiquées, et dont il avait une parfaite connaissance. Il avait encore des amis dans l'armée et au ministère de la guerre sur lesquels il pouvait compter. Il avait donc la certitude d'obtenir des succès.

M. Presta avait un autre motif qui le détermi-

nait à prendre cette résolution. Il ne voulait pas diminuer son train de maison, sachant que cela ferait beaucoup de peine à sa femme, et que ses seuls revenus ne pouvaient plus suffire. D'un autre côté, il avait quatre filles qu'il faudrait marier prochainement; il devait donc songer à leurs dots; à cette époque surtout où tant de jeunes gens étaient enlevés à leur famille pour le service militaire.

Outre toutes ces raisons, M. Presta avait encore un troisième but. Il prenait Ernest comme chef de bureau, parce qu'il savait que c'était un honnête garçon, et qu'il avait une dette de reconnaissance à lui payer en souvenir des services que lui avait rendus son père. Au surplus, il savait aussi qu'Ernest, sans avoir reçu une brillante éducation, en savait assez pour faire un bon commerçant et le seconder au besoin dans sa correspondance; enfin, que sa conduite passée était une garantie pour l'avenir.

Dès ce moment on commençait à se sentir des services que Napoléon Bonaparte rendait au pays. Chacun désirait pouvoir réparer les désastres éprouvés pendant la révolution ; on ne demandait qu'à jouir de ce repos, si nécessaire pour ramener la confiance et la prospérité du commerce et de l'industrie. M. Presta lui-même comptait sur cette

tranquillité intérieure pour favoriser ses propres affaires et réparer ses pertes.

M. Presta s'était bien gardé de communiquer à sa femme tout ce qui s'était passé pendant leur absence. Seulement elle ne s'expliquait pas pourquoi son mari avait fait retarder son retour qu'elle attendait avec une impatience extrême. Enfin, ce jour tant désiré arriva. Le départ de Hambourg ne se fit pas longtemps attendre. Elle arriva donc vivement à Paris et trouva son appartement tel qu'elle l'avait laissé, non sans remarquer toutefois, aussi bien que ses filles, que les pendules, candélabres et bien d'autres objets n'étaient pas les mêmes.

M. Presta leur expliqua tout.

— Comment, dit Mme Presta, qui n'en pouvait revenir de surprise, ce Beaupré a pu se conduire aussi mal ? moi qui ai tant fait pour sa famille; car je ne vous ai pas toujours fait connaître mes sacrifices pour ces gens-là.

— Que voulez-vous, ma chère amie, nous avons l'un et l'autre fait le bien pour le mal ; c'est ainsi que nous en sommes récompensés. Il y a tant d'ingratitude dans le monde. N'en avons-nous pas de nombreuses preuves dans tout ce qui vient de se passer dans notre malheureux pays ? C'est à renoncer à être humain !

— Que s'est-il passé ? demanda Mme Presta.

— Ce qui s'est passé ? Ce serait trop long de vous tout raconter, mais apprenez que la France a été ruinée, et que nous-mêmes nous avons perdu une part de notre fortune.

— Ah ! mon Dieu ! que me dites-vous là, dit Mme Presta ; alors comment ferons-nous pour vivre et marier nos filles ?

— Soyez sans inquiétude, ma chère amie, je possède encore quelque énergie. Vous savez que je connais beaucoup de généraux ; avec leur protection j'ai pu être présenté au ministre de la guerre, et j'ai obtenu de lui d'importantes fournitures à faire à l'armée, grâce auxquelles j'espère réparer mes pertes, ma maison est déjà organisée. Voilà mon chef de bureau, ajouta-t-il, en lui présentant Ernest qui venait d'entrer.

— Ah ! mais, dirent toutes à la fois les demoiselles, c'est M. Ernest ; au moins ce n'est pas un inconnu pour nous.

— Allons, vous faites marcher vivement les choses, reprit Mme Presta un peu rassurée. C'est donc vous qui avez fait réparer nos meubles, et avez remplacé les objets qui nous ont été volés ; tout cela est charmant, décidément vous avez bon goût, je n'aurais pas mieux choisi.

— Maintenant, mes enfants, permettez-moi de sortir avec Ernest, nous avons quelques ordres à donner. Vous, remettez-vous aux soins de la maison.

Mme Presta retrouvait son vieux valet de chambre Louis, auquel elle adjoignit deux femmes, et sa maison se trouva ainsi complètement reconstituée.

Pour compléter l'édification du lecteur sur M. et Mme Presta, nous devons ne pas oublier de dire, que l'un et l'autre étaient natifs de la ville de Bordeaux, et qu'ils n'étaient venus à Paris qu'après leur mariage ; ce qui explique pourquoi ils n'avaient aucun parent autour d'eux. Née de père et de mère peu fortunés, Mme Presta n'en avait pas moins le goût du luxe et du monde. Elle était même d'une nature altière et plutôt aristocratique que simple. En un mot, elle aimait tout ce qui était grand et élevé ; son mari, au contraire, avait des goûts tout à fait modestes.

Le premier soin de Mme Presta fut de s'informer de ce que pouvaient être devenus ses amis, habitués de la maison, plusieurs avaient disparu, d'autres étaient morts ou ruinés. Elle n'en trouva donc qu'un tout petit nombre dont la position n'eût pas changé, elle s'empressa de leur rendre

visite dans l'intention de reprendre ses anciennes relations.

Il y avait à peine trois mois que les opérations de la nouvelle maison Presta étaient commencées, et déjà les affaires marchaient admirablement bien. Ernest s'était parfaitement mis au courant; il était particulièrement chargé des achats et il s'en acquittait au mieux. M. Presta n'avait qu'à se louer de lui et il avait toute sa confiance.

Nous avons dit que M. et Mme Presta avaient quatre filles. L'aînée, Irma, avait vingt ans; la seconde, Mathilde, en avait dix-huit; la troisième, Clara, quinze; enfin la quatrième, Julie, n'en avait que douze. Les deux premières n'étaient pas jolies, mais elles avaient beaucoup de grâce, étaient bien élevées et possédaient les manières du grand monde comme leur mère. En outre, elles étaient douées de tous les talents d'agrément désirables. Clara était infiniment mieux physiquement; d'une nature aussi gaie que naïve, elle avait peut-être moins de talents, mais dans sa simplicité elle n'avait pas moins de distinction dans ses manières. C'était elle qui s'occupait le plus des soins du ménage, et qui tenait les comptes de la maison avec sa mère.

Généralement les mères désirent marier leurs filles. Mme Presta avait donc hâte de trouver des

maris à ses deux aînées. Souvent elle pressait son mari de s'en occuper; mais, absorbé par ses affaires, il n'en trouvait jamais le temps.

Un jour que Mme Presta lui renouvelait sa demande, il lui répondit :

— Ma chère amie, vous devriez bien vous en occuper vous-même ; vous voyez que mes occupations ne m'en laissent pas le temps. Vous qui voyez beaucoup de monde, cela vous est plus facile qu'à moi qui ne vois que des gens d'affaires,

— C'est-à-dire que vous m'en laissez tout le fardeau, mon cher mari, répliqua Mme Presta. Savez-vous que c'est là une mission difficile ; enfin, puisque vos occupations vous en empêchent, alors, moi, je m'en occuperai.

En effet, quelque temps après, Mme Presta fit faire de brillantes toilettes à ses deux filles et les conduisit souvent dans le monde. Elle donnait des soirées et des bals dans lesquels elle invitait des jeunes gens dans la haute finance et parmi les officiers de distinction, pris dans la bourgeoisie, car, si elle eût osé, elle eût porté ses vues plus haut ; mais comme elle savait que son mari n'aimait pas la noblesse, elle limitait là son ambition pour ne pas le contrarier.

Mme Presta, comme toutes les mères, était très ambitieuse pour ses filles ; aussi se montrait-elle

fort difficile dans le choix à faire. Les jeunes filles, de leur côté, avaient beaucoup de prétention. Parmi les jeunes gens qui se présentaient, les uns n'avaient pas assez de fortune, les autres manquaient de distinction, le physique de la plupart ne leur plaisait pas. On évinça donc un assez grand nombre de prétendants avant de parvenir à rencontrer toutes les conditions qu'elles désiraient.

Enfin, sur la fin de l'hiver, un officier fut présenté par des amis de Mme Presta. C'était un capitaine de dragons, arrivé à ce grade par sa seule bravoure. Ses parents n'existaient plus. Vingt-neuf ans, très beau garçon, de belles façons, se présentant bien, portant les épaulettes sans trop de prétention, mais ne possédant qu'une très médiocre fortune. A l'exception de cette dernière condition, il plaisait beaucoup à Irma, il convenait également à sa mère, qui déjà voyait dans le capitaine un futur général.

— Eh bien ! mon cher mari, dit Mme Presta, que pensez-vous de ce jeune homme ?

— Je pense qu'il est fort bien, vous savez que j'estime beaucoup les militaires, mais un officier ne s'appartient pas, et la dépendance à laquelle il est astreint offre bien des inconvénients pour une jeune femme, réfléchissez-y bien, ma chère

amie, ensuite, vous savez, il a bien peu de fortune.

— Vous avez raison, mon ami, mais un officier a souvent des congés, et puis, un jour, il peut prendre sa retraite. C'est si honorable pour une femme, un mari, ou colonel ou général, avec cet avantage on peut bien se passer d'une grande fortune. Enfin, que voulez-vous que je vous dise? il plaît beaucoup à Irma, devons-nous la contrarier?

— Alors, il n'y a plus rien à dire, et je m'incline, répliqua M. Presta.

Le capitaine Prevost, c'est ainsi qu'il se nommait, fut donc admis à faire sa cour à Irma.

Le capitaine, au surplus, descendait d'une bonne famille. Son père, en perdant sa femme deux ans avant la révolution, avait éprouvé un grand chagrin ; un autre vint de nouveau l'accabler. Il était receveur des finances depuis vingt-cinq ans sans avoir jamais donné lieu à la moindre plainte. En 1789, il fut brutalement révoqué de ses fonctions, ensuite ruiné en 93. Sa douleur fut si grande que peu de temps après il en mourut, laissant son fils de vingt ans, sans position, qui s'engagea volontaire dans un régiment de dragons.

Les personnes qui le présentaient étaient les époux Bremont, ses protecteurs, amis intimes de

la famille Presta. M. Bremont avait occupé sous Louis XVI un poste important dans la diplomatie. Alors il s'appelait le comte de Bremont ; révoqué également en 89, il émigra. Rentré en France, il supprima le *de* qui précédait son nom et se fit appeler Bremont tout court. M. et Mme Bremont avaient un fils de vingt ans qui venait de faire de brillantes études. Ils sollicitaient pour lui un emploi de secrétaire d'ambassade, et attendaient qu'il eût une position pour songer à le marier.

Le mariage fut donc décidé, et on en fixa le jour.

On procéda aussitôt aux préparatifs de la noce. Corbeille, trousseau, etc., tout fut près en moins d'une quinzaine. On pria Ernest de faire venir son beau-frère pour meubler l'appartement des jeunes époux, de même qu'on le chargea des achats de menus objets. Enfin tout fut prêt pour le jour indiqué.

Irma et ses sœurs étaient dans l'enchantement. Elles auraient de brillantes toilettes, elles s'amuseraient ; il ne leur en fallait pas davantage pour les rendre heureuses. A leur âge, on ne pense pas plus loin, le plaisir n'est-il pas le plus bel apanage de la jeunesse ?

Un jour qu'en famille on causait des dispositions du mariage, M. Presta dit à sa femme : Voulez-vous me montrer votre liste des personnes à inviter, je

désire savoir si vous n'en oubliez pas quelques-unes.

— Volontiers, fit aussitôt Mme Presta ; Clara, va dans ma chambre, tu y trouveras ma liste sur la commode et descends-la.

Clara ne fut pas longue à revenir.

Mme Presta prit la liste et la remit à son mari qui se mit à la parcourir. Après en avoir fait la lecture : — C'est très bien, ma chère amie, dit-il ; mais il me semble que, pour le bal, vous avez oublié quelqu'un.

— Et qui donc ?

— M. Ernest.

— Comment! inviter M. Ernest, votre commis, avec une société aussi brillante ?...

— Pourquoi pas ? Ernest en vaut bien un autre, c'est un honnête homme, d'une excellente tenue, je ne vois pas de raison pour que nous ne l'invitions pas.

— Papa a bien raison, dit naïvement Clara, pourquoi ne l'inviterait-on pas ?

— Taisez-vous, petite sotte, fit vivement Mme Presta ; de quoi vous mêlez-vous ? cela ne vous regarde pas.

Clara baissa les yeux et rougit.

— Ainsi, continua Mme Presta, en s'adressant à

son mari, vous tenez à inviter M. Ernest à notre bal, le fils de votre concierge qui....

— N'allez pas plus loin, répliqua vivement M. Presta à qui la colère montait au visage; je sais ce que vous voulez dire ; oubliez-vous donc que Robert est tombé victime d'un infâme scélérat que nous avons eu le tort d'admettre dans notre maison? Oubliez-vous que Robert nous a sauvés d'une ruine certaine en nous conservant fidèlement nos papiers? Au surplus, c'était un honnête homme, et tout pauvre qu'il fût, nous devons respecter sa mémoire. Les hommes de bien comme ceux-là auront toujours ma considération, à quelque rang de la société qu'ils appartiennent.

— Alors invitez tous vos commis.

— Non, je n'inviterai pas tous mes commis, mais Ernest n'est pas pour moi un employé ordinaire; c'est un garçon plein d'honneur, rempli d'intelligence ; il possède mon estime et ma confiance, et il ne mérite pas qu'on lui fasse un tel affront. Ce n'est pas toujours la fortune ou le rang, voyez-vous, qui distinguent les hommes. Il faut les apprécier suivant leur mérite, et tant que j'en rencontrerai comme celui-là, fussent-ils les plus pauvres de la terre, je serai toujours le premier à leur tendre la main.

— Comme vous prenez les choses de haut, mon

cher mari, reprit Mme Presta, qui comprit qu'elle avait été trop loin, et qui regrettait déjà son observation. Allons, mon ami, ne vous fâchez pas ; j'en conviens, j'ai eu tort, nous inviterons M. Ernest, puisque c'est votre désir, et que cela peut vous être agréable.

— Très-bien, dit M. Presta, en se radoucissant ; pardonnez-moi si je me suis emporté, que voulez-vous, j'ai mes idées, vous ne me changerez pas.

Mme Presta tendit la main et l'incident n'eut pas d'autre suite.

Ernest fut donc convié à la célébration du mariage et au bal qui devait avoir lieu dans l'appartement de Mme Presta ; quant au repas, il fut convenu qu'il n'y aurait d'admis que les parents et amis intimes.

Aussitôt qu'Ernest eut reçu l'invitation dont il fut très flatté, il se commanda un habit, une culotte courte, des bas de soie, comme c'était la mode en ce temps-là et se tint tout prêt pour le bal.

Le jour de la cérémonie arriva. Elle eut lieu à l'église Saint-Roch, devant un nombre considérable d'invités. M. et Mme Bremont tenaient lieu de parents au capitaine. Les mariés avaient une tenue irréprochable. Les dames étaient admirables d'élégance. Après la messe, eut lieu le déjeuner où

régna la plus franche gaieté. Enfin, le soir, vint le bal.

Ernest fut un des premiers arrivés; dès d'abord il alla saluer Mme Presta, puis la mariée et les demoiselles. Sa tenue ne laissait rien à désirer, ses manières furent même remarquées par Clara qui intérieurement en était fière. M. Presta le présenta à son gendre.

Ernest demanda à Mathilde si elle voulait lui accorder la première contredanse, puis il s'adressa à Clara, et la pria pour la seconde, ce dont elle parut très flattée.

Nous n'entreprendrons pas de décrire les toilettes plus ravissantes les unes que les autres suivant la mode du jour qui, dès cette époque, prenait le genre empire que tout le monde connaît. Parmi les cavaliers, il y avait beaucoup d'officiers dont l'uniforme donnait un certain éclat à la fête. M. et Mme Presta paraissaient très heureux, et les mariés étaient dans le ravissement, la société était fort gaie, on s'amusa beaucoup; enfin on dansa jusqu'à six heures du matin.

Ernest venait de faire son début dans le monde, les émotions qu'il en éprouva étaient profondes; aussi conserva-t-il longtemps le souvenir de cette fête. Les grâces de Clara, surtout, le tenaient sous un charme qui lui venait sans cesse à l'esprit. Il avait

trouvé qu'elle dansait admirablement bien, et qu'elle valsait à ravir.

— Allons, Ernest, lui dit le lendemain M. Presta, je suis content de vous; vous vous êtes bien amusé hier soir ; j'aime voir les jeunes gens qui travaillent s'amuser ainsi. Maintenant remettons-nous aux affaires, et chacun reprit ses occupations habituelles.

De son côté Clara était enchantée de sa soirée ; au déjeuner elle dit avec sa naïveté ordinaire :

— Savez-vous, papa, que M. Ernest danse bien, et qu'il est surtout un excellent valseur ?

— Vraiment, ma fille, et tu voudrais recommencer ?

— Mais oui, papa.

— Eh bien ! mon enfant, nous recommencerons quand nous marierons Mathilde ; d'ici là il faut te reposer.

— Sera-ce bientôt ?

— Nous verrons cela, nous verrons cela ; voici ta mère qui vient, parlons d'autre chose.

— Diable, se dit M. Presta ; est-ce qu'Ernest aurait fait battre le cœur de Clara, ça m'en a tout l'air ; hum ! hum !

Bientôt, Clara entrait plus souvent que d'habitude dans les bureaux, et parfois elle adressait quelques plaisanteries à Ernest, tout comme aurait

fait une jeune fille de quatorze à quinze ans ; il s'en amusait, mais ne se fâchait jamais de ces espiègleries ; de temps à autre, Mme Presta était obligée de la faire demander et la grondait de ces petites escapades qui n'étaient pas du tout de son goût.

Il y avait à peine quinze jours que les nouveaux époux étaient installés qu'un ordre vint enjoindre au capitaine Prevost de se rendre à son régiment, en garnison à Valenciennes.

— Vous m'emmènerez avec vous, n'est-ce pas, mon ami ? dit Irma à son mari.

— Oui, ma chère Irma, mais à une condition : c'est que si mon régiment est appelé à rejoindre le corps d'armée vous reviendrez à Paris.

Irma n'hésita pas à souscrire à cette condition. Alors ils se mirent aussitôt à faire quelques visites indispensables, et à procéder à leurs préparatifs de voyage, ils firent ensuite leurs adieux à la famille, prirent une chaise de poste et se mirent en route.

A Valenciennes, ils louèrent un appartement au mois, mais ils n'y restèrent pas longtemps car, au bout de six semaines, le régiment du capitaine reçut l'ordre de se diriger sur l'Italie où la guerre était en pleine activité. La séparation était douloureuse, mais il fallait obéir. Les jeunes époux durent donc

se séparer. Irma était désolée. Elle quitta aussitôt Valenciennes, accompagnée de sa femme de chambre, deux jours après elle était de retour à Paris.

Pendant l'absence d'Irma, Mme Presta n'avait pas perdu son temps. Cherchant toujours un mari pour Mathilde, sa seconde fille, on lui parla d'un jeune homme, fils unique, vingt-sept ans. Son père était un ancien manufacturier retiré des affaires, très âgé et malade ; il possédait une grande fortune, soixante-dix à quatre-vingt mille livres de rente, disait-on. C'était tentant.

On organisa une soirée, où fut invité M. Gaston Servent ; ainsi se nommait le prétendant. Les jeunes gens parurent assez se convenir. M. Gaston, au surplus, était beau garçon, avait quelque distinction et ne manquait pas d'esprit. A le juger extérieurement, il avait tout ce qu'il faut pour plaire.

Quant au caractère et à l'éducation, il était plus difficile d'en juger. M. Presta eut beau prendre des renseignements, il lui fut impossible d'être bien fixé à cet égard. Alors on passa outre, ce qui était une faute, car cette question n'est pas la moindre, quand il s'agit de mariage.

M. et Mme Presta consultèrent Mathilde qui déclara que Gaston lui convenait beaucoup ; d'autant

plus qu'à ses avantages physiques, il joignait celui de la fortune.

En conséquence Gaston, admis à faire sa cour, fut invité aux soirées intimes de la famille.

Quelques jours plus tard, on put causer, avec monsieur Servent père, des conditions du contrat. Il donnait à son fils un capital de trente mille livres de rente. M. Presta ne donnait que cent mille francs à sa fille, mais Gaston s'en contentait. Le mariage fut donc arrêté, et aussitôt on en fixa le jour. Mme Presta en était enchantée. La position de fortune de Gaston surtout était ce qui lui donnait tant de satisfaction.

On dut donc recommencer ce qu'on avait fait pour Irma.

Mme Presta se chargea du trousseau ; le futur, de la corbeille ; il se chargea également du soin de meubler l'appartement qu'il arrêta boulevard des Italiens. A ce sujet, il s'adressa au marchand de meubles et au tapissier les plus à la mode. Il choisit tout ce qu'il y avait de plus nouveau et de plus élégant. De même, pour les objets d'art, il fit choix de ce qu'il y avait de plus riche. Aussi l'ameublement de Mathilde était-il digne d'une princesse. Si tout ce luxe lui plaisait beaucoup, il n'était pas moins agréable à Mme Presta, tant ces dispositions entraient dans ses goûts !

Gaston avait déjà un cabriolet pour son usage personnel ; trouvant que c'était insuffisant, il fit l'acquisition d'une voiture et de deux chevaux. Il prit ensuite un nouveau cocher et lui donna une livrée des plus recherchées. Enfin, rien ne fut épargné pour satisfaire la mariée, non seulement le jour du mariage, mais encore dans la suite.

Si ces dispositions plaisaient aux dames, M. Presta n'en éprouvait pas autant de satisfaction. Il trouvait que son futur gendre faisait trop grandement les choses, et il concluait de cette prodigalité, que Gaston devait avoir un caractère un peu léger.

Voilà, se disait-il, comme sont les femmes; généralement elles considèrent les folies des hommes comme une galanterie et un hommage rendu à leur personne, quand, le plus souvent, ce n'est que pure vanité de leur part.

Si l'amour, dit-on, ne raisonne pas, l'orgueil raisonne encore moins. Loin donc, comme les dames, de féliciter Gaston de son bon goût, intérieurement il le désapprouvait d'élever ainsi le chiffre de ses dépenses.

Après tout, se disait encore M. Presta, Gaston a de la fortune, et lorsqu'il aura six mois de mariage, probablement il se modérera, mais ce raisonnement était une erreur de sa part ; attendu

que l'homme qui naît dans ces dispositions de prodigalité et en contracte l'habitude revient rarement à des idées d'ordre et d'économie; de même que celui qui est vicieux dans sa jeunesse revient rarement à de meilleurs sentiments dans un âge plus avancé. Cette vérité, le poète Boileau l'a dite en ce peu de mots : Chassez le naturel, il revient au galop.

On dut également procéder à l'ordre de la cérémonie et des invitations à faire. La célébration du mariage devait se faire à Saint-Roch en grande pompe, et on inviterait beaucoup de monde. A la suite, il y aurait un déjeuner le mieux servi possible, mais sans faste, et le soir un grand dîner auquel assisteraient les parents et les amis intimes.

Et enfin, le soir, un bal où serait invité le plus de monde possible.

Alors on calcula que le salon de Mme Presta était trop petit et on décida que le dîner et le bal auraient lieu au restaurant du Veau qui tète, en grande faveur à cette époque, et dont les salons étaient les plus vastes de Paris.

Le père Servent, trop malade pour s'occuper de tout cela, laissa faire son fils et ne s'opposa à rien; il ne supposait pas du reste qu'on ferait aussi grandement les choses; car, s'il en eût eu connais-

sance, il est probable que ces dispositions n'eussent pas été de son goût.

Le jour du mariage arriva. Gaston choisit pour garçon d'honneur Ernest et le fils Bremont, qui furent chargés de veiller à ce que tout marchât conformément aux ordres donnés, et ils s'acquittèrent au mieux de leur tâche.

A l'église, il y avait une foule considérable, non seulement d'invités, mais encore de curieux. Tout le monde voulait voir la mariée, dont la toilette était ravissante. Il y avait bien des années qu'on n'avait vu à Saint-Roch une aussi belle cérémonie. Les voitures, assez rares à cette époque, encombraient la rue Saint-Honoré et les rues adjacentes.

Après la messe, on se rendit à la maison Presta, où était préparé le déjeuner. La plus franche gaieté y régna pendant toute la durée du repas.

Au dîner, le traiteur avait déployé tout le luxe imaginable ; on n'aurait pas dit qu'on sortait à peine d'un temps aussi malheureux ; au bal, ce fut bien autre chose. La salle était resplendissante de lumière et de fleurs. Les toilettes étaient toutes remarquables d'élégance. Celles des dames Presta surtout se distinguaient tout particulièrement par leur bon goût. Clara, ravissante de jeunesse et de beauté, surpassait toutes les jeunes filles de son

âge sans paraître s'en douter, tant elle était naïve et gaie à la fois.

Ernest, cette fois, avait été de toute la fête. Au bal, dans sa qualité de garçon d'honneur, il se fit remarquer par sa gracieuseté envers les invités, et lorsqu'il valsait avec Clara, on faisait cercle autour d'eux, tant ils y mettaient de grâce et d'entrain. Ce fut à ce point que Mme Bremont s'en montra jalouse auprès de Mme Presta, qui, au fond, n'en pensait pas moins. Les danses durèrent jusqu'au jour.

Un mois après cette fête, on en parlait encore, et le mariage de Gaston avec Mlle Presta faisait le sujet de toutes les conversations. M. et Mme Presta étaient très flattés des compliments qu'ils en recevaient, autant que Clara et Ernest étaient heureux de leur succès. Seule, Irma, bien qu'elle eût pris part à la fête, éprouvait quelque tristesse en pensant à l'absence de son mari. Le capitaine avait bien sollicité un congé de quelques jours, mais, à raison de l'état de guerre dans lequel on était en ce moment, il n'avait pu l'obtenir.

Ernest se rappelait sans cesse le bonheur qu'il y avait éprouvé; mais ce qui occupait le plus son esprit, c'était le souvenir de la gracieuseté de Clara. Cette pensée le suivait partout. S'il avait osé, il se serait avoué à lui-même que dans l'impression

qu'il en ressentait au fond de son cœur, il y avait autre chose que de l'admiration. Mais quand il songeait à sa position, à son manque de fortune, il tombait dans des rêveries qui, parfois, le troublaient dans son travail. Allons, se disait-il alors, je suis fou, n'y pensons plus.

Les nouveaux époux s'étaient installés dans leur somptueux appartement. Comme c'est l'usage, le premier mois se passa à faire des visites, à dîner en ville. Les suivants se passèrent de même de fête en fête. C'étaient des soirées, des bals, des spectacles, rien ne manquait à leur bonheur. Six mois se passèrent ainsi, et Mathilde était parfaitement heureuse.

Il n'en était pas de même d'Irma. Depuis le mariage de sa sœur, elle devenait de plus en plus triste. M. et Mme Presta attribuaient cette tristesse à son état de grossesse, et y firent peu d'attention. « Ma sœur, disait souvent Irma, est bien heureuse, au moins elle a son mari près d'elle; mais moi je suis toujours seule. » Mme Presta et ses sœurs cherchaient bien à la distraire le plus possible. On lui parlait du bonheur qu'allaient lui faire goûter les joies de la maternité. Rien ne pouvait la consoler.

Un jour elle dit à sa mère :

— Vous ne comprenez pas, maman, ce que c'est que d'être mariée et de n'avoir pas son mari près

de soi et de savoir qu'il est constamment exposé aux dangers de la guerre. Mais c'est une inquiétude et un tourment perpétuels, épouvantables; comment voulez-vous que je sois heureuse ?

— Que veux-tu, ma pauvre enfant? répliqua Mme Presta ; un temps viendra où ton mari prendra sa retraite ; alors il ne te quittera plus. Il faut donc avoir de la patience.

— Hélas ! chère mère, en attendant, c'est passer tristement ma jeunesse, et elle fondait en larmes.

Depuis le mariage de Mathilde, Mme Presta avait cessé ses grandes soirées. Elle allait aussi beaucoup moins dans le monde. Elle ne recevait plus à ses jeudis que sa famille et ses intimes. On n'en était que plus à l'aise, et on causait plus librement. On y faisait de la musique et on y jouait au trente et un. Ernest était admis à ces petites soirées, de même que la famille Bremont. On servait le thé à onze heures, et on se retirait généralement à minuit, rarement plus tard.

C'est ainsi que se passait l'hiver. L'été, c'étaient d'autres habitudes. Depuis que M. Presta avait acheté une maison au bord de l'eau, à Saint-Cloud, lui et les siens y passaient au moins cinq mois de l'année. Pour en faciliter l'accès, M. Presta avait fait aussi l'acquisition d'une voiture qui lui servait à venir tous les jours à ses affaires, pendant que

les dames respiraient là un air pur, y faisaient de longues promenades ou travaillaient sous les frais ombrages du jardin.

Irma y faisait de fréquentes visites, souvent même elle y passait plusieurs jours de suite. Quant à Mme Servent, elle y venait beaucoup plus rarement, et son mari encore moins, attendu que la vie de campagne n'entrait pas du tout dans ses goûts. Ernest y venait de temps à autre passer l'après-midi le dimanche.

A cette époque, Saint-Cloud était très à la mode, les amateurs de plaisirs champêtres et les élégants s'y donnaient rendez-vous. Tous les dimanches et les jeudis, il y avait des fêtes très fréquentées. La société y était divisée en deux camps; l'une, composée du peuple des campagnes environnantes, où régnait la plus franche gaieté et beaucoup de modestie. L'autre était la bourgeoisie parmi laquelle il y avait beaucoup de demoiselles et de jeunes gens du commerce, mais il s'y mêlait aussi des personnes du monde qui ne craignaient pas de se compromettre en y dansant. Cette société était donc très convenable et très respectueuse. En conséquence, il arrivait quelquefois à la famille Presta de prendre part aux danses. Clara était fort heureuse d'y figurer avec Ernest, et les invités enchantés de trouver là d'agréables distractions.

M. Presta en était à sa quatrième année de la reprise de son établissement; ses affaires étaient en grande prospérité, et il y avait déjà réalisé d'énormes bénéfices.

Un jour, il dit à Ernest : Ne trouvez-vous pas que, eu égard à l'importance de nos affaires, nous sommes trop petitement dans nos magasins et dans nos bureaux; la guerre continuant, ils deviendront insuffisants. N'y a-t-il donc pas utilité de songer à les agrandir? J'y pense souvent, mais, dans ma maison, j'y vois de grandes difficultés.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur Presta, répondit Ernest, nous sommes ici trop à l'étroit, et nous avons besoin de nous agrandir. Si nous ne pouvons le faire dans cette maison, il n'y a qu'un moyen, c'est de transporter votre établissement dans une autre, au besoin même, dans un autre quartier.

— Sans doute, reprit M. Presta, seulement la difficulté est de changer d'appartement, Mme Presta aura bien de la peine à y consentir.

— Vous pouvez vous en dispenser, dit encore Ernest, vous avez une voiture, ne pourriez-vous pas vous y faire conduire tous les jours si cela vous plaisait ?

— Oui, je le peux, mais qui surveillera la maison ? fit observer M. Presta.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit Ernest, je m'en chargerai volontiers, en ayant soin de choisir une maison où je puisse loger.

— C'est fort bien, mon ami, j'y consens, alors, chargez-vous de trouver un local convenable et puis nous aviserons à prendre nos dispositions.

Peu de jours après, Ernest, tout joyeux, dit à M. Presta :

— J'ai trouvé notre affaire rue du Grand-Chantier, quartier du Temple, le plus commerçant de Paris, au centre de nos fournisseurs.

— Très bien, répondit M. Presta, si l'on peut le visiter, allons-y de suite, il dit à son cocher de préparer sa voiture, et ils partirent, se dirigeant rue du Grand-Chantier.

Ce local consistait en un grand bâtiment composé d'un rez-de-chaussée, ayant son entrée sur le fond d'une cour, et de l'autre côté donnant sur un grand jardin, les fenêtres en étaient grillées avec de fortes barres de fer. Là pouvaient être établis les magasins. Au-dessus un seul étage composé de plusieurs pièces, où pouvaient être installés les bureaux et autres servitudes. Plus, dans le bâtiment sur le devant, trois appartements, où Ernest, à son choix, pouvait parfaitement bien se loger. Le tout était donc complètement à la convenance de M. Presta.

A son retour, il fit part à Mme Presta de son projet, Clara était présente.

— Comment, papa, vous voulez quitter notre maison et vous transporter si loin, et M. Ernest s'éloignera donc aussi? Quelle idée vous avez là! C'est fort désagréable.

— Que veux-tu, ma fille? répliqua son père qui comprit le sens de cette observation, mes affaires exigent cette mesure, nous ne pouvons faire autrement.

Pendant ce temps-là Mme Presta réfléchissait, et sur l'observation que venait de faire Clara sa détermination fut bientôt prise, alors elle répondit :

— Vous faites bien, mon cher mari, de prendre cette mesure, puisque vos affaires l'exigent; il vous est en effet bien facile de vous rendre tous les jours à votre maison de commerce, sans vous fatiguer, en vous servant de votre voiture.

En tenant un langage aussi catégorique, Mme Presta avait son but, car déjà elle n'était pas sans s'apercevoir des dispositions du cœur de Clara et elle n'était pas fâchée de voir Ernest s'éloigner de la maison.

Deux jours après, la location de la maison de la rue du Grand-Chantier était faite. Quant à l'installation, elle ne se fit qu'un mois plus tard, maga-

sins et bureaux y furent transportés. On y établit la caisse avec deux coffres en fer, l'un grand et l'autre plus petit, une pièce à côté avait été ménagée pour y faire coucher comme surveillant un garçon de bureau. Quant à Ernest, il avait choisi pour habitation l'appartement du premier où il s'installa avec une domestique. Ainsi se trouvait parfaitement réorganisée la maison Presta de manière à n'être plus gênée en rien.

A peine venait-on de terminer cette installation dont était très heureux M. Presta, qu'il reçut une fâcheuse nouvelle ; un camarade du capitaine Prevost le prévenait par une lettre venant d'Italie que son gendre avait reçu, au dernier combat, deux blessures heureusement sans gravité. Le capitaine était à l'ambulance où il recevait tous les soins nécessaires, mais, disait l'officier, il est bon d'en prévenir Mme Prevost avec tous les ménagements possibles ; il ajoutait d'ailleurs qu'il n'y avait aucun danger pour la vie du capitaine.

Comme on le pense bien, cette nouvelle attrista profondément la famille, et l'on se demandait comment on allait apprendre cette fâcheuse nouvelle à Irma, qui justement devait venir passer la soirée.

Elle vint en effet. En entrant, elle fut frappée de la tristesse peinte sur tous les visages.

— On dirait que vous avez pleuré, dit-elle à ses sœurs, que s'est-il passé ici? Est-il donc arrivé un malheur?

— Mon enfant, ce n'est pas à nous seuls qu'il est arrivé un malheur, lui dit sa mère.

— A qui alors? demanda vivement Irma.

— C'est aussi à toi, chère enfant, et avant que Mme Presta eût achevé, Irma s'écria : Mon Dieu, mon mari a été tué! Et en même temps elle tomba presque sans connaissance dans les bras de son père.

— Non, non, ma fille, dit aussitôt M. Presta, rassure-toi, ton mari n'est pas mort, il n'est que très légèrement blessé.

A ces paroles Irma se remit un peu.

— Il n'est que blessé, dites-vous? Est-ce bien vrai? Ne me trompez-vous pas?

— Non, ma fille, lui répéta M. Presta, pour te le prouver, je vais te lire la lettre que j'ai reçue ce matin d'un officier, camarade de ton mari, tu vas voir que je ne te trompe pas; mais remets-toi un peu; si tu pleures ainsi, tu ne pourras pas m'entendre. On fit une pause, et M. Presta lut la lettre à haute voix. Irma se calma, tout en restant sous le poids d'un grand abattement.

Après qu'on se fut entretenu quelque temps de ce triste événement, Mme Presta dit à sa fille :

— Ne rentre pas chez toi, ce soir; couche ici, ton père te reconduira demain matin.

Ses sœurs la prièrent de monter, la firent coucher. Restée seule, suivant son désir, elle versa d'abondantes larmes et dormit peu. Dès avant son lever, elle avait pris la résolution d'aller rejoindre son mari dans l'intention de le soigner elle-même. Elle communiqua son projet à son père et à sa mère, qui l'approuvèrent. Puis elle rentra chez elle où presque aussitôt elle commença ses préparatifs de voyage.

Dans l'après-midi toute la famille ne manqua pas d'aller de nouveau lui porter quelques consolations; au moment où toute la famille était réunie, on sonna.

La femme de chambre alla ouvrir.

C'était un officier. — Puis-je avoir l'honneur de parler à Mme Prevost? demanda-t-il.

— Madame n'est pas visible pour le moment, répondit la femme de chambre.

— Dites-lui, je vous prie, que c'est un officier d'ordonnance de M. le ministre de la guerre qui lui apporte des nouvelles de son mari.

L'officier fut reçu immédiatement, et après avoir accepté un siège, il prit la parole.

— Je ne pense pas, madame, que vous sachiez encore que le capitaine Prevost a été peu grièvе-

ment blessé dans la dernière campagne d'Italie, où il s'est vaillamment conduit.

— Hélas ! monsieur, répondit en pleurant Mme Prévost, mon père en a reçu la nouvelle hier par un camarade de mon mari, et il m'en a fait la communication.

— Alors, madame, je n'ai pas besoin de vous rassurer, vous savez que la blessure de votre mari ne présente aucun danger, et qu'il est parfaitement bien soigné à l'ambulance.

— C'est ce qu'on m'a dit, monsieur, je ne vous remercie pas moins d'avoir bien voulu me le communiquer.

— Mais ce que vous ne savez certainement pas, madame, et ce que je suis chargé de vous apprendre, c'est que pour récompenser le capitaine de sa bravoure, le premier consul vient de lui adresser sa nomination au grade de colonel.

— Je vous sais bon gré, monsieur, de cette attention, je vous serai fort obligé d'en remercier bien sincèrement Son Excellence le ministre de la guerre.

L'officier salua et s'éloigna.

Irma revint près de sa famille et lui conta la conversation qu'elle venait d'avoir. Tous lui témoignèrent la satisfaction qu'ils éprouvèrent de cette importante distinction. Mme Presta surtout en était

très flattée et alors elle dit, en s'adressant à Irma.

— Quand je te l'ai dit, que ton mari deviendrait un grand général ! Tu vois qu'il est en bon chemin.

— Pour le moment, ma mère, ce n'est pas cela qui m'occupe le plus, ce à quoi je tiens, c'est à l'aller soigner moi-même.

Le lendemain Irma accompagnée d'une femme de chambre était sur la route de Gênes; il lui fallut cinq jours pour y arriver.

Après s'être installée dans le meilleur hôtel de la ville, son premier soin fut de s'informer où était l'ambulance.

La maîtresse de l'hôtel l'y fit conduire. En arrivant elle commença par se faire connaître au chirurgien en chef en lui témoignant le désir de voir son mari.

Le chirurgien lui donna d'abord quelques explications sur l'état du blessé et puis il lui dit : Vous me permettrez bien, madame, de faire prévenir le colonel afin que votre présence ne lui cause pas une émotion trop vive.

— Faites, monsieur.

Le chirurgien fit appeler un de ses subordonnés, lui donna quelques ordres et, un quart d'heure

après, il fit conduire la jeune femme auprès de son mari.

Le colonel occupait une chambre particulière où il était couché avec défense expresse de bouger.

Dans le parcours que Mme Prévost eut à faire dans ce triste établissement pour aller rejoindre son mari, elle fut on ne peut plus frappée d'émotion du spectacle qui s'offrait à ses yeux. Dans de longues salles étaient campées des rangées de lits ou gisaient des blessés et des malades, les uns mourants, les autres se plaignant à fendre le cœur le plus endurci. D'un autre côté, elle entendait les cris de ceux qu'on amputait ou à qui on faisait subir une opération quelconque. Enfin à peine put-elle arriver jusqu'à la chambre de son mari sans défaillir, et elle n'y parvint que sous le poids d'une émotion qui lui permettait à peine de se soutenir.

En abordant son mari, Mme Prévost se jeta dans ses bras et l'embrassa avec effusion, l'un et l'autre pouvaient à peine prononcer quelques paroles. Enfin les premières émotions passées ; — où es-tu blessé ? lui demanda-t-elle.

— Rassure-toi, chère amie, ce n'est rien, une balle m'a traversé la cuisse, une autre m'a effleuré la jambe, dans peu de jours je serai guéri.

Une heure se passa à parler de l'état des bles-

sures, des batailles auxquelles le colonel avait assisté et de la récompense dont l'avait gratifié le premier consul; puis on s'entretint de la famille.

— Mais, mon ami, finit par dire Irma, je crains de vous fatiguer, je vois que vous ne manquez de rien, je vais me retirer, voulez-vous me permettre de revenir ce soir ?

Sur l'approbation du colonel, elle lui serra affectueusement la main et s'éloigna.

Irma ne manqua pas de revenir le soir, ils causèrent de choses et d'autres. Au moment de se séparer de son mari, elle lui dit :

— Puisque vous êtes blessé, mon ami, ne vous serait-il pas possible de demander votre retraite ?

— Ma retraite ! chère Irma, vous n'y pensez pas? Un soldat engagé volontaire comme moi, ne peut renoncer au service après sa nomination de colonel ; au surplus la loi militaire s'y oppose et ne s'y opposât-elle pas, comme ce serait un déshonneur, je ne m'y déciderai jamais.

— Au moins, demandez un congé de quelques mois afin de vous bien guérir, et vous viendrez passer ce temps à Paris.

— Pour ceci, dit le colonel, je le veux bien ; le général ne me refusera certainement pas un congé de convalescence de quelques mois. Eh bien, tenez Irma, pendant que vous êtes ici, si vous le deman-

diez vous-même, il n'est pas douteux que vous réussissiez à l'obtenir.

Le lendemain Mme Prévost faisait une visite au général et deux jours après, un congé de trois mois était accordé au colonel.

Mme Prévost venait voir son mari tous les jours et, à mesure qu'il allait mieux, elle restait plus longtemps près de lui, elle y portait même quelque ouvrage de tapisserie auquel elle travaillait. Tout en causant, le temps passait plus vite.

Enfin, au bout de trois semaines, les chirurgiens annoncèrent que le colonel était en état de supporter la voiture, et qu'il pouvait partir pour Paris sans courir aucun danger.

Le jour suivant, elle fit tous ses préparatifs de départ. Elle récompensa les infirmiers, remit cinq cents francs au directeur pour les blessés, régla ses comptes à l'hôtel, puis son mari, elle et sa femme de chambre se mirent en route et arrivaient chez eux peu de jours après, sains et saufs, très heureux de pouvoir passer quelques jours ensemble.

Toute la famille s'empressa de leur rendre visite et de féliciter le colonel de sa bravoure et des marques de distinction qu'il avait reçues.

La guerre prenant chaque jour une nouvelle extension, les affaires de M. Presta augmentaient

dans une égale proportion. Ernest était très occupé et les envois de marchandises se succédaient sans interruption, ils étaient généralement accompagnés d'un employé qui en opérait la livraison. Un jour, l'un de ces employés disparut, emportant l'argent qu'il avait reçu et abandonnant les marchandises qui lui avaient été confiées.

M. Presta cru devoir aller lui-même arranger cette affaire,et il se décida à faire le voyage indispensable dans cette circonstance, on était alors au mois de novembre.

Après être parvenu non sans peine à faire lever l'espèce d'embargo mis sur ses marchandises, il s'empressa de revenir à Paris; mais à peine était-il de retour qu'il fut pris d'un refroidissement et atteint de douleurs rhumatismales articulaires qui le retinrent au lit plusieurs jours. Pendant ce temps, Ernest était obligé de venir tous les jours lui rendre compte de ce qui se passait dans sa maison de commerce et en même temps prendre ses ordres.

Il restait quelquefois une heure ou deux dans la chambre de M Presta, où se trouvait presque toujours Clara qui donnait ses soins à son père. M. Presta pouvait donc à son aise se rendre compte des marques d'intelligence qui régnaient entre Ernest et Clara.

Décidément, se disait-il, il y a une sympathie entre ces jeunes gens qui me semble bien être de l'amour, un jour il se décida à en parler à sa femme.

Puisqu'il en est ainsi, fit M[me] Presta, je vais y mettre ordre, et dès le lendemain elle mit une domestique auprès de son mari, et défendit à sa fille d'entrer dans la chambre de son père avant midi.

Cette mesure donna l'idée à M. Presta de s'assurer de la vérité. Étant seul avec sa fille, il lui dit :

— Dis-moi, Clara, est-ce que tu ne désires pas te marier, tu es d'âge à y penser. Je sais que ta mère a un parti à te proposer.

— Ah ! oui, M. Paul Bremont, maman m'en a déjà parlé, mais M. Paul ne me plaît pas. Quand je me déciderai à me marier ce sera avec un jeune homme qui me plaira ou je ne me marierai pas.

— Pourquoi n'aimes-tu pas M. Paul, il est pourtant bien, ce jeune homme, tu sais que M. et M[me] Bremont sont des amis que nous estimons beaucoup.

— D'abord je ne sais pas si je plais à M. Paul, mais ce que je sais, c'est qu'il ne me plaît pas, et puis les employés dans les ambassades, sont

toujours dans des pays étrangers et je ne veux pas m'éloigner de vous.

— Sont-ce bien ces raisons-là, mon enfant, qui font que M. Paul ne te plaît pas, ou n'est-ce pas plutôt que ton cœur aurait déjà parlé pour un autre; voyons, ma fille? dis-le-moi, sois franche avec ton père.

— Clara baissa les yeux et ne répondit pas.

— Pourtant, ajouta M. Presta, tes sœurs sont bien heureuses d'être mariées.

— Vous appelez cela être heureuses, mon cher papa, à vous parler bien franchement, si je savais ne pas être plus heureuse que ne le sont mes sœurs, je ne me marierais jamais.

— Comment Clara, tes sœurs ne sont pas heureuses? qui t'a dit cela; on t'a sans doute trompé.

— Non, papa, elles ne sont pas heureuses; Irma ne fait que pleurer parce que son mari est toujours loin d'elle et qu'il court des dangers à l'armée. Mathilde pleure de son côté parce que le sien passe tout son temps hors de chez lui, soit qu'il promène ses chevaux, qu'il déjeune en ville, ou qu'il passe une partie de ses nuits à son cercle. Mathilde est donc comme une pauvre abandonnée. Vous ne savez pas cela, papa?

— Non, ma fille, répliqua M. Presta, c'est la

première fois que j'en entends parler, je m'en informerai dès que je pourrai sortir. Quand à toi, nous reviendrons plus tard sur ce sujet de mariage.

— Faites mieux, papa, n'en parlons plus du tout, je suis heureuse avec vous : mon vœu le plus cher, c'est d'y rester,. et Clara se retira dans sa chambre.

Cet entretien avait eu lieu dans la matinée, il laissa M. Presta plongé dans une foule de réflexions. Justement ce jour-là Clara devait aller passer l'après-midi chez sa sœur Mathilde, ce fut Mme Presta qui alla tenir société au malade. Munie d'une broderie dont elle s'occupait, elle vint s'installer dans la chambre de son mari et se plaça près de la fenêtre.

Aprés avoir causé de choses et d'autres, M. Presta amena la conversation sur Clara, et l'entretien suivant s'engagea.

— Savez-vous, ma chère amie, que j'ai causé ce matin mariage avec Clara, et qu'elle s'est montrée fort difficile sur le choix d'un mari.

— Cela ne m'étonne pas, je connais ses sentiments à cet égard ; aussi est-il grandement temps que nous prenions nos mesures, pour éviter que cet état de choses ne s'aggrave.

— Toutes les précautions que vous pouvez

prendre ne serviront à rien ; dès que son cœur a parlé, et qu'elle aime quelqu'un, vous ne parviendrez pas à l'en détourner. Vous le savez bien, l'amour ne raisonne pas, et plus on le combat, plus il trouve d'armes pour se défendre.

— Alors vous savez qu'elle aime M. Ernest ?

— Certainement, cela ne fait aucun doute pour moi.

— Oui ! mais cela ne me convient pas, et j'espère bien l'en détourner, attendu que j'ai un meilleur parti à lui offrir.

— Je le sais, vous voulez lui proposer M. Paul Bremont ; je n'en serais pas éloigné non plus ; j'estime beaucoup ses parents, c'est certainement un brave garçon, mais comme il ne plaît pas à Clara, vous aurez bien de la peine à le lui faire accepter.

— Qu'entendez-vous par là, M. Presta ? Est-ce que vous seriez disposé à consentir à ce qu'elle épousât M. Ernest ; Si c'est votre avis, je vous en préviens, ce n'est pas le mien, et je m'y opposerai de tout mon pouvoir de mère.

— Si c'est leur idée, ma chère amie, nous y serons peut-être forcés ; dans tous les cas, nous pourrions plus mal faire.

— Comment ? vous donneriez votre fille à votre commis ; un garçon sans fortune et sans famille ?

— Permettez-moi de vous faire observer, ma chère amie, que ce n'est pas toujours la fortune qui fait le bonheur, nous en avons une preuve, car vous savez que Mathilde n'est pas heureuse.

— Il est possible que Mathilde ne soit pas heureuse ; cela ne veut pas dire qu'on tombe mal deux fois, M. Paul, outre que sa fortune est faite peut devenir un grand diplomate ; enfin il appartient à une famille noble.

— Allons ! dit vivement M. Presta, dont la tête commençait à s'échauffer, je vois pourquoi vous préférez M. Paul, ce n'est pas seulement parce qu'il a de la fortune, mais c'est aussi par rapport à son titre de noblesse. Vous voilà bien, vous autres femmes ; vous voulez pour vos filles, de la fortune, des honneurs, des titres, mais peu vous importe si l'homme qui vous plaît a du mérite, de bons principes, s'il est intelligent, travailleur, s'il a le cœur droit et honnête, enfin s'il a les qualités nécessaires pour rendre une femme heureuse et s'il est capable de se faire une position dans la société. Vous n'admettez donc pas que ce qui ennoblit l'homme, c'est son cœur ; ce sont ses actions, mais non le titre qu'il porte, et que l'homme qui n'est pas noble aujourd'hui peut le devenir demain.

Ainsi à peine connaissez-vous M. Paul, à peine

est-il en voie de se créer une position éventuelle dans la diplomatie que vous l'adoptez sans plus de réflexion comme prétendant à la main de votre fille, avant même de connaître ses qualités et ses sentiments envers elle.

Éludant de répondre à ce raisonnement si sensé, Mme Presta dit à son mari :

— Vous feriez beaucoup mieux de congédier M. Ernest de votre maison, cela terminerait toutes nos difficultés et tout différend entre nous.

— Vous n'y pensez pas, Madame Presta, Ernest est au courant de mes affaires, il les conduit aussi bien que moi ; enfin il m'est indispensable ; d'autant plus que je commence à me fatiguer, et qu'à mon âge, je peux devenir malade. Je ne puis donc continuer les affaires qu'à la condition d'être bien secondé, et qui pourrait remplacer Ernest ?

— Vous avez un gendre, qui mange sa fortune à ne rien faire ; que ne le mettez-vous au courant de vos affaires, un jour il pourrait arriver à vous seconder.

— Gaston, voulez-vous dire? Gaston me seconder! Un garçon qui n'a jamais rien fait ; n'a jamais su si deux et deux font quatre, ne quitte pas son cercle, passe son temps à jouer, n'a de goût que pour les chevaux, les coulisses de l'Opéra, et, par vanité, fait de la démocratie républicaine.

Voilà le sujet que vous me proposez, non, ma chère amie, il a beau être mon gendre, je ne lui confierai jamais ni ma maison, ni mes intérêts.

— Décidément, mon cher mari, vous me déclarez la guerre. Eh bien ! restez dans vos principes, moi, je vais m'occuper de ma fille, et nous verrons qui de nous deux, aura le dernier mot. Ainsi je vous préviens, mes soirées vont recommencer, vous ne trouverez pas mauvais, je pense, que je n'y invite pas M. Ernest.

— Comme vous voudrez, dit M. Presta très fatigué, laissez-moi reposer, il tourna la tête et s'endormit.

— Mme Presta, piquée au vif, rentra chez elle très émotionnée de cette explication, mais bien résolue à ne céder, ni à ce qu'elle appelait un caprice de sa fille, ni à la volonté de son mari qu'elle considérait, comme une faiblesse de sa part.

Le jour suivant, Ernest, comme d'habitude vint apporter le courrier à M. Presta ; il était plus volumineux qu'à l'ordinaire ; après avoir indiqué les mesures que nécessitait la correspondance, M. Presta qui, dans la nuit, avait pris une grande résolution, prit la parole et dit à Ernest.

— Je suis très content de vous, je veux vous récompenser des services passés et vous encourager

à les continuer dans l'avenir. En conséquence, à partir du premier janvier prochain, je vous associe à ma maison; préparez dès à présent l'inventaire, et lorsqu'il sera terminé nous passerons l'acte de société.

— Vous êtes mille fois trop bon, Monsieur, et je suis confus de tant de bienveillance; mais comment puis-je accepter une si grande faveur, sans avoir de capital à mettre dans la société?

— Vous n'avez pas de capital, interrompit vivement M. Presta; mais votre conduite, votre expérience et votre activité; voilà le meilleur capital que vous puissiez m'apporter, je n'en demande pas d'autre, mon ami; (c'était la première fois qu'il lui donnait ce nom) cela me suffit, ne vous inquiétez pas du reste.

Ernest était extrêmement ému; quelques larmes tombèrent de ses yeux, s'il eût osé, il serait tombé aux genoux de son bienfaiteur; mais il se contenta de lui serrer la main avec effusion, en lui donnant l'assurance qu'il n'oublierait jamais de sa vie, cette marque d'estime et de confiance, et que tous ses efforts tendraient à s'en rendre digne; après quelques paroles échangées, Ernest prit les mains de M. Presta, les pressa dans les siennes et s'éloigna.

Deux jours après, la famille Presta était infor-

mée de l'importante mesure, que venait de prendre son chef, Mme Presta se mordit les lèvres en apprenant cette nouvelle, et fut plusieurs jours sans parler à son mari. Quant à Clara, de triste quelle était, elle devint joyeuse ; tous ceux qui l'entouraient pouvaient facilement deviner le motif de sa gaieté.

Ernest n'eut rien de plus pressé que d'apprendre cette bonne nouvelle à sa sœur et à son beau-frère. Partageant son bonheur, ils l'en félicitèrent et l'engagèrent à continuer à se rendre de plus en plus digne des faveurs de son protecteur.

M. Presta complètement rétabli, reprit ses occupations ordinaires. Comme distraction il allait passer quelques soirées au café Lemblin, au Palais Royal, très fréquenté alors par des officiers avec qui il causait de l'armée et où il apprenait les nouvelles du jour auxquelles il prenait un grand intérêt, d'autant plus qu'à cette époque, les victoires de Napoléon se succédaient et grandissaient sans cesse sa renommée.

Mme Presta en s'occupant du soin de sa maison apportait quelques nouveaux embellissements à son ameublement qu'elle voulait mieux disposer, en vue d'augmenter à ses soirées d'hiver le nombre de ses invités, de donner des distractions à ses filles et de bien recevoir la famille Bremont dont

le fils était surnuméraire dans une ambassade. Les toilettes étaient aussi pour elle le sujet d'une grande occupation.

Le colonel et sa femme se tenaient le plus possible dans leur intérieur, n'acceptant d'autres invitations que celles de leur mère et de leur sœur. Mme Prévost se tenait généralement à ces soirées avec beaucoup de modestie,

Quant à M. et Mme Servent, ils étaient sans cesse occupés à organiser des bals brillants dans leur magnifique salon. Une partie de leurs soirées se passaient donc dans le monde, ou au théâtre; quelquefois à l'Opéra. C'était pour eux la vie mondaine dans toute l'expression du mot. C'était même un moyen que Mme Presta avait conseillé à sa fille dans la pensée de mieux retenir son mari près d'elle. Ce conseil était-il bon ? C'est ce que nous verrons plus tard. Les dames du monde ont cela de particulier, qu'elles manquent généralement de prévoyance et calculent rarement avec leur état de fortune. Satisfaire leurs goûts semble être leur principale préoccupation et elles sont toutes surprises quand un jour elle s'aperçoivent que leurs revenus se trouvent épuisés ou près de l'être.

Ernest avait aussi ses habitudes. Depuis qu'il était dans la maison Presta, il passait à peu près toutes ses soirées à apprendre à jouer du violon,

instrument sur lequel il était devenu assez fort pour pouvoir figurer honorablement dans un concert de société. Dans les soirées de Mme Presta il était fort souvent applaudi, non seulement, sous ce rapport, il regrettait de n'y être plus admis, mais il souffrait de ne plus voir Clara. Pour s'en distraire il lisait beaucoup, et quelquefois il allait au spectacle. Mais ce qui lui plaisait le plus, c'était le dimanche, après la messe, de se rendre chez sa sœur dont le mari était devenu le premier ébéniste du faubourg Saint-Antoine et avait acquis une assez belle fortune.

M. et Mme Lipmann avaient deux charmants enfants, Ernest les aimait beaucoup et il se plaisait à les amuser, ce qui était une grande distraction pour lui. Puis, après le dîner de famille, venaient dans la soirée quelques amies avec qui on jouait au vingt et un ou au loto, et lorsque arrivaient onze heures, chacun rentrait chez soi, l'esprit satisfait et le cœur joyeux.

Malgré toutes ces distractions Ernest, connaissant les mauvaises dispositions de Mme Presta à son égard et n'osant plus se présenter dans la maison de la rue Saint-Honoré, ne pouvait néanmoins oublier Clara, n'ayant plus d'occasions de la voir, son image était toujours présente à son esprit, il y avait donc des instants où il se laissait aller à la

mélancolie que son isolement rue du Grand-Chantier augmentait encore. Il n'y avait que le travail qui le tirait de cette oppression qui pesait sur son cœur et lui donnait la force d'écarter toute espérance, ainsi pour lui se passa tout l'hiver.

On était arrivé au mois de février, époque où expirait le congé du colonel, et à chaque instant il s'attendait à être rappelé. Pendant son séjour à Paris, il ne fut pas sans remarquer les dépenses excessives de son beau-frère et surtout ses pertes au jeu, non seulement il le blâmait intérieurement, mais il se demandait si cela pouvait durer longtemps. Parfois il en témoignait ses craintes à sa femme, mais ses observations se bornaient là.

M. Presta n'était pas sans le savoir aussi; seulement dans la crainte de contrarier Mme Presta, il n'osait en parler et il préférait ne rien dire... il savait donc que Gaston avait déjà vendu deux maisons provenant de la succession de son père mort depuis quelques mois.

Mme Servent connaissait parfaitement les pertes que son mari faisait au jeu, elle connaissait aussi ses dépenses pour ses chevaux et bien d'autres folies; mais peu habituée à compter et, ne s'étant jamais rendu compte de la fortune de son mari, elle y faisait à peine attention. On lui disait si

souvent qu'il était fort riche, qu'elle ne cherchait pas à en savoir davantage. Ce qui la préoccupait beaucoup, c'était de voir Gaston s'absenter tous les jours et une partie de la nuit. Elle s'en tourmentait d'autant plus qu'elle était sans enfants ; ne connaissant pas cette joie du cœur de la femme, elle souffrait énormément de l'isolement dans lequel elle se trouvait à peu près continuellement.

Mathilde n'osait se plaindre de son mari à sa mère ; mais elle confiait ses chagrins à sa sœur Irma qui, de son côté, en entretenait souvent le colonel, l'un et l'autre étaient donc peinés de savoir leur sœur malheureuse.

Un jour Mathilde entra tout en pleurs chez Irma.

— Que t'est-il arrivé, chère sœur?

— Tiens, je viens de recevoir cette lettre, lis-la. Lorsque Irma l'eut lue, elle la passa à son mari ; à son tour le colonel en prit connaissance, il en était indigné.

C'était une lettre anonyme prévenant Mme Servent que son mari avait pour maîtresse une cantatrice de l'Opéra, pour laquelle il dépensait des sommes d'argent énormes.

— Chère sœur, dit Irma, ne te chagrine pas ainsi ; ce n'est qu'une lettre anonyme, peut-être n'est-ce qu'un mensonge ; il ne faut pas y ajouter

foi. Il y a tant de méchantes gens dans le monde!

— Ah! tu me dis cela pour me consoler. Irma; mais n'est-ce pas la ràison pour laquelle Gaston est toújours absent et rentre si tard dans la nuit et quelquefois ne rentre pas du tout.

— En tout cas, fit le colonel, il est déplorable de voir un homme qui a une jeune femme passer ainsi des nuits dehors. N'importe où ce soit, ce n'en est pas moins blâmable, et quels sont ses procédés envers vous? ajouta-t-il.

— Il est toujours assez convenable, mais s'il m'arrive de lui faire le plus petit reproche, il prend son chapeau et s'en va.

— Autrement dit, continua le colonel, il est très indifférent à votre égard.

Mathilde baissa les yeux et ne répondit pas.

— Cela est grave, il n'est que temps d'y remédier.

— Et que croyez-vous que je puisse faire?

— Ne dites rien à personne, ma chère Mathilde, ne vous tourmentez pas et laissez-moi faire. Je me charge de tout.

Le colonel prit aussitôt son chapeau, alla trouver M. Presta à son cabinet de travail, et lui rapporta la conversation qu'il venait d'avoir avec sa belle-sœur.

— Rien ne m'étonne de tout ce que vous me

dites, colonel ; j'en ai toujours eu le pressentiment, j'ai bien vu au train que Gaston mène, qu'il viendrait bientôt au bout de sa fortune ; mais comment l'en empêcher ?

— Savez-vous, reprit le colonel, qu'il a vendu deux propriétés, et qu'il est sur le point d'en vendre une troisième ?

— Je sais encore cela, que voulez-vous ? Il est maître de sa fortune, et je ne vois aucun moyen de l'arrêter sur cette pente fatale qui l'entraîne à sa ruine.

— Cependant, monsieur Presta, ne pourrions-nous tenter quelque chose, tout au moins lui donner des conseils ?

— Voulez-vous vous en charger, colonel ?

— Mais, à nous deux, se serait beaucoup mieux, ce me semble ; tenez, voulez-vous que je l'invite à déjeuner, au dessert nous aborderons la question.

— Soit, répondit monsieur Presta, j'y consens.

Aussitôt rentré chez lui, le colonel n'eut rien de plus pressé que d'adresser une lettre d'invitation à déjeuner à Gaston, lui disant qu'il avait une communication importante à lui faire.

Le surlendemain, à l'heure indiquée, Gaston arrivait.

— Eh bien ! colonel, vous avez quelque chose

de particulier à me communiquer, dites-moi ce que c'est, je vous prie.

— Mon cher Gaston, répondit M. Prévost, nous allons commencer par déjeuner; tenez, voici notre beau-père justement qui arrive, entre la poire et le fromage, nous causerons de la communication que j'ai à vous faire.

— Tout à votre disposition, colonel ; en attendant, avez-vous du bon vin à m'offrir? Je vous en préviens, je suis assez difficile sur le chapitre.

— Soyez tranquille, mon ami, je crois que celui que je vais faire servir n'est pas mauvais.

On se mit à table. On causa de la guerre et de l'armée. M. Presta soutenait Napoléon, M. Prévost l'appuyait, Gaston, lui, défendait ses principes démocratiques ; enfin, tout en discutant, on arriva au dessert. Alors, M. Presta commença.

— Dites donc, Gaston, on m'a dit que vous êtes dans l'intention de vendre votre propriété de la rue du Bouloi? Si cela est vrai, savez-vous qu'elle me conviendrait pour y établir de nouveaux magasins? Quel est le prix que vous en voulez?

— Qui vous a dit, beau-père, que je voulais vendre cette propriété ?

— C'est un de vos amis.

— Eh bien ! cet ami s'est trompé ; je cherche à

faire un emprunt hypothécaire sur cette maison, mais je ne veux pas la vendre.

— Vous avez donc besoin d'argent pour faire un emprunt, riposta M. Presta?

— Que voulez-vous ? on me reproche sans cesse de ne rien faire. On m'offre une excellente affaire, où je trouverai de l'occupation et je suis décidé à y prendre un intérêt. Voilà pourquoi il me faut de l'argent.

— En tout cas, dit à son tour le colonel, cela vaudra mieux que de perdre votre argent au jeu et de l'égarer dans les coulisses de l'Opéra avec des cantatrices.

— Qu'est-ce à dire, colonel? Est-ce que vous avez l'intention de m'accuser ou de m'adresser un reproche? je ne vous reconnais pas ce droit et je ne reconnais à personne celui de discuter mes actes!

— Allons, Gaston, ne vous fâchez pas, reprit M. Presta, ce que vous en dit le colonel, c'est dans l'intérêt de ma fille. Nous savons que vous ne la rendez pas heureuse, et nous avons le droit et le devoir de la défendre; or, votre conduite n'est pas exempte de reproches.

— Oui, ajouta le colonel, vous dépensez follement votre fortune; vous ne remplissez pas vos devoirs envers votre femme, et vous compro-

mettez l'honneur de toute une famille, j'ai donc le droit de vous le faire observer.

— Sachez, colonel, que personne ne s'est jamais permis de me faire de remontrances, vous êtes le premier qui osiez m'en faire, et je ne suis pas homme à en accepter. En même temps, Gaston se levait brusquement de dessus son siège. Le colonel se leva également.

— Eh bien! sachez aussi que je ne suis pas homme à me laisser insulter, et que, si vous n'étiez pas mon beau-frère, cela ne se passerait pas ainsi.

Comme ces deux hommes, en se menaçant, se rapprochaient l'un de l'autre, M. Presta se précipita entre eux deux et leur dit :

— Allons, messieurs, cessez ces discussions, et ne vous battez pas en ma présence. Je vous le défends!

A cet instant, la porte du salon s'ouvrit. C'étaient Irma et Mathilde qui, en entendant la querelle, se précipitaient devant leurs maris et leur prenaient le bras de manière à les éloigner ; elles pleuraient et étaient pleines d'angoisses.

Le colonel était impassible, Gaston écumait de rage et il gesticulait comme un beau diable ; puis, après s'être dégagé des bras de sa femme, il prit précipitamment son chapeau et s'éloigna.

L'impression que cette scène laissa sur l'esprit des assistants fut des plus douloureuses, ce ne fut

qu'au bout de quelques instants qu'ils purent s'en remettre.

— Mon Dieu! dit Mathilde, vous l'avez par trop froissé, cela va retomber sur moi; il ne me pardonnera jamais d'être le sujet de vos observations.

— Sois tranquille, ma chère enfant; si jusqu'à présent Gaston ne t'a pas maltraitée, il ne commencera pas aujourd'hui. Seulement, ne sois pas surprise si tu ne le vois pas rentrer cette nuit, et s'il rentre, garde-toi bien de lui adresser le moindre reproche, toute sa colère retombera sur le colonel qui a porté le coup, nous n'avons plus qu'à en attendre le résultat.

— Je suis de votre avis, beau-père, dit à son tour le colonel, mais sa colère m'importe peu, l'essentiel est que cette explication produise un effet salutaire.

On ne sera pas surpris que Gaston ait montré tant de susceptibilité envers le colonel, lorsqu'on saura que sa mère étant morte en le mettant au monde, son père l'avait confié à une gouvernante qui avait cédé à toutes ses volontés. Fils unique, Gaston avait été fort gâté; son père très occupé d'ailleurs dans sa manufacture, négligea les soins qu'eût nécessités l'éducation de ce jeune homme, il le laissa dans une complète oisiveté et livré à

tous les caprices de son âge. Gaston savait qu'il aurait une grande fortune à sa disposition, et il en abusait sans que son père lui fit la moindre observation. Aussi contracta-t-il de bonne heure des habitudes de dissipation, dont il était à présumer qu'il ne pourrait se défaire plus tard. Personne ne lui avait jamais fait de remontrances, en conséquence, il avait toujours joui de le plus grande liberté d'action.

Combien, hélas! y a-t-il de pères de famille qui ont ce tort grave de laisser leurs fils dans l'oisiveté et de les abandonner au caprice de leurs passions, Puis, plus tard, on s'étonne que ces jeunes gens devenus hommes dissipent des fortunes qui ont coûté tant de peine et d'années à amasser, et s'égarent dans des idées vicieuses où le plus souvent la politique joue le plus grand rôle.

Gaston était donc de ces hommes dont l'extérieur ne manque pas de distinction et à qui la nature permet de paraître avantageusement dans le monde, mais au fond, manquant d'instruction et de règle de conduite ; car, il n'avait pas été élevé dans ces principes de morale qui forment le cœur et l'esprit, en donnant à l'homme l'expérience pratique de la vie, qui lui assure une existence solide à l'abri des vicissitudes humaines.

Revenons à M. Presta. En rentrant chez lui, il

ne savait comment il s'y prendrait pour rendre compte à sa femme de ce qui venait de se passer ; mais comme il supposait qu'elle l'apprendrait tôt ou tard, il pensait qu'il était plus convenable que ce fût plutôt de sa bouche que de celle d'un étranger. Alors, il lui conta, dans tous ses détails, la scène qui avait eu lieu chez le colonel.

Mme Presta écouta avec beaucoup de calme, elle parut d'abord réfléchir ; puis, ne voulant sans doute donner tort au colonel dont elle appréciait le bon jugement, ni à Gaston qu'elle affectionnait, elle se contenta d'adresser quelques questions à son mari.

— Vous savez donc que Gaston a vendu deux maisons, et qu'il a l'intention d'emprunter sur celle de la rue du Bouloi ?

— Mais certainement, je le sais, ma chère amie.

— Vous savez également que Gaston perd beaucoup d'argent au jeu et qu'il dépense au delà de ses revenus ?

— Oui, je sais tout cela.

— Comment avez-vous appris sa liaison avec cette cantatrice de l'Opéra dont vous venez de m'entretenir ?

— Je l'ai appris par une lettre anonyme adressée à Mathilde.

— Pour moi, cette accusation est un mensonge,

reprit Mme Presta, et je suis convaincue que c'est une infâme calomnie. Les torts de Gaston sont assez grands sans qu'on ne lui en attribue d'autres qu'il n'a pas. Je ne blâme pas le colonel ni vous non plus, mon cher mari, mais je crois que vous l'avez traité trop durement. Vous auriez mieux fait de lui donner le conseil d'entreprendre quelque affaire commerciale ou industrielle de manière à lui donner de l'occupation et à le détourner de ces mauvais penchants. Voilà pourquoi j'aurais voulu le voir entrer dans votre maison; vous ne l'avez pas voulu, et voici ce qui en résulte. Gaston a cherché une autre affaire qu'il est sur le point de traiter, et c'est là la raison pour laquelle il cherche à emprunter sur sa propriété de la rue du Bouloi.

— Vous avez parfaitement raison, ma chère amie ; comme vous, je pense que Gaston à besoin d'occupation ; mais il est bien tard pour qu'il s'y habitue; selon moi, il ne fera jamais un bon négociant ni un bon industriel. Mais enfin, si l'affaire qu'il veut entreprendre est bonne, peut-être réussira-t-il. Sans être trop curieux, puis-je savoir qu'elle est cette affaire ?

— Je ne vois pas d'inconvénient à vous la faire connaître ; voici ce dont il s'agit.

— On m'a beaucoup parlé d'une invention ma-

gnifique concernant la fabrication du cristal. L'inventeur est un nommé Bruneau. Il cherche un associé qui ait des fonds pour monter une usine; j'ai pensé que cela conviendrait à Gaston et je lui en ai fait la proposition qu'il a acceptée. Voilà donc qu'elle est cette affaire.

— Allons, madame Presta, je vois que vous vous entendez à conduire une négociation, je vous en fais mon compliment; je souhaite à Gaston beaucoup de succès. L'invention de M. Bruneau peut être bonne; mais en général, j'accorde peu de confiance aux inventeurs, et je me méfie des inventions nouvelles. Cependant il y en a qui réussissent; espérons que celle-là sera de ce nombre. Alors vous connaissez bien ce M. Bruneau?

— Si j'en crois les renseignements qu'on m'a donnés sur son compte, ce doit être un parfait honnête homme.

— Décidément tout est prévu, je n'ai plus rien à dire. Continuez votre œuvre, je vous souhaite bonne chance, en attendant je crois convenable de prendre des mesures pour assurer la dot de notre fille, en la mettant à l'abri de toute éventualité.

— Aimeriez-vous donc mieux que votre gendre se ruinât? ajouta Mme Presta, car s'il continue à

se conduire comme il le fait, cela ne peut manquer d'arriver.

— Que voulez-vous ? ma chère amie, c'est un malheur que, selon moi, nous ne pouvons éviter.

Cette conversation se termina là.

Deux jours après, un nouveau tourment vint atteindre la famille Presta.

Le colonel reçut l'ordre de rejoindre son régiment ; ce fut donc le tour d'Irma à tomber dans la tristesse ; car cette nouvelle séparation la plongeait dans la douleur extrême que partageait toute la famille, à l'exception de Gaston qui avait toujours sur le cœur les paroles dures de son beau-frère.

Lorsque le colonel fut parti, Gaston, qui n'était pas rentré chez lui depuis son altercation, y rentra.

— Je viens, dit-il à sa femme, vous annoncer que j'ai fait un emprunt de cent mille francs sur mes propriétés, et que je les engage dans une entreprise industrielle dans laquelle je serais très occupé. A ce sujet j'ai contracté une société dont l'acte est signé, et mon associé et moi, nous allons construire une usine à Pantin.

— Je ne puis que vous en féliciter, répondit froiment Mathilde.

— Oserai-je vous demander si vous voulez m'accepter à déjeuner ?

— Pourquoi pas? vous êtes chez vous.

On se mit à table ; on se parla peu ; mais nul reproche ne sortit de la bouche de Mathilde, aucune explication ne fut provoquée par Gaston. Après le repas, comme il se disposait à sortir, il dit :

— Je viendrai dîner ce soir.

Deux jours après, la paix était faite dans le ménage ; mais qu elle paix? Mathilde n'en était pas moins sous le poids d'une pénible appréhension. Elle se demandait si véritablement Gaston allait revenir à de meilleurs sentiments, elle n'osait l'espérer. De son côté, Gaston n'en restait pas moins non plus sous l'impression d'un ressentiment dont il n'était pas maître, tant il est vrai que dans un ménage, quand la bonne harmonie vient à être ébranlée, la confiance et l'affection ont bien de la peine à renaître.

Tout ce qui venait de se passer aurait dû faire beaucoup réfléchir Mme Presta à l'égard de Clara, loin de là, elle persistait plus que jamais dans son projet de lui faire épouser le jeune homme de son choix. Mme Bremont, de son côté, cherchait à l'entretenir dans sa résolution.

Le jeune Paul de Bremont (c'est ainsi qu'il se faisait appeler) avait donc été reçu à toutes les soirées de Mme Presta. Il était plein d'attentions et de prévénances pour Clara, mais elle n'y répondait

constamment qu'avec beaucoup de froideur. Souvent même lorsqu'il se hasardait à lui adresser quelques paroles ayant trait aux sentiments qu'elle lui avait inspirés, elle ne répondait pas du tout. Elle était polie envers lui, mais, rien de plus. Paul en souffrait beaucoup, car plus Clara repoussait ses prévévances, plus son amour grandissait. Les deux mères étaient désolées.

Enfin, pendant tout l'hivèr, Clara ne prit aucun intérêt aux soirées de sa mère ; elle était devenue très indifférente à tous les plaisirs de son âge. Sa gaieté et cet entrain qui lui donnaient tant de charmes avaient même, en quelque sorte, entièrement disparu.

Paul de Bremont, cependant, était un jeune homme fort bien physiquement, bien élevé, spirituel, bon musicien. Il avait toutes les qualités pour espérer plaire et être aimé. Malheureusement pour lui lorsqu'il se présenta, il était trop tard. Le cœur de Clara était déjà épris d'Ernest, et cet amour était si profond qu'on ne pouvait l'en détourner, tous les efforts tentés à ce sujet devenaient donc complètement inutiles.

Mme Presta avait beau entretenir souvent sa fille de Paul et lui vanter tous ses avantages ; non, ma mère, lui répondait toujours Clara, je ne veux pas me marier, au surplus, ce jeune homme ne me

plaît pas. Il est donc inutile que vous m'en parliez davantage.

Cette persistance désespérait Mme Presta.

M. Presta, de son côté, n'était pas sans observer la tristesse de sa fille et la mauvaise humeur de sa femme. Alors, il prit le parti d'interroger Clara et la prenant un jour en particulier, il lui dit :

— Voyons, mon enfant, depuis quelque temps tu me parais triste ; sois franche avec moi ; aurais-tu du chagrin ? quelqu'un t'aurait-il fait de la peine ?

La jeune fille baissa les yeux et laissa échapper quelques larmes.

— Ce qui me chagrine, papa, répondit-elle, c'est que maman veut à toute force me marier.

— Et toi, tu ne le désires pas?

— Non cher papa, surtout avec quelqu'un qui ne me plaît pas.

— C'est-à-dire qu'avec un jeune homme qui te plairait, tu ne refuserais pas le mariage.

Clara baissa de nouveau les yeux. rougit et ne répondit mot.

— Est-ce que tu aurais distingué quelqu'un?

Même silence ; Clara baissait toujours les yeux et ne répondait pas.

— Encore une fois, ma fille, sois franche, voyons ? n'est-ce pas Ernest que tu aimes ?

Pour toute réponse, Clara se jeta aux genoux de son père. Après s'être remise de son émotion, elle finit par dire :

— Oui, papa, et si maman persiste à vouloir m'en faire épouser un autre, je n'y consentirais jamais.

— Très bien, mon enfant, tranquillise-toi. Je vais aviser à m'entendre avec ta mère et tout cela s'arrangera.

Clara remercia son père avec effusion et se retira très soulagée.

On était sur le point de donner un dîner où devaient être invités M. et Mme Bremont et leur fils, c'était une dernière tentative que voulait faire Mme Presta. Cette disposition décida son mari à avoir un entretien avec elle à ce sujet.

— Je vois, ma chère amie, que vous persistez dans votre résolution de donner notre fille à Paul de Bremont ; mais je dois vous dire que Clara m'a déclaré qu'elle ne consentira jamais à l'épouser.

— Pourquoi cela ? répliqua vivement Mme Presta.

— Parce que Clara n'aime pas ce jeune homme et qu'elle en aime un autre. Vous le savez bien.

— C'est cela ! M. Ernest. C'est ce que nous verrons.

— Je vous l'ai déjà dit, vous avez tort de vouloir forcer l'inclination de cette enfant, ce n'est pas vouloir la rendre heureuse.

— Vous savez bien, mon cher mari, ce que c'est que l'amour chez les jeunes filles, quand elles ont six mois de mariage elles n'y pensent plus.

— C'est une grande erreur de votre part, madame Presta, voilà comment il arrive qu'il y a tant de mauvais ménages, comme celui des époux P... que vous connaissez bien, dont la femme après avoir abandonné le domicile conjugal a été trouvée morte avec son amant dans un établissement de bain où ils s'étaient ouvert les artères. Puis encore celui de monsieur D..., notre voisin, dont la femme après quatre ans de ménage s'est enfuie à l'étranger avec l'amant qu'elle n'avait pu épouser, et qui plaide en ce moment en séparation et se dispute les enfants. Vous n'avez cependant plus à alléguer qu'Ernest est sans position, puisqu'il partage avec moi les bénéfices de ma maison et, vous le savez, les parts sont belles.

— Alors vous êtes toujours décidé à céder au désir de votre fille. Eh bien ! moi, je vous le déclare, ce mariage ne se fera pas, dit Mme Presta, d'un ton très affirmatif.

— Eh bien ! Je soutiens que vous ferez le malheur de notre enfant !

— Vous avez beau dire, ce mariage me déplait, j'ai donné ma parole à Mme Bremont, je vous le répète, Clara n'épousera pas votre M. Ernest.

— C'est ce qui vous trompe reprit, en élevant la voix, M. Presta, piqué dans son amour-propre. Vous êtes mère et votre devoir est de rendre votre fille heureuse. Jusqu'à présent j'ai usé de tous les ménagements possibles pour vous faire entendre raison; puisque vous persistez à faire prévaloir votre volonté, je vous déclare à mon tour que, Clara étant aussi mon enfant, mon devoir est d'user de mon autorité de père. Clara épousera donc Ernest; je le veux!

A ces mots, Mme Presta qui, pour la première fois, entendait des paroles aussi énergiques de la part de son mari, tomba à demi évanouie sur un fauteuil. M. Presta secoua vivement le cordon de la sonnette pour appeler les domestiques; ils ne tardèrent pas à arriver, on s'empressa autour de Mme Presta et lorsqu'elle fut un peu revenue, on la conduisit dans sa chambre, où au moyen d'un peu de repos elle put se remettre de son émotion.

M. Presta était désolé, il eut voulu revenir sur ses paroles; mais le coup était porté, il fallait en subir les conséquences.

Le lendemain Mme Presta put reprendre ses occupations ordinaires, seulement elle ne parlait pour

ainsi dire pas à son mari. Cet état de choses dura plusieurs jours. On ne parla donc plus de Clara et le dîner où la famille Bremont devait être invitée n'eut pas lieu.

Quelques jours après on partit pour la campagne. Clara vivement impressionnée de ce qui s'était passé entre son père et sa mère était tombée dans une espèce de mélancolie, et était devenue fort triste. Déjà elle avait beaucoup maigri et était très pâle, sa mère commençait à en éprouver quelque inquiétude. Craignant qu'elle ne tombât sérieusement malade, elle se décida à faire venir son médecin. Elle en parla à M. Presta, non seulement il l'approuva, mais encore il se chargea de prévenir le docteur.

Dès le lendemain le docteur arriva à Saint-Cloud. — Eh bien, dit-il en entrant, qu'a donc cette jeune fille ? Ce n'est pas sérieux, je l'espère. Alors il examina la malade, l'ausculta, la questionna longuement. Il réfléchit un moment et puis il dit :

— Votre fille, Madame, n'est atteinte d'aucune affection grave, vous pouvez vous tranquilliser; nous allons lui prescrire quelques potions et ce ne sera rien.

Au moment où il s'éloignait de Clara pour sortir, il ajouta à voix basse : — Voulez-vous que je vous

dise la vérité, Madame ? Eh bien, votre demoiselle souffre d'une maladie de cœur à laquelle il n'y a d'autre remède que le mariage. Il faut vous hâter de la marier avant qu'elle ne prenne plus de gravité.

— Vraiment, docteur, fit Mme Presta, et vous pensez...

— Je pense, interrompit le docteur, qu'il est urgent de la marier ; car, j'ai vu plus d'une jeune fille mourir de cette maladie, et il sortit laissant Mme Presta livrée à ses réflexions.

M. Presta, en rentrant le soir, interrogea sa femme sur ce qu'avait dit le médecin de l'état de sa fille.

— Il n'a constaté ancune affection grave, répondit Mme Presta, mais il conseille de la marier le plus tôt possible.

— Je n'osais vous le dire, ma chère amie, mais je pensais comme le docteur.

— C'est-à-dire que vous triomphez, mon cher mari, et que je dois me rendre à la nécessité. Agissez donc maintenant comme vous l'entendrez ; quant à moi, j'ai un devoir à remplir : c'est d'en donner connaissance à nos amis afin que leur fils n'aspire plus à la main de Clara.

— C'est très bien, alors vous m'autorisez à m'en occuper.

— Sans doute, puisqu'il le faut.

On était alors au mois de mai 1804, la veille même de cette mémorable journée, où fut célébrée avec tant d'éclat, la nomination de Napoléon Bonaparte au titre d'empereur. C'était fête dans toute la France et dans toutes les familles. M. et Mme Presta, pour ce jour-là, avaient invité plusieurs de leurs amis à venir prendre part au dîner qu'eux-mêmes donnaient à cette occasion. M. Presta en profita pour dire à Ernest.

— Je suis heureux de vous dire, mon cher Ernest, que ma femme est un peu revenue sur votre compte et qu'elle regrette aujourd'hui de vous avoir éloigné de notre maison. Elle me charge de vous prier de vouloir bien vous joindre demain à nos amis pour fêter l'inauguration de l'empire. Voulez-vous accepter son invitation?

— Mais, monsieur Presta, c'est beaucoup d'honneur pour moi. J'accepte de grand cœur.

— Vous savez que Clara est très souffrante. Elle a besoin de distractions la pauvre enfant, votre gaieté la ranimera peut-être.

— Je ferai de mon mieux pour lui être agréable, elle est si bonne et si charmante!

— C'est ce que tout le monde me dit. Puis, M. Presta ajouta : allons, Ernest, à demain, il lui tendit la main et s'éloigna.

En arrivant à Saint-Cloud, M. Presta annonça l'invitation qu'il avait faite à Ernest. Mme Presta l'approuva. Comme on le pense bien cette nouvelle combla Clara de joie, à ce point qu'elle ne put s'empêcher de la laisser entrevoir aux personnes qui l'entouraient.

Le lendemain, aucun des invités ne manqua. Toute la famille se trouvait donc réunie au grand complet, car Gaston, qui n'avait pas paru chez son beau-père depuis son algarade avec le colonel, y assistait aussi. On fit d'abord quelques dissertations dans le jardin, puis une promenade dans le parc à laquelle se joignit Clara à qui la présence d'Ernest semblait avoir déjà donné des forces. La gaieté était peinte sur le visage de tous les convives.

On sonna ; comme tout le monde entrait dans la salle à manger, paraissant très disposé à faire honneur au dîner, un domestique vint prévenir M. Presta qu'une estafette venait d'arriver dans la cour et demandait à lui parler. En l'abordant : voilà deux dépêches pour vous, Monsieur, veuillez signer mon reçu, dit le soldat. M. Presta prit les dépêches et s'empressa de les ouvrir.

La première était une lettre du colonel Prevost qui annonçait lui-même sa nomination au grade de général de brigade pour sa belle conduite dans diverses batailles.

La seconde contenait un brevet par lequel M. Presta était nommé chevalier de la Légion d'honneur, pour services rendus à l'armée par l'excellence de ses fournitures.

Lorsque M. Presta annonça ces deux importantes nouvelles à ses invités ; une joie inexprimable éclata parmi eux. Tous lui adressèrent leurs félicitations; puis un cri unanime de vive l'empereur! retentit dans la salle. Mme Presta embrassa son mari, ses filles en firent autant. On complimenta également Mme Prevost qui pleurait de joie, et l'on se mit à table.

Au dessert, le nouveau légionnaire porta un toast à Napoléon Ier et tous les assistants répondirent par un cri de vive l'empereur! qui ne pouvait faire douter de leur franche sincérité.

A son tour, Ernest leva son verre et porta une santé à son protecteur en faveur duquel il prononça quelques paroles bien senties et où il n'oublia pas le général. Paroles qui furent vivement applaudies par la société tout entière.

Le soir, chacun rentra, enchanté de cette agréable journée. Ernest était au comble du bonheur. Il n'en était cependant pas de même dans la famille Bremont, qui rentra chez elle très froissée d'avoir vu Ernest si en faveur dans la maison Presta. Paul surtout était très affecté; il voyait clairement qu'il

ne pouvait plus espérer de se faire aimer de Clara et qu'il devait cesser de prétendre à sa main.

Mme Presta, en effet, ne prévoyant pas ce qui se passerait en faisant ses invitations, et n'ayant pas eu le temps de prévenir M. et Mme Bremont, crut devoir s'empresser, dès le lendemain, de leur faire une visite. Ce qu'elle avait à leur dire était très pénible, mais il était de toute convenance de les avertir des dispositions nouvelles auxquelles elle avait dû forcément souscrire. Elle s'acquitta donc de cette mission. M. et Mme Bremont tout en acceptant les excuses de Mme Presta, n'en étaient pas moins froissés et contrariés. Quant à leur fils, le pauvre garçon en était fort peiné et très triste. Il ne s'en consolerait pas, disait-il à son père et sa mère. Enfin, Mme Presta revint à Saint-Cloud, bien convaincue qu'elle avait rempli son devoir et qu'elle n'avait aucun reproche à se faire.

De son côté, M. Presta alla à Paris, se croyant obligé, à raison de sa décoration, d'accorder à chacun de ses employés une certaine gratification. Il crut devoir, en outre, donner cinq cents francs au maire pour les distribuer aux pauvres de son arrondissement, sans oublier ceux qui avaient l'habitude de se présenter dans la maison de la rue du Grand-Chantier, entre autres un joueur d'orgue qui paraissait être très malheureux.

Pour Mme Presta, dont l'ambition n'avait pas de bornes, la distinction que venait d'obtenir son mari et la promotion de son gendre au grade de général étaient une grande compensation de l'abandon qu'elle venait de faire, de l'espérance qu'elle avait eue de voir sa fille porter le titre de comtesse ; mais elle ne se trouvait pas suffisamment satisfaite. Il lui vint donc l'idée de vouloir être admise aux réceptions de la cour.

— Mon ami, dit-elle à son mari, vous êtes en bons termes avec le ministre de la guerre ; si vous lui demandiez de nous faire admettre aux bals des Tuileries ; nous avons assez de titres ce me semble pour qu'on nous accorde cette faveur.

— Dès que cela peut vous faire plaisir, j'en ferai la demande ; justement j'ai une visite à faire au ministre, j'en profiterai pour en causer avec lui. En attendant, j'ai aussi une demande à vous faire. Voulez-vous permettre à Ernest de venir passer les après-midi du dimanche avec nous ?

— Mais certainement, je m'y oppose pas du tout, je croyais que c'était convenu.

Le jour même, M. Presta en fit part à Ernest qui ne manqua pas de venir dès le lendemain.

Au bout d'un mois, Clara allait déjà beaucoup mieux, et tout faisait présumer que sa santé serait bientôt complètement rétablie.

Deux mois se passèrent ainsi. Mme Presta ne mettait aucun empêchement à ce qu'Ernest causât librement avec Clara ; il n'osait, cependant, pas encore lui parler de son amour; de même il n'osait demander sa main à ses parents. Il attendait qu'ils lui en parlassent les premiers ; ce qui arriva.

Un samedi, après une longue conférence d'affaires. M. Presta dit à Ernest :

— Voyons, mon ami! maintenant parlons d'autre chose. Vous connaissez mon franc parler, je ne vais pas aller par quatre chemins pour ce que j'ai à vous dire. Vous aimez Clara, je n'en doute pas, vous n'ignorez pas que Clara vous aime. Mais vous êtes embarrassé pour me demander sa main. Je viens donc vous mettre à l'aise. Votre intention est de l'épouser, n'est-ce pas?

— C'est le plus cher de mes vœux, répondit Ernest ; cela est vrai, je n'osais pas vous le dire ; je craignais surtout des obstacles de la part de Mme Presta.

— Non, mon ami, je puis vous assurer que ma femme est disposée à vous accepter pour son gendre. Seulement, assurez-vous du consentement de Clara, faites ensuite votre demande à sa mère, et les choses iront toutes seules,

— Oh! merci! mille fois merci ! dès demain je ferai cette démarche.

Le lendemain, profitant d'un moment où il était seul avec Clara, il la pria de faire une promenade au jardin. Ils n'y furent pas plutôt, qu'il lui fit part de son intention de demander sa main à ses parents.

— M'y autorisez-vous, chère Clara?

— Je ne demande pas mieux, répondit-elle timidement.

Ernest prit la main de Clara, y déposa un baiser et lui dit :

— Vous me comblez de joie; j'espère bien que votre mère ne me refusera pas cette précieuse faveur d'où dépend mon bonheur. Je vais de suite m'en assurer.

Un instant après, Ernest se rendit auprès de Mme Presta. Elle l'accueillit parfaitement et tout s'arrangea pour le mieux.

Mme Presta ajouta :

— Je vais m'entendre avec mon mari pour les dispositions à prendre, il vous préviendra quand il en sera temps.

Ernest s'inclina respectueusement et alla aussitôt rendre compte à Clara du résultat de sa démarche. Ses sœurs vinrent la rejoindre ; elles la trouvèrent rayonnante de gaieté.

Au dîner où assistaient quelques amis invités à passer la journée à Saint-Cloud, M. Presta annonça

le prochain mariage de sa fille avec Ernest. Cette nouvelle fut accueillie par une unanime acclamation. Au surplus, elle ne surprit personne, car, il n'était pas un des habitués de la maison qui ne fût persuadé que ce mariage dut s'accomplir tôt ou tard.

Dans cette circonstance, M. Presta crut devoir s'abstenir d'inviter la famille Bremont. Pour ne pas se brouiller avec elle, il lui avait cependant fait quelques visites, mais lorsqu'il lui fit des invitations, sous prétexte de quelques empêchements, elle les déclina et ne reparut pas dans la maison Presta, qui vit cette abstention avec d'autant plus de peine que Paul dans l'intention d'éloigner son chagrin, venait d'entreprendre un long voyage comme complément, disait-il, de son éducation.

La semaine suivante, pendant qu'Irma et Mathilde étaient à Saint-Cloud, où elles se tenaient avec leurs parents une partie de l'été ; on s'entretint des préparatifs du mariage. On convint que tout se passerait simplement. Les dames s'occuperaient de la corbeille et du trousseau. Ernest s'occuperait de l'appartement de la rue du Grand-Chantier et de l'ameublement. Un dîner de famille et d'intimes aurait lieu, de même qu'un bal dans les appartements de la rue Saint-Honoré, sans faste, ni grand apparat.

Ernest ne trouva aucune objection à faire à ces dispositions. Il demanda seulement l'autorisation d'inviter sa sœur et son beau-frère, ce qui fut accordé sans difficulté. Le jour de la célébration du mariage fut fixé au 12 août.

Irma et M. Presta en firent part au général, et lui témoignèrent le désir de le voir assister à cette cérémonie. Nous espérons, lui écrivaient-ils, que vous obtiendrez un congé, ne fût-il que de quelques jours.

Le général répondit qu'à raison de l'état persistant de la guerre, il ne pouvait obtenir que huit jours et qu'il serait en temps convenable pour la noce.

Nous ne parlerons pas du contrat de mariage, Ernest l'accepta tel que M. Presta l'avait fait disposer. Toute la famille le signa, même le général qui arriva à temps pour y apposer sa signature.

Le 12 août arriva, la cérémonie à l'église fut des plus convenables, le dîner fort gai; et on s'amusa beaucoup au bal.

Julie, la dernière fille de Mme Presta, y assistait. Sa mère venait de la retirer de pension, afin qu'elle remplaçât près d'elle Clara dont l'éloignement lui était pénible.

TROISIÈME PARTIE

TOUT N'EST PAS BONHEUR DANS LA VIE

Voilà donc Ernest et Clara arrivés au comble du bonheur, et bien installés dans leur appartement de la rue du Grand-Chantier. Il ne leur restait plus rien à désirer; mais laissons les nouveaux époux livrés à leur ivresse et revenons à leurs sœurs, beaucoup moins heureuses que Clara.

Si ce fut un grand bonheur pour Mme Prevost de posséder son mari pendant huit jours, ce fut aussi une nouvelle douleur pour elle de le voir repartir, surtout au temps où les bulletins de la guerre annonçaient chaque jour la mort de tel ou tel général. Sa tristesse augmentait chaque jour, ses traits s'altéraient sensiblement. Sa mère et ses sœurs avaient beau chercher à la distraire, avaient beau lui parler de son enfant, la mélancolie la dominait. Souvent on la surprenait en larmes.

Mme Presta commençait à craindre qu'une maladie ne se déclarât. On parlait de la faire voyager, de l'envoyer dans le midi. En réalité, la seule chose qui eût pu lui rendre le calme, c'eût été de la rassurer sur le sort de son mari, ce que la guerre rendait toutefois impossible. Aussi refusait-elle de prendre aucun plaisir et d'aller dans le monde; elle préférait son intérieur où elle pouvait librement se livrer à son chagrin.

Quant à Mathilde, depuis que son mari avait conclu l'association dont nous avons parlé, elle n'était pas beaucoup plus heureuse; car, si Gaston rentrait plus exactement chez lui, s'il passait une grande partie de ses journées à son usine de Pantin, il allait néanmoins fort souvent à son cercle ou ailleurs et continuait de jouer. Enfin il passait toutes ses soirées dehors.

Fort heureusement, Mathilde n'était pas d'une nature aussi sensible que sa sœur, et se consolait plus facilement. Elle se dédommageait donc de la froideur de Gaston en s'occupant de toilette, en allant dans le monde et en donnant quelques soirées; dépensant beaucoup, sans se demander si les revenus de son mari augmentaient ou diminuaient, ou étaient suffisants.

Gaston, qui n'avait aucune connaissance en construction, et ne savait rien de la fabrication du

cristal, était obligé de s'en rapporter à son associé pour toutes les dépenses à faire à l'usine.

Un jour vint où les 100,000 francs versés se trouvant absorbés avant qu'on eût pu commencer la fabrication, Bruneau réclamait de nouveaux fonds pour mettre l'usine en marche. Gaston en fut effrayé et s'y refusa d'abord ; mais quand on lui dit que sans cette mesure tout serait perdu, il dut céder. La difficulté était de se procurer la somme réclamée.

Gaston ne trouva d'autre moyen que de tenter un nouvel emprunt ; il alla donc trouver un capitaliste qui consentit à lui prêter 100,000 francs à gros intérêts et moyennant une garantie hypothécaire sur sa propriété de la rue du Bouloi. Au bout de quelques mois cette somme trouva son emploi dans l'usine. Le capital versé dans la société par Gaston se trouvait être alors de 200,000 francs avant que l'exploitation pût donner le moindre bénéfice.

Gaston, mécontent et fort inquiet, n'allait plus que rarement à l'usine. Bruneau était loin de s'en plaindre, attendu qu'un grand désaccord régnait entre les deux associés. Mais laissons-les se débattre, sauf à nous occuper d'eux un peu plus tard.

On entrait alors en hiver, les dames Presta étaient

toutes occupées de leurs toilettes et de leurs soirées. Les jeunes époux allaient de temps en temps au théâtre, et, fort souvent, ils passaient leurs soirées chez M. et Mme Lipmann qu'ils affectionnaient tout particulièrement.

Tout allait au mieux dans la maison de commerce, où M. Presta et Robert réalisaient des bénéfices considérables.

Ici nous ferons remarquer que nous n'appellerons plus Ernest autrement que Robert.

Rien donc ne semblait devoir troubler le bonheur de la famille Presta, lorsqu'un événement tout à fait imprévu vint tout à coup la frapper de stupeur.

On était au 2 décembre, jour du sacre de Napoléon Ier. Il y avait fête publique : feu d'artifice, divertissements de nuit et grande réception aux Tuileries; M. et Mme Presta y assistaient pour la première fois. Robert et sa femme étaient allés dîner chez M. et Mme Lipmann, dans l'intention d'aller le soir voir ensemble la fête. Les deux familles qui occupaient les appartements au-dessus de Robert étaient également sorties ; le concierge seul était alors dans la maison de la rue du Grand-Chantier.

Nous avons dit que, comme moyen de sûreté, M. Robert et Presta avaient fait disposer à côté de

la caisse, une chambre où l'on faisait coucher un garçon de magasin ; l'homme choisi était l'un des plus anciens serviteurs de la maison. Il possédait à tous égards la confiance de ses patrons. Martin, c'était son nom, était marié et père de deux enfants. Ce jour-là, au dire du concierge, il ne rentra qu'à une heure du matin, et jusque-là il ne s'était rien passé d'extraordinaire.

Le lendemain, Robert, toujours le premier dans ses bureaux, vint pour entrer dans son magasin, il en trouva la porte fermée, contrairement à l'habitude, car Martin ne manquait jamais de l'ouvrir avant son arrivée. Surpris, il crut que Martin s'était couché tard, et qu'il dormait sans doute encore ; pensant le réveiller, il frappa plusieurs coups à la porte sans obtenir de réponse.

Robert alla s'informer auprès du concierge s'il avait vu Martin rentrer.

Monsieur, dit le concierge, je puis vous assurer que Martin est rentré à une heure ce matin. Tous les deux alors allèrent frapper de nouveau à la porte du magasin et appelèrent Martin à haute voix, sans obtenir la moindre réponse. Une heure se passa ainsi lorsque les employés arrivèrent, attendant, comme le patron, que la porte fût ouverte.

Robert, perdant patience et trouvant ce silence extraordinaire, dit au concierge :

— Allez chercher un serrurier.

Le concierge y courut et revint bientôt avec un ouvrier muni de son trousseau de clefs réglementaire.

La porte ouverte, on se précipita vers la chambre de Martin ; elle était grande ouverte. Tout aussitôt on vit Martin tout habillé, étendu sur le plancher, baigné dans une mare de sang.

— Martin a été assassiné! s'écria Robert.

La stupeur était peinte sur le visage de tous les assistants.

On s'empressa autour du cadavre, on chercha tout d'abord à le ranimer, mais le corps était raidi et glacé. Le malheureux avait reçu, en pleine poitrine, plusieurs blessures évidemment faites par un poignard.

Tout à coup, Robert, frappé d'une idée subite, se précipita vers la caisse où le suivirent quelques employés.

Le petit coffre dont nous avons parlé et qui contenait 1,500 francs et quelques papiers, était ouvert et tout ce qu'il contenait avait disparu. Quant au grand qui contenait environ 25,000 francs d'argent et toutes les valeurs de la maison, il avait subi quelques fractures et de fortes pesées, mais

la porte n'avait pas cédé et rien n'avait pu y être pris.

Cette constatation faite, Robert fit prévenir le commissaire de police et avertir M. Presta.

En attendant on chercha par où on avait pu s'introduire.

Ce ne peut être que par la porte ou les fenêtres du côté du jardin, dit Robert, allons-y voir.

En effet, un barreau de fer était brisé à l'une des fenêtres. Un trou avait été ensuite pratiqué dans le volet, où l'on avait pu passer la main et ouvrir l'espagnolette. On avait donc pu s'introduire dans le magasin. Probablement les voleurs y étaient déjà entrés quand Martin rentra, et durent le frapper avant qu'il eût le temps de se saisir d'une arme.

Le mouvement que produisit cet événement attira l'attention de toute la maison. Mme Robert était descendue la première pleurant à chaudes larmes, et les locataires étaient consternés. Chacun se livrait à toute espèce de conjectures. Enfin, le concierge alla prévenir la malheureuse femme de Martin qui arriva précipitamment.

— Mon mari! mon mari! où est-il? s'écria la pauvre femme, je veux le voir; comment! il est assassiné?

Robert la prit par le bras et la conduisit dans la

chambre de Martin. Elle se jeta sur le corps inanimé de son mari, et dans son désespoir, elle répétait sans cesse , ils t'ont assassiné, mon pauvre homme, ah! mon Dieu, quel malheur! Ses lamentations fendaient le cœur.

Les angoisses de cette malheureuse étaient si vives que Robert pouvait à peine dominer son émotion.

— Allons, madame Martin, calmez-vous, vos larmes ne le feront pas revenir, lui disait-il.

— Non, non, insistait Mme Martin, je ne veux pas le quitter, et elle restait comme pétrifiée par la douleur.

— Le commissaire va venir, ajouta Robert; vous ne pouvez rester ici plus longtemps. Venez auprès de ma femme.

Enfin Mme Martin se décida à s'éloigner du corps de son mari, mais elle poussait des cris déchirants qui attristaient tous les témoins de ce pénible spectacle. Ses larmes ne tarissaient pas, son désespoir était navrant. Mme Presta venait d'arriver, elle s'empara de la malheureuse femme, la fit monter chez Mme Robert et l'une et l'autre cherchèrent à la calmer.

Un peu plus tard, lorsque les premières émotions de ce drame furent passées, Mme Presta fit monter Mme Martin dans sa voiture, alla prendre

les deux enfants, les amena dans sa maison, rue Saint-Honoré, et sur-le-champ les installa dans un logement tout meublé qui se trouvait libre.

Pendant ce temps, M. Presta accompagné de Robert se faisait rendre compte de ce terrible événement, en visitant minutieusement l'établissement, cherchant à connaître comment les voleurs et assassins avaient pu y pénétrer et commettre un tel crime?

— Avez-vous fait prévenir le commissaire de police? dit M. Presta.

— Oui, répondit Robert, il ne peut tarder à arriver.

— Alors, continua M. Presta, priez toutes les personnes qui ne sont pas utiles, de se retirer, et faites rester avec vous ceux des employés qui ont assisté avec vous à l'ouverture du magasin.

Cet ordre fut aussitôt exécuté.

Une demi-heure après, le commissaire et deux agents arrivèrent; ils étaient accompagnés d'un médecin. Ils commencèrent par examiner les blessures du malheureux Martin et en dressèrent un procès-verbal. Puis, le commissaire et ses agents visitèrent très soigneusement la chambre et les coffres. Ils allèrent ensuite examiner la fenêtre par où l'on était entré; enfin, ils adressèrent plusieurs questions à M. Presta et Robert, interrogèrent

quelques-uns des témoins, prirent leurs noms, et du tout ils dressèrent un procès-verbal.

Une seconde visite eut lieu dans l'après-midi. C'étaient le commissaire, le procureur impérial et un juge d'instruction. Après une nouvelle inspection, ils interrogèrent de nouveau les personnes présentes qui ne purent donner de renseignements de nature à éclairer la justice.

Lorsque toutes ces formalités furent terminées et que l'autorité eut quitté le théâtre du crime, Robert envoya chercher deux religieuses qui gardèrent le corps qu'on avait préalablement placé sur son lit. De même, deux garçons de magasin ne quittèrent pas leur camarade.

Comme on doit le supposer, cette affaire eut un grand retentissement non seulement dans le quartier, mais encore dans tout Paris. Pendant deux jours une foule de curieux stationnèrent autour de la maison. Les commentaires allaient leur train. Les uns affirmaient que les voleurs avaient volé cinquante mille francs, les autres disaient cent mille. Les jaloux (et il n'en manquait pas) donnaient à entendre que la maison Presta était assez riche pour supporter cette perte.

D'un autre côté, quelques personnes du quartier prétendaient avoir vu des hommes suspects rôder autour de la maison. Un voisin disait même avoir

aperçu un individu de mauvaise mine escalader le mur du jardin. Enfin, le plus grand nombre portait ses soupçons sur le joueur d'orgue que l'on connaissait dans le quartier sous le nom d'homme à la grande barbe et aux longs cheveux.

Le surlendemain, eurent lieu les obsèques du pauvre Martin. M. Presta et Robert n'avaient rien épargné pour que la cérémonie se fit avec la même pompe que si la victime eut été un membre de leur famille.

Aucun des employés de la maison, aucun de ses fournisseurs ne manquait d'assister à cette triste cérémonie. Même un grand nombre d'habitants du quartier se joignirent au cortège, et c'est ainsi que le malheureux Martin fut conduit à sa demeure dernière.

Pendant ce temps, la police surveillait activement les abords de la maison et les environs, recueillait tous les bruits et prenait des notes.

Il était notoire que Robert était bon pour les pauvres qui, un jour par semaine, se présentaient chez lui en assez grand nombre et recevaient une aumône. Parmi eux était le joueur d'orgue dont nous avons déjà parlé et que, comme nous venons de le dire, l'on appelait l'homme à la grande barbe. Personne ne savait ce qu'il avait pu être, ce qu'il était, d'où il venait. On ne lui connaissait

même pas de domicile ; il couchait en garni, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre. d'accablants soupçons planaient donc sur lui. Il se faisait appeler le père Philippe. La police le surveillait attentivement. Un jour elle apprit que cet homme avait disparu du quartier et qu'il ne venait plus prendre ses repas comme d'habitude, rue des Vieilles-Haudriettes, dans une de ces maisons qu'on désigne vulgairement sous le nom de gargotes. Pour quelle raison avait-il opéré ce changement ? C'est ce que la police voulait savoir.

Ayant appris que cet homme était allé habiter une chambre au mois, rue Perdue, tout près de Notre-Dame ; le commissaire, chargé de suivre l'affaire Martin, lança un mandat d'amener contre lui.

Un matin les agents se présentèrent chez le père Philippe avant qu'il fût sorti et lui déclarèrent qu'ils avaient ordre de l'arrêter. Il se défendit énergiquement, déclarant qu'il ne savait pas pourquoi on l'arrêtait. Tout en lui disant qu'il s'expliquerait devant le juge d'instruction, les agents le conduisirent en prison, après toutefois avoir fait une perquisition chez lui et avoir saisi les objets pouvant servir de pièces à conviction.

Dix jours s'étaient écoulés depuis le triste événement qui avait profondément affligé M. Presta

et Robert. Déjà ils avaient assuré une pension à la veuve Martin et pris des mesures pour faire élever ses enfants. Ils étaient même parvenus à lui procurer un emploi de directrice d'atelier chez un de leurs fournisseurs. Enfin, ils avaient pris leurs mesures pour que pareille chose ne se renouvelât pas, lorsqu'ils reçurent chacun une lettre du parquet les invitant à se présenter devant le juge d'instruction.

Ils n'y manquèrent pas, le jour indiqué.

Le juge commença par leur expliquer le motif pour lequel il les avait fait appeler devant lui, et leur dit que de fortes présomptions le portaient à croire que le joueur d'orgue (dit l'homme à la grande barbe) portant le nom de Philippe, pouvait être l'assassin de Martin. Puis il sonna : le détenu fut introduit dans son cabinet et interrogé en ces termes :

— Connaissez-vous ces deux messieurs ? lui demanda le magistrat.

— Oui, monsieur, je les connais, ce sont des habitants de la rue du Grand-Chantier. Ils m'ont souvent fait l'aumône.

— Et vous, messieurs, connaissez-vous cet homme ?

— Parfaitement, répondirent M. Presta et Robert, nous le connaissons pour être le joueur

d'orgue qui fréquentait notre quartier et qui est connu sous la dénomination de l'homme à la grande barbe. Nous lui donnions deux francs toutes les semaines.

Tout en faisant cette réponse, Robert fixait le père Philippe avec une attention toute particulière. C'est étrange, se disait-il, il me semble que je connais cette voix, ce regard ; s'il n'était pas mort, je croirais...

— Depuis combien de temps, reprit le juge, en s'adressant au détenu, vous présentiez-vous dans la maison de ces messieurs et receviez-vous l'aumône qu'ils vous faisaient ?

— Depuis un an, environ, monsieur le juge.

— Et avant, habitiez-vous Paris ?

— Non, je venais d'Anvers où j'étais ouvrier de port.

Robert réfléchissait toujours et semblait interroger des yeux M. Presta.

— Vous paraissez chercher un souvenir, dit le juge d'instruction à Robert. Pourriez-vous me dire ce qui occupe votre esprit ?

— C'est vrai, monsieur le juge, répondit Robert, j'ai comme une idée confuse d'avoir connu cet homme, mais je n'ose l'affirmer.

A ces paroles, le père Philippe sembla légèrement se troubler.

Le juge sonna de nouveau les deux gendarmes qui accompagnaient le prisonnier ; il leur dit :

— Emmenez cet homme, et ils sortirent.

— J'ai pensé que la présence du détenu vous gênait, dit le juge à Robert, maintenant expliquez-vous.

Alors Robert, s'adressant à M. Presta, lui dit :

— Ne trouvez-vous pas que cet homme a la voix et le regard de Beaupré.

— C'est vrai, répliqua M. Presta, mais puisque Beaupré est mort....

— Messieurs, interrompit le juge, nous avons vu fort souvent des morts ressusciter. Tenez, pour aider vos souvenirs, je vais faire couper la barbe et les cheveux du prévenu, veuillez revenir demain à la même heure.

Le lendemain M. Presta et Robert se représentèrent devant M. le juge d'instruction. Immédiatement, on introduisit le père Philippe. Sa barbe et ses cheveux avaient été coupés.

— Eh bien ! dit aussitôt le juge, reconnaissez-vous cet homme ?

A la vue de Beaupré, car c'était bien lui, M. Presta et Robert furent stupéfaits, et c'est à peine s'ils pouvaient en croire leurs yeux.

— Mais oui, dirent-ils tout interdits, c'est bien Beaupré, l'homme qui, en 1794, a fait guillotiner

mon père et mon oncle, dit Robert. Oui, c'est cet homme qui, en 1793, m'a dénoncé et ensuite a pillé mon appartement, dit à son tour M. Presta.

En entendant ces mots, Beaupré prit vivement la parole et dit :

— Vous vous trompez, monsieur, je ne suis pas l'homme que vous croyez.

— C'est ce que nous allons voir, reprit le juge d'instruction ; puis il tira de son tiroir un portefeuille et le présenta à Robert.

— C'est le portefeuille que mon père cachait si bien dans son armoire, dit-il d'un air surpris.

— Et vous, quel que soit votre nom, pourriez-vous m'expliquer comment ce portefeuille a été trouvé en votre possession?

— C'est un de mes camarades qui m'en a fait cadeau.

— Le juge s'adressant alors à M. Presta, reconnaissez-vous ces deux lettres contenues dans le portefeuille? lui demanda-t-il en les lui présentant.

— Oui, monsieur le juge, ces deux lettres sont bien écrites de ma main.

— Mais, je puis vous assurer, dit encore le détenu, que ce n'est pas moi qui ai commis le crime dont vous m'accusez.

— Alors, continua le juge, voudriez-vous m'expliquer comment ce portefeuille renferme encore

ces papiers, entre autres deux billets souscrits à l'ordre de ces messieurs, échéant à la fin janvier prochain. Les reconnaissez-vous pour être à vous, messieurs?

— Oui, dit aussitôt Robert, ils étaient dans le petit coffre au moment du vol.

— Qu'avez-vous à répondre, prévenu?

L'embarras de Beaupré fut si grand qu'il ne put trouver un mot à répondre, il baissa les yeux et garda le silence.

— Cela suffit, ajouta le juge, il ordonna aux gendarmes d'emmener Beaupré et dit à M. Presta et Robert : Maintenant vous pouvez vous retirer, je vous appellerai lorsque j'aurai besoin de vous.

En rentrant chez eux M. Presta et Robert ne pouvaient revenir de leur étonnement et lorsqu'ils parlèrent de cette bizarre rencontre à leur famille, personne ne pouvait comprendre comment ce misérable Beaupré vivait encore.

Le vieux domestique qui avait mis l'appartement en ordre, au retour de M. Presta, dit à haute voix : Je vous l'ai bien dit, monsieur Robert, que cet homme n'était pas mort et qu'il reviendrait un jour. Vous le voyez, je ne me suis pas trompé.

— Vous avez raison, répondit Robert; j'étais loin de penser qu'il pût en être ainsi. Cela ne me semble pas moins une chose fort extraordinaire.

L'instruction de cette affaire dura deux mois et elle vint enfin en cour d'assises. L'acte d'accusation suffit pour faire connaître ce qu'il advint de Beaupré après le vol commis dans la maison de la rue Saint-Honoré.

En 1794, Beaupré (dit Philippe) après avoir fait le métier de *chauffeur* était parvenu à se faire nommer officier de police. Lors de la chute de Robespierre, signalé comme un homme dangereux et prévenu à temps, il se fit délivrer un passeport sous un faux nom et alla se réfugier à Anvers. Il y resta jusqu'à 1803 et y travailla comme commissionnaire de port. N'ayant pas eu de nouvelles de sa femme depuis longtemps, l'idée lui vint de rentrer en France. A Paris, il apprit qu'elle était morte depuis plusieurs années. Se trouvant sans ressources, il se fit joueur d'orgue. Le hasard le conduisit ensuite dans la maison de la rue du Grand-Chantier, où se trouvaient les magasins et les bureaux de MM. Presta et Robert. C'est alors que la misère, dit-il, le conduisit au vol et à l'assassinat.

Nous nous abstiendrons d'entrer ici dans les détails du procès et nous nous contenterons d'en faire connaître l'issue, d'autant plus que Beaupré ayant avoué son crime, il n'y avait aucun doute sur sa culpabilité.

La sentence se résumait ainsi :

Oui, le nommé Étienne Beaupré (dit Philippe) est coupable et convaincu du crime d'assassinat sur la personne du sieur Martin, crime prévu par tels et tels articles de la loi. En conséquence, nous le condamnons à la peine de mort.

Cette fois le misérable n'échappa pas à la guillotine, car huit jours après il avait expié tous ses crimes.

Cet événement avait causé de grands ennuis à M. Presta et à Robert, et ce n'est que bien longtemps après qu'ils purent s'en consoler.

On dit souvent qu'à une peine succède une autre peine, c'est ce qui arriva à M. Presta. Il ne fut pas plus tôt débarrassé de cette misérable affaire Beaupré qu'il fut de nouveau pris de violents rhumatismes qui le retinrent longtemps à sa chambre. Il en souffrait beaucoup et ne pouvait se livrer à son travail, ni à ses habitudes. C'était là une grande privation qu'il était forcé de subir.

D'un autre côté, Mme Prevost était loin de se remettre de son état languissant, tout au contraire, elle devenait de plus en plus faible et triste. Les médecins que l'on consulta déclarèrent qu'elle était atteinte d'une affection pulmonaire Mme Presta avait donc deux malades à soigner. Heureusement,

sa fille Julie avait remplacé Clara et lui était d'un grand secours.

On était alors en avril; à cette époque on sent déjà le besoin de respirer l'air de la campagne. On parlait d'aller à Saint-Cloud, mais avant de donner suite à ce projet on dut recourir à une consultation de médecins qui déclarèrent que Saint-Cloud, trop voisin de la rivière, ne pouvait convenir ni à M. Presta ni à Irma et qu'il était urgent de choisir une localité plus favorable.

M. et Mme Presta décidèrent qu'ils chercheraient une autre maison de campagne et qu'ils céderaient celle de Saint-Cloud à Robert. Comme ils prenaient des informations, Gaston eut connaissance de leurs démarches. Il lui vint alors une idée.

Si je proposais à mon beau-père ma propriété de la Meullière qui est près de Melun, se disait-il? Il y a là un vieux château inhabité; un beau parc, en y faisant les réparations nécessaires on pourrait en faire une habitation fort agréable. De plus, il y a une belle ferme dont le bail va prochainement finir, je ne demande pas mieux que de la vendre.

Le père Servent avait eu, disait-on dans le pays, cette propriété presque pour rien et l'avait très négligée. Avant la révolution, elle appartenait à la famille de la Meullière, dont le chef était un vieux général retraité, aussi distingué par l'élévation de

son cœur que par ses titres nobiliaires, et qui faisait beaucoup de bien dans le pays. Le général n'avait eu qu'un fils, capitaine aux gardes du roi, qui avait été tué en 1789 en défendant la Bastille. Comme M. et Mme de la Meullière étaient fort attachés au roi, signalés comme suspects, ils périrent l'un et l'autre sur l'échafaud. Après leur mort, leur château fut pillé et dévasté par la bande noire. Il n'en restait plus que les quatre murs quand M. Servent en fit l'acquisition.

Enfin, Gaston vint trouver son beau-père qui commençait à se trouver mieux, et lui offrit sa propriété en lui en expliquant tous les avantages et le parti qu'il pouvait en tirer.

— Mais, c'est une affaire à voir, dit M. Presta, permets-moi d'en causer avec ma femme et nous en reparlerons.

Gaston, qui était toujours à court d'argent, était enchanté de son idée et se retira plein d'espérance.

M. Presta s'empressa de faire part à sa femme de l'offre de Gaston.

Cette proposition convint tout à fait à Mme Presta, l'idée de posséder un château flattait énormément sa vanité. Quant à M. Presta il pensait y trouver des occupations conformes à ses goûts. Il y jouirait d'un air pur et salutaire pour lui et sa fille. Il n'en fallait donc pas davantage pour se décider,

sauf à visiter la propriété, ce qu'il convint de faire avec Gaston au premier jour.

La semaine suivante, M. et Mme Presta et M. et Mme Servent partirent un jour de grand matin et prirent la route de Melun.

Le fermier avait été prévenu de cette visite; il attendait les visiteurs à l'entrée de l'avenue, bordée de beaux arbres et d'une certaine longueur; elle conduisait droit à la grande grille du château.

Quand on fut entré dans la cour, le fermier s'occupa des domestiques et des chevaux; Gaston conduisit M. et Mme Presta visiter toutes les dépendances. D'abord ils examinèrent la cour qu'ils trouvèrent vaste et bien disposée. D'un côté les communs, le logement du jardinier et les remises; de l'autre, les écuries pouvant loger plusieurs chevaux et autres servitudes. On examina ensuite le bâtiment où conduisaient un escalier et un perron en forme de fer à cheval encore bien conservé. Le tout était construit en pierre de taille et bien solide. La forme en était simple; le château conçu dans le style Louis XIII accusait un caractère de féodalité bien marqué.

Une grande porte à deux battants donnait accès dans un vaste vestibule, où se trouvaient encore quelques sculptures passablement détériorées, mais dont on reconnaissait facilement les sujets,

plusieurs portes en bois sculpté conduisaient dans les appartements. La principale était celle du milieu s'ouvrant sur une antichambre où, d'un côté, se trouvait une grande salle à manger dallée et, de l'autre, un grand et un petit salons dont les fenêtres prenaient jour sur le jardin. De cette antichambre où l'on voyait encore la trace de tableaux qui avaient disparu, on entrait dans le jardin par une porte vitrée en verres de couleur, produisant un bon effet.

Nous ne parlerons pas d'une quantité d'autres pièces servant à divers usages, mais nous devons dire que tout était dans un état de vétusté déplorable et demandait d'importantes réparations.

A première vue, il était facile de voir que ce château avait appartenu à quelque famille noble et que les objets d'art comme les tapisseries en avaient été enlevés et qu'il avait été dévasté par des vandales révolutionnaires, ainsi que cela avait eu lieu dans toute la France à cette époque trop bien nommée le temps de la terreur.

Les visiteurs avaient fini de parcourir les appartements du château, et M. et Mme Presta avaient tiré leurs plans quant aux dispositions à prendre pour mettre tout en état d'être habité, lorsque l'on vint de la part du fermier leur annoncer que le déjeuner était prêt.

A ce moment-là, M. Presta aperçut à l'extrémité du château un bâtiment passablement dégradé qui attira son attention. Il était de forme ronde et séparé du corps principal par une cour large d'environ quatre mètres. Un pont à la hauteur du premier étage y conduisait. Vu extérieurement, l'étage supérieur semblait avoir été un belvédère d'où la vue pouvait s'étendre fort loin, et le premier laissait supposer qu'il avait pu servir d'oratoire. Quant au rez-de-chaussée, l'entrée en était fermée par une lourde porte garnie de gros clous dont l'apparence donnait à penser qu'elle était pourvue d'une forte serrure. Enfin, tout cela donnait à cette tour un aspect mystérieux qui amenait tout naturellement à se demander à quoi avait bien pu servir cette espèce de cabanon.

— Qu'est-ce que c'est que cette tour? demanda M. Presta.

— Je ne puis vous le dire, répondit Gaston ; je ne connais pas l'usage qu'on en a fait ; mais si nous en jugeons par son état de vétusté et les ronces qui en obstruent la base, je crois qu'il y a bien des années qu'on n'y a pas pénétré. Si vous le désirez, nous en demanderons la clef à M. Jacques et probablement il nous donnera des informations à ce sujet.

— En déjeunant nous en causerons, répliqua

M. Presta, il doit y avoir sur cette tour une légende que je suis curieux de connaître.

Le fermier Jacques et sa femme les reçurent aussi convenablement que possible, le déjeuner préparé par eux était modeste, mais tout dans la maison respirait l'ordre et la propreté. Aussi chacun fit-il grand honneur à ce déjeuner frugal, où l'on s'entretint tout le temps de la propriété, c'est-à-dire de ses revenus, du parti qu'on pouvait en tirer, enfin de tous ses avantages.

Le fermier, lui, ne perdait pas de vue le prix de la location de la ferme, pour lui c'était la plus importante des questions.

— Vous le voyez, messieurs, disait-il, je n'ai pas besoin du château ; vous pouvez le détacher de la ferme, seulement vous me ferez bien une diminution sur le prix du bail des terres et de ma maisonnette dont je me contenterai volontiers.

— Soyez tranquille, monsieur Jacques, si je deviens acquéreur de la propriété, nous nous entendrons.

— A propos, dit M. Presta, en s'adressant au fermier ; avez-vous la clef de cette tour que nous avons vue à l'extrémité du château ? Je suis curieux de savoir à quel usage elle servait autrefois ?

— Non, monsieur, répondit Jacques, je ne l'ai jamais eue et je ne suis jamais entré dans ce bâti-

ment ; je ne puis donc vous donner des renseignements à ce sujet.

— Je le crois bien, dit à son tour la fermière, que Jacques n'y est jamais entré. Je ne veux pas vous effrayer, monsieur, mais si nous en croyons tout ce qu'on dit dans le pays, il se serait passé autrefois dans cette tour de bien vilaines choses.

— Comment de bien vilaines choses, reprit M. Presta ; contez-nous ce qu'on dit? Je tiens à le savoir.

— Ma foi, monsieur, les uns disent que c'était une prison où on enfermait le pauvre monde qui se refusait d'obéir aux seigneurs, ou encore que les nobles y faisaient pendre les gens qui les gênaient, d'autres disent aussi qu'ils y faisaient disparaître des coupables dans les oubliettes et que si on pouvait voir au fond, qu'on y trouverait bien des cadavres. Mais comme personne n'a jamais osé y entrer dans la crainte des revenants, vous pensez bien que je n'ai pas engagé mon mari à y aller voir.

— Ah ! c'est pour cette raison que personne n'a osé pénétrer dans cette tour, dites-vous ? Alors, dans ce pays on croit encore aux revenants. Ce n'est pas rassurant, en effet ; eh bien, si je deviens propriétaire de ce château, nous verrons à éclaircir ce mystère. J'espère, continua M. Presta en s'a-

dressant à sa femme, que vous n'ajoutez pas foi à la chronique de ces braves gens, et ni vous non plus, n'est-ce pas, madame Jacques. Vous n'y croyez pas.

— Eh ! mais ! monsieur, répliqua Mme Jacques, je ne mettrais pas ma main au feu qu'il n'y ait pas tout de même quelque chose de vrai. Quand les nobles étaient les maîtres, ils se permettaient tant de choses avec leur vassaux.

— C'est bien, madame Jacques, ne parlons plus de cela ; un peu plus tard nous éclaircirons cette affaire.

Après le déjeuner on visita le parc, il ne fallut pas moins d'une heure pour en faire le tour. C'est à peine si on en reconnaissait les allées tant elles étaient envahies par des herbes de toute sorte. Depuis des années, ni la bêche ni le râteau n'y avaient passé. Les serres étaient brisées ; les bassins pleins de sable et d'eau croupie où quantité de grenouilles par leur coassement semblaient, comme le dit le bon la Fontaine, demander un roi.

— Tout cela, disait Gaston, avec un peu de dépense, est facile à remettre en état, et avec le goût que je vous connais, vous pouvez en faire une propriété des plus agréables.

On quitta le château ; chemin faisant, M. Presta

faisait ses calculs et en évaluait les dépenses à faire à environ soixante mille francs.

Ses calculs terminés, tout à coup M. Presta dit à Gaston :

— Et quel prix en voulez-vous ?

— Il m'est assez difficile de fixer un chiffre, répondit Gaston, mon père ne m'a jamais dit ce qu'il avait payé cette propriété, seulement comme le prix de la location en est de six mille francs, estimez vous-même ce que peuvent valoir le château et ses dépendances.

— Eh bien! reprit M. Presta, j'estime le tout cent quarante mille francs, avec soixante que je compte y dépenser, cela me fera deux cent mille, je crois que c'est raisonnable.

— Avec vous, cher beau-père, je ne ferai pas de difficultés, j'accepte donc volontiers votre offre et nous passerons l'acte quand vous voudrez.

Trois jours après, on se rendit chez le notaire Dubreuil où Gaston avait déposé ses titres de propriété.

En sortant, M. Presta était propriétaire du château de la Meullière, d'autant plus propriétaire qu'il paya comptant.

L'achat de la propriété terminé, M. Presta prit aussitôt des mesures pour en faire exécuter les travaux de réparation. Dans ce but, il convoqua

plusieurs entrepreneurs et leur donna rendez-vous au château même. Tous s'y rendirent exactement. Après s'être entendu avec eux, il leur assigna un autre jour pour en commencer les travaux et réaliser un projet qu'il avait conçu.

En conséquence, il chargea le fermier Jacques de prier : d'abord le curé, puis le maire et les notables du village de La Meullière de vouloir bien se rendre le jour et à l'heure indiqués où les entrepreneurs devaient se réunir au château. Tous répondirent à son appel. Naturellement le fermier Jacques et sa femme étaient au nombre des invités. Mme Presta accompagnait son mari.

Lorsque tout le monde fut assemblé, M. Presta les conduisit auprès de la tour, se plaça au milieu d'eux et leur dit :

— Il court certains bruits dans le pays, que cette tour, que vous voyez, renferme quelque mystère, comme je tiens à éclaircir ces on-dit en votre présence, voulez-vous assister à l'ouverture de la porte du rez-de-chaussée où, dit-on, nous devons y découvrir de vilaines choses ?

— Oui, répondirent plusieurs voix, nous ne demandons pas mieux de savoir ce qui s'est passé dans ce lieu sinistre.

Alors M. Presta dit à deux ouvriers appelés

tout exprès : Ouvrez cette porte, brisez-en la serrure si vous ne pouvez faire autrement.

En moins d'un quart d'heure, la porte céda aux efforts des deux ouvriers et on put entrer dans ce sinistre sanctuaire.

Précédés des deux ouvriers qui étaient munis de lanternes, M. Presta et le curé entrèrent les premiers suivis de tous les assistants.

Voici quel spectacle s'offrit à leurs yeux.

Le rez-de chaussée était tout simplement composé d'une seule pièce de forme ronde. Un lampadaire pendait au centre, les murs blanchis à la chaux étaient encore assez propres. Le sol était dallé avec des carreaux en marbre noirs et blancs. Au fond se trouvait une espèce d'autel sur lequel il y avait quelques flambeaux en argent et des vases ayant dû servir à mettre des fleurs. Dans le pourtour de cette pièce étaient placées des banquettes garnies en velours noir d'Utrecht. Au milieu, se trouvait un magnifique tombeau, espèce de mausolée ou monument funèbre, en pierre sculpté par des mains de maître dans les plus heureuses dispositions, car aux deux extrémités étaient deux statues semblant supporter le monument funèbre sur leurs épaules. Puis sur la plate forme de dessus, on y voyait deux anges ou génies, avec leurs ailes, des plus gracieux, tenant dans une main,

l'un un torche, l'autre un glaive. Les deux autres mains supportaient un écusson surmonté d'une couronne de comte, et dans cet écusson on y lisait l'inscription suivante :

MA FOI EN DIEU,
MON AMOUR POUR MON PAYS,
MON DÉVOUEMENT A MON ROI
ONT TOUJOURS ÉTÉ MON SOUTIEN
DANS TOUS LES INSTANTS DE MA VIE

Les regards se portèrent ensuite sur les bas côtés de ce mausolée. Sur l'un, l'on y voyait sculpté en relief divers attributs agricoles et guerriers, et de l'autre, dans un cadre également en relief, on y lisait l'épitaphe ci-après :

ICI REPOSE LE CORPS DE JEAN-XAVIER-CHARLES, SEIGNEUR DE LA MEULLIÈRE, COMMANDANT D'ARMÉE AUX GARDES-FRANÇAISES ET FONDATEUR DU CHATEAU DE LA MEULLIÈRE, MORT APRÈS TRENTE-HUIT ANS DE SERVICE, L'AN DE GRACE 1665, DANS SA SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME ANNÉE.

QUE DIEU CONSERVE SON AME.

Lorsque chacun des assistants put être suffisamment édifié, le curé se tourna vers l'autel, s'y age-

nouilla et récita quelques prières. Mme Presta et Mme Jacques l'imitèrent. M. Presta et tous les assistants, émus de ce touchant spectacle, sentirent instinctivement leurs genoux fléchir et en mirent un sur les carreaux et joignirent leurs prières à celle du curé. Celui-ci se leva aussitôt, prononça quelques paroles touchantes, en faveur du brave soldat qui dormait là du sommeil éternel, tout en blâmant ce fâcheux préjugé des gens de campagne qui persistent dans les visions imaginaires qui égarent leur esprit. Tout le monde sortit donc de ce triste sanctuaire, convaincu qu'il n'y avait jamais eu là ni prison, ni oubliettes, ni instrument de supplice.

M. Presta était, on ne peut plus, satisfait d'avoir pu réussir à éclairer les gens du pays que son château n'avait pu être un lieu à commettre les crimes qu'on supposait y avoir été commis.

Ensuite, son premier soin fut de traiter de la location de la ferme avec Jacques, faisant toutes ses réserves pour la partie du château qu'il désirait garder pour lui. Il mettait en même temps les ouvriers en œuvre pour activer les réparations à faire.

Dans le but d'accélérer et de bien diriger les travaux commandés, M. Presta loua provisoirement une maison meublée à Melun et y installa sa famille. Il pouvait ainsi diriger souvent vers la Meullière

des promenades sur lesquelles on comptait beaucoup pour améliorer la santé d'Irma.

Les travaux ne furent terminés qu'à la fin de juin. Rien n'y manquait. Les peintures et décorations étaient toutes de très bon goût, les meubles du dernier genre, les objets d'art bien choisis. Les serres étaient parfaitement rétablies et garnies de plantes rares, les bassins en bon état et tous les arbres à fruit du verger renouvelés, avec bien d'autres choses utiles ou agréables.

M. et Mme Presta installèrent d'abord quelques domestiques dans leur château et quelques jours après ils s'y installèrent eux-mêmes. C'était pour eux un grand bonheur dont ils étaient fiers. Mathilde vint passer avec sa famille une partie de la saison. Une seule chose manquait à leur félicité, c'était la santé d'Irma qui laissait toujours beaucoup à désirer.

Néanmoins, on décida d'inaugurer l'entrée au château par une fête où assisteraient toute la famille et les amis intimes. Des invitations et des préparatifs furent faits en conséquence. Cette fête fut fixée au 10 juillet.

Au jour dit, tout le monde fut exact. Au nombre des invités figuraient le maire et le curé du village. M. et Mme Bremont, à qui il était venu une pensée de réconciliation, s'y joignirent également,

de même que quelques employés supérieurs du ministère de la guerre ; seul le général faisait défaut, ce qui rendit Irma encore plus triste.

Il n'y eut pas un des convives qui ne visitât curieusement tout le château et n'en complimentât les propriétaires. On se promena ensuite par groupes dans le parc que tout le monde trouva ravissant. Les uns en admiraient les serres et les plantes qui en faisaient l'ornement ; les autres, les beaux arbres ; enfin, d'autres encore la belle vue, s'étendant sur la Seine et la forêt de Fontainebleau. Naturellement M. et Mme Presta étaient ravis

Enfin, on entendit le son d'une cloche ; c'était le dîner qu'on annonçait ; chacun, très disposé à y faire grand honneur, se dirigea vers la salle à manger. En commençant, il y eut un moment de silence, mais, peu d'instants après. la joie régnait sur tous les visages, et les conversations, animées par le fumet des vins exquis servis en abondance, se donnèrent pleine carrière.

Au dessert, différents toasts furent portés Naturellement le premier était en honneur des propriétaires.

A ce moment, un domestique vint dire que des jeunes filles demandaient à être introduites auprès de M. et de Mme Presta.

— Faites-les entrer, dirent-ils.

Au nombre de six, les jeunes filles entrèrent. Elles étaient vêtues de blanc et portaient des couronnes de fleurs des champs dans les cheveux, chacune d'elles tenait à la main un magnifique bouquet. La plus âgée était la fille du fermier Jacques. En présentant son bouquet, elle récita un charmant compliment que toute la société applaudit, puis M. et Mme Presta l'embrassèrent ainsi que ses compagnes et remplirent leurs mains de friandises.

Comme les jeunes filles se retiraient, tout à coup des vivats joyeux se firent entendre au dehors. C'étaient les paysans du village qui venaient fêter la bienvenue des nouveaux châtelains; une musique champêtre succéda bientôt aux cris d'allégresse.

Cette manifestation surprit agréablement tout le monde, M. et Mme Presta suivis de leurs invités sortirent et allèrent se mêler à la foule de tous ces bons villageois, donnant des poignées de mains à droite et à gauche et les remerciant de leur bon accueil.

Pendant ce temps, les musiciens ayant formé une salle de danse entourée d'orangers, y établirent leur orchestre et les danses commencèrent.

M. Presta fit placer une table dans le jardin; il ordonna d'apporter force bouteilles de vin et les

restes du dessert, qui disparurent comme par en chantement.

La famille Presta et ses convives se mirent d leur côté à danser. La fête fut donc complète et de plus gaies; elle dura jusqu'à minuit. Depuis bien des années on n'en avait vu de pareille au châteat de la Meullière.

Singulier retour des choses d'ici-bas ! Ce châ teau qui, douze ans auparavant, avait été livré au pillage et dévasté par les révolutionnaires, restauré en 1805, reprenait une vie et une animation qu'il n'avait peut-être jamais eues.

Il en était de même par toute la France. La propriété reprenait sa valeur normale, l'industrie, son importance et sa marche progressive, le commerce, son activité ordinaire ; les arts en général renaissaient. Enfin, on pouvait dire que le pays entrait dans une voie nouvelle de prospérité.

La famille Presta se trouvait très heureuse dans cette nouvelle résidence où tous les agréments et les distractions champêtres se trouvaient réunis. On faisait de longues promenades dans le parc; on allait souvent à la ferme ; enfin, M. Presta était constamment occupé à quelques nouvelles dispositions dans les parterres ou ailleurs, ce qui lui plaisait beaucoup et convenait parfaitement à sa santé. Les dames, de leur côté, trouvaient toujours

quelque chose à ajouter dans les appartements. En sorte que chacun avait au château des occupations appropriées à ses goûts. Irma seule, dont l'état de santé ne s'améliorait pas, ne pouvait jouir librement de tous ces agréments.

Quant à Robert et Clara, ils ne pouvaient venir souvent au château ; d'un côté, les nombreuses occupations de Robert le retenaient à ses affaires et de l'autre, Clara, qui venait de mettre au monde un garçon, se consacrait aux devoirs de la maternité.

Gaston qui, nous le savons, goûtait fort peu les plaisirs de la campagne, n'y allait que très rarement, ce dont sa femme était peu satisfaite, et ce qu'elle supportait avec sa résignation habituelle.

Dans les derniers jours d'août, M. Presta reçut du général Prevost une lettre ainsi conçue :

« Dans le dernier conseil de guerre, l'empereur, qui le présidait en personne, s'est plaint de l'inexactitude que les fournisseurs de l'armée apportaient dans leurs fournitures. Comme nous en avons une nouvelle importante à commander, il faut, dit-il à ses généraux, choisir le plus exact et le plus capable des fournisseurs. On m'a dit, ajouta-t-il, en s'adressant à moi, que votre beau-père est l'homme qu'il nous faut. Voudriez-vous, général, le faire venir près de moi afin que je puisse

causer de cette affaire avec lui? Alors, terminait le général, je m'y suis engagé, veuillez donc vous rendre ici le plus tôt possible. »

Les paroles de l'empereur étaient un ordre; M. Presta le comprit parfaitement. Aussi sa décision fut prompte, et dès le même jour il annonça à sa famille son intention de partir en Italie. Ses préparatifs faits, dès le lendemain il se rendit à Paris, causa longuement avec Robert et, accompagné de son valet de chambre, il prit la poste, se dirigeant vers Gênes où il arriva sain et sauf.

Son premier soin fut de voir son gendre et de le prier de le présenter à Napoleon Ier. Dès le lendemain matin, cette présentation eut lieu.

— Vous êtes fournisseur de l'armée? dit l'empereur.

— Oui, sire, j'ai cet honneur.

— J'ai ordonné à mon ministre de la guerre d'avoir à faire un nouvel approvisionnement pour l'armée d'Italie. Êtes-vous en mesure de l'entreprendre et de l'exécuter promptement?

— Oui, sire.

— Vous m'en répondez?

— Oui, sire, j'en réponds.

— Cela me suffit, retournez à Paris, je vais donner l'ordre au ministre de traiter cette affaire; n'oubliez pas que je compte sur vous.

M. Presta s'inclina profondément et sortit.

De retour à Paris, il raconta à Robert son court entretien avec l'empereur.

La fourniture qu'il s'agissait d'entreprendre était d'une grande importance comme utilité et comme valeur. L'exécution en était des plus difficiles. D'un côté les fabricants de tout genre étaient encore fort gênés; de l'autre, la guerre avait absorbé tant d'hommes que les ouvriers étaient devenus très rares et fort exigeants. Napoléon ne l'ignorait pas. C'est pour cela qu'il avait voulu s'assurer par lui-même que les fournitures, dont il avait tant besoin, seraient exactement faites. C'est aussi pourquoi M. Presta ne retourna pas de suite à la Meullière avant que tout fût terminé. Il ne manqua pas de faire remarquer à Robert toutes les difficultés d'un pareille opération; mais celui-ci n'était pas homme à s'y arrêter. Courageux, entreprenant, plein d'ardeur, tout entier à ses affaires, n'étant absorbé par aucune passion au dehors, d'un coup d'œil il avait trouvé les moyens de sortir d'embarras.

— Fais attention, lui dit M. Presta, que tu ne dois pas compter sur moi pour t'aider; mes rhumatismes et ma goutte peuvent d'un moment à l'autre me reprendre et me retenir chez moi. Il faut donc que tu prennes sur toi toute la respon-

sabilité de cette affaire. Tu le sais, je suis engagé envers l'empereur.

— Ne craignez rien, répondit Robert, qui veut la fin veut les moyens, je réponds de tout.

Presque aussitôt l'ordre de se présenter devant le ministre arriva. Le traité était préparé d'avance.

— Voilà, dit-il à M. Presta, les conditions que Sa Majesté m'a enjoint de vous proposer, veuillez les examiner et me dire si vous les acceptez.

Après avoir parcouru le traité que le ministre venait de remettre entre ses mains :

— Oui, monsieur le ministre, je les accepte.

— Alors, veuillez signer.

M. Presta prit la plume et signa.

Le ministre en prit un double et donna l'autre à M. Presta, en lui disant :

— Voici, monsieur, une autre pièce que Sa Majesté l'empereur m'a chargé de vous remettre.

M. Presta jeta les yeux sur ce papier et reconnut qu'il contenait une lettre patente le nommant baron de l'empire , il s'inclina en signe de remerciement, très flatté de cette faveur.

— Veuillez, monsieur le ministre, transmettre l'expression de ma reconnaissance à Sa Majesté, ajouta-t-il.

Ainsi M. Presta qui, dans un âge moins avancé, avait combattu la noblesse, acceptait sans difficulté

le titre de baron, disant à ses amis que cet honneur venant de mains aussi augustes, il ne pouvait faire autrement que de l'accepter.

N'est-ce pas ce qui arrive à bien des hommes qui, dans leur jeunesse, dédaignent et combattent certains privilèges qu'ils ne peuvent avoir et les acceptent fort bien, quand, dans un autre temps, ils parviennent à les obtenir !

Cette affaire terminée, M. Presta s'empressait de revenir à la Meullière, et racontait à sa famille tout ce qui s'était passé dans son voyage ; comment il avait vu son gendre, et parlé à l'empereur et traité une importante affaire, enfin comment il avait reçu le titre de baron de l'empire.

Tout le monde était enchanté ; rien ne pouvait flatter davantage l'amour-propre de Mme Presta. Un peu plus tard, elle ne se contenta pas du titre de baronne, elle se faisait appeler Mme la baronne Presta de la Meullière. M. Presta ne s'y opposa point.

Pendant l'absence de son mari, Mme Presta avait fait de nombreuses visites aux personnes les plus marquantes des environs. Déjà elle avait reçu celles de plusieurs abbés, des maires et de quelques riches propriétaires du pays environnant la Meullière. La famille avait déjà fait de longues prome-

nades aux alentours, surtout dans la forêt de Fontainebleau. Jusque-là tout était bonheur.

Peu de jours après le retour du voyage de M. Presta, comme on voulait faire participer les amis Bremont au nouvel honneur dont il avait été l'objet, on les invita à passer un ou plusieurs jours au château. Cette invitation était d'autant plus opportune que Paul était nouvellement de retour de son voyage et qu'il était rentré dans son emploi au ministère des affaires étrangères avec avancement. La famille Bremont arriva donc et dès le premier jour on projeta une visite au château de Fontainebleau.

Après le déjeuner, on se mit en route. Le temps était un peu nuageux, mais ne faisait point pressentir de pluie. M. et Mme Bremont, Mme Presta, Mathilde et Julie occupaient la voiture; Paul était à cheval. Tout alla bien jusqu'à Fontainebleau. Mais au retour, on n'eut pas fait un quart de lieue qu'un orage épouvantable éclata, les éclairs et les coups de tonnerre se succédaient les uns aux autres, on voyait qu'un torrent de pluie allait tomber. Les promeneurs songèrent à chercher un abri; n'en trouvant pas, ils ne virent rien de mieux que de rebrousser chemin et de rentrer à l'hôtel.

Au moment où la voiture tournait, tout le monde jeta un cri perçant, c'était le cheval de Paul qui,

effrayé par les éclairs, faisait un écart et renversait son cavalier. On arrêta la voiture et on s'empressa auprès de Paul. Il se releva, seulement il s'aperçut qu'il avait une épaule démise. On le plaça tant bien que mal dans la voiture; on donna le cheval à conduire, et on se rendit immédiatement à l'hôtel de l'Aigle Noir où l'on fit coucher le blessé.

Pendant l'orage, on fit appeler un médecin qui pansa Paul en disant :

— Cela ne sera rien ; trois ou quatre jours de repos, cela suffira pour le remettre.

M. et Mme Bremont désolés décidèrent de rester l'hôtel jusqu'au rétablissement de leur fils. Quant à la famille Presta, l'orage passé, elle retourna à la Meullière fort triste et très tourmentée de cet accident et de rentrer aussi tard.

Pendant l'orage et toute la soirée, M. Presta et Irma qui n'avaient pas pris part à la partie de plaisir et étaient restés à la maison, étaient dans une inquiétude mortelle, d'autant plus tourmentés, qu'outre l'anxiété dans laquelle ils étaient de ne pas voir entrer les promeneurs, ils avaient encore énormément à souffrir de l'impétuosité de l'orage, qui était des plus violents ; de gros grêlons tombaient mêlés à une pluie torrentielle. De temps à autre, ils entendaient des arbres déracinés tombant avec un fracas effrayant et les vitres des serres que

la grêle brisait. C'était une désolation, non seulement pour M. Presta, mais encore pour tout le pays dont les désastres étaient considérables.

Enfin, vers onze heures, les promeneurs arrivèrent, et racontèrent l'accident dont Paul avait été victime. Ce fut déjà un grand soulagement aux angoisses de M. Presta et de sa fille ; mais ils regrettaient vivement la nécessité qui obligeait la famille Bremont de rester à Fontainebleau.

Le lendemain, M. Presta se leva de bonne heure pour visiter sa propriété. Quelle ne fut pas sa douleur en trouvant quantité d'arbres déracinés ou brisés ; ses serres en partie découvertes, son potager dévasté, ses allées ravinées, ses parterres ensablés ! Il avait le cœur navré. A ce moments, le fermier Jacques vint lui dire que toute sa récolte était perdue. Leur désolation était au comble ; mais hélas ! il n'y avait que le temps qui pouvait réparer tant de désastres.

Pendant plusieurs jours, ce ne fut que plaintes dans les environ de Melun. Une quantité de pauvres en profitaient pour demander l'aumône ; au château, ils se succédaient ; des quêtes étaient organisées ; Mme Presta et ses filles en firent une de leur côté. Cet événement coûta donc fort cher à M. Presta et voilà comment un sujet qui doit être

tout agrément n'amène souvent que peine et déception.

Une autre douleur se préparait pour la famille Presta; l'état de santé d'Irma, loin de s'améliorer, s'aggravait chaque jour. Mme Presta n'était pas sans s'en apercevoir et en éprouver de l'inquiétude; lorsqu'elle proposait une promenade à sa fille, la malade lui répondait :

— Non, ma mère, la promenade me fatigue, je préfère ne pas sortir. On voyait la tristesse peinte sur ses traits et sa pâleur indiquait que la maladie faisait des progrès effrayants.

Un jour où Irma souffrait davantage, elle dit à son père et à sa mère :

— On me laissera donc mourir sans me permettre de revoir mon mari ?

L'accent avec lequel elle prononça ces tristes paroles, pénétra jusqu'au fond du cœur de M. et de Mme Presta.

— Non, ma fille, lui répondirent-ils, mais tu n'es pas si malade que tu le crois, allons, tranquillise-toi et ne te laisse pas aller à d'aussi tristes pensées.

— Oh ! reprit Irma, vous me dites cela pour me consoler, mais moi je vois bien que je ne puis vivre encore longtemps ; avant de mourir, je veux voir mon mari.

— Eh bien! nous allons lui écrire qu'il demande un congé ; dans quelques jours il sera ici près de toi. Mme Presta se détourna pour ne pas laisser voir ses larmes à sa fille et M. Presta s'éloigna, tant cette conversation lui faisait de peine.

— Merci, ma mère, je serai bien heureuse de revoir le général, répondit Irma.

Lorsque le médecin vint le lendemain, Mme Presta lui rapporta les paroles d'Irma et lui témoigna de nouveau ses inquiétudes en lui disant ;

— Que pensez-vous, docteur, de l'état de ma pauvre enfant?

Le médecin examina bien la malade, l'interrogea de nouveau, puis ordonna quelques tisanes mélangées de sirops pectoraux, et s'éloigna.

Avant de se retirer, il dit à Mme Presta :

— Vous voulez que je vous dise la vérité?

— Oui, docteur, dites-la-moi franchement.

— Eh bien! je crains beaucoup que notre pauvre malade ait bien de la peine à passer le mois de novembre, si toutefois... et il s'arrêta là.

— Ainsi vous pensez qu'il n'y a plus de ressource?

— Aucune, madame; la maladie est arrivée à sa dernière période et dans ce cas, il n'y a rien à espérer. Vous m'avez demandé la vérité, hélas! la voilà tout entière.

Sur cet aveu du médecin, Mme Presta rentra chez elle et se mit à pleurer. Un instant après, M. Presta vint s'informer de ce qu'avait dit le docteur.

— Vous pleurez, ma chère amie! Est-ce qu'Irma serait en danger?

— Oui, mon ami, le docteur m'a dit qu'elle ne passerait pas le mois de novembre.

— Alors, il faut que j'écrive au général de solliciter un congé.

— Vous ferez bien, il ne faut pas tarder pour ne pas avoir de reproche à nous faire, tant du côté d'Irma que de celui de notre gendre.

M. Presta revint dans son cabinet de travail et écrivit au général en lui disant quel était l'état de sa femme; il y avait urgence, ajoutait-il, à ce qu'il vînt passer quelques jours près d'elle. En même temps, il écrivit à Mme Servent et à Clara pour les engager à venir voir plus souvent leur sœur.

Julie ne quittait pas la pauvre Mme Prevost qui gardait le lit et dont les forces diminuaient sensiblement.

Au reçu de la lettre de M. Presta, le général sollicita un congé illimité; à raison de la circonstance il l'obtint sans difficulté. Huit jours après, il arrivait à la Meullière où il s'était fait précéder d'une dépêche et où on l'attendait. M. et Mme Presta le reçurent, et avant qu'il eût changé ses habits de

voyage, ils lui dirent dans quel état il allait trouver sa femme et ils convinrent des précautions à prendre pour épargner une trop grande émotion à la malade. Le général était atterré et il se reprochait ses trop longues absences ; mais tous reproches étaient inutiles ; le mal était irréparable.

Pendant qu'un domestique conduisait le général à l'appartement qui lui était destiné, Mme Presta entra chez sa fille.

— Eh bien ! Irma, comment te trouves-tu ce matin ?

— Mais pas plus mal, ma bonne mère.

— Peux-tu recevoir une visite ?

— Encore un médecin, ma mère ?

— Non, ma fille, une visite plus agréable. Consens et tu verras.

— Quelle est cette personne ?

— Quelqu'un qui arrive d'un long voyage.

— Peut-être mon mari ? s'écria-t-elle, pourquoi ne pas me le dire tout de suite ?

— Oui ! c'est lui, il est occupé en ce moment à changer ses habits de voyage et il va venir te voir dans un instant.

Irma se mit à pleurer de joie. Elle était sous l'empire d'une grande émotion ; oubliant sa faiblesse, elle se leva et dit à sa sœur Julie : Aide-moi à m'habiller.

— Comme tu le vois, ma fille, ton père et moi nous t'avons tenu parole ; mais, je t'en conjure, sois calme, l'émotion pourrait te faire du mal.

— Ne craignez rien, ma mère ; tenez, voyez, je suis forte.

Elle voulut faire quelques pas, mais elle chancela ? Julie la retint et la fit asseoir.

— Mon mari a-t-il vu notre enfant ? demanda-t-elle.

— Oui, ma fille, il a été bien heureux en l'embrassant.

Une fois sa toilette achevée, Irma dit :

— Qu'on prévienne mon mari que je suis prête à le recevoir.

Le général était déjà dans la pièce voisine. A ces dernières paroles qu'il entendit, il entra ; elle voulut se mettre debout pour le recevoir, mais les forces lui manquèrent.

— Ah ! te voilà, mon cher mari ! s'écria Irma en voyant entrer le général.

— Oui, mon Irma, je viens passer quelques jours près de toi.

Le général la serra dans ses bras et pendant quelques secondes ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre articuler un mot. Les sanglots les étouffaient et les larmes coulaient des yeux des témoins de cette scène touchante. Au bout de quelques

minutes, les premières émotions passées, chacun se remit et se retira pour laisser les deux époux causer librement ensemble.

Ils se firent mutuellement d'abord plusieurs questions sur leur état de santé, puis la conversation s'engagea sur leur enfant.

— Hélas! mon ami, dit Irma en se reprenant à pleurer, vous seul allez bientôt avoir toute la responsabilité de l'avenir de notre Paul. Faites qu'il ne souffre pas trop de l'absence de sa mère.

— Pourquoi d'aussi tristes pensées? répliqua le général, j'espère bien que tu lui resteras et que tu le verras grandir.

— Vous voulez me rendre l'espérance, mon ami, je l'ai perdue, hélas! je sais que nous devons nous séparer; n'essayez donc pas de me convaincre. Je désirais ardemment vous voir avant de mourir, me voilà satisfaite, que Dieu maintenant dispose de moi comme il voudra!

— Tu me fais de la peine, ma chère Irma, en parlant ainsi; puisque tu as confiance en Dieu, non, il ne t'abandonnera pas, j'en suis sûr, allons, prends courage.

— Merci, mon ami, merci de vos bonnes paroles, j'ai tort de vous attrister, je le vois, ne parlons donc plus de moi. Avez-vous visité le château de mon père?

— Pas encore.

— Faites le tour du parc et revenez, j'ai besoin de me reposer un peu.

Huit jours se passèrent ainsi en visites réitérées, en soins de tout genre ; mais hélas ! la malade s'affaiblissait de plus en plus, sa pâleur et sa maigreur étaient effrayantes. Le médecin venait tous les jours. Le général et Mme Presta ne manquaient jamais d'assister à ses visites.

Il y avait neuf jours que le général était au château de la Meullière, lorsqu'un dimanche Mme Servent, M. et Mme Robert vinrent voir leur sœur. Toute la famille sauf Gaston, toujours sous le coup de sa rancune, se trouvait réunie.

Le docteur arriva, en s'approchant de la malade il eut un clignement d'yeux que Mme Presta remarqua, il lui tâta le pouls pendant assez longtemps; il gardait le silence et dissimulait ses impressions ; puis comme il s'éloignait un peu de la malade, Mme Presta lui dit :

— Vous paraissez inquiet, docteur ?

— Hélas ! madame, notre pauvre malade est arrivée au terme de son existence.

— Vous croyez, docteur ? reprit Mme Presta avec anxiété.

— Très probablement elle ne passera pas la

journée de demain, répondit le docteur, et il sortit.

Mme Presta vint trouver le général qui était avec sa famille dans la pièce à côté et leur répéta ce que venait de lui dire le docteur.

Le général, s'armant de courage, les yeux mouillés de larmes, vint embrasser sa femme; elle le reconnut à peine et lui dit cependant : merci, mon ami. Ce furent ses dernières paroles. Tout le monde était dans la plus profonde affliction ; Mme Presta et ses filles ne quittèrent pas la malade; on fit venir le curé du village qui lui donna l'extrême-onction.

Le lendemain à six heures du matin Mme Prevost expirait à l'âge de vingt-six ans, dans les bras de sa mère et du général, entourée de sa famille qu'elle laissait dans la désolation.

Le bruit de cette mort prématurée se répandit aussitôt dans les environs. Les habitants qui, pour la plupart, avaient connu la défunte par ses actes de bienfaisance, ne manquèrent pas de témoigner à M. et à Mme Presta la part qu'ils prenaient à leur chagrin.

Les obsèques furent célébrées avec toute la pompe possible. La messe était dite par le vénérable curé de Saint-Roch, venu à la Meullière tout exprès. Plusieurs vicaires des environs l'assistaient. Les

autorités et un grand nombre d'habitants des villages voisins faisaient partie du cortège où se trouvaient tous les amis et connaissances de la famille.

Deux jours après, M. et Mme Robert et Mathilde retournèrent à Paris laissant leurs parents livrés à leur tristesse. Quant au général, il resta le temps nécessaire pour régler les affaires concernant son enfant. Dès qu'elles furent terminées, il prit la poste et revint en Italie rejoindre l'armée dont le triomphe était complet.

Ce cruel événement avait rendu le séjour de la Meullière fort triste. Aussi peu de temps après, M. et Mme Presta se décidèrent à rentrer à Paris. Ils quittèrent donc leur château pour reprendre leurs habitudes ; M. Presta, pour se distraire, se livrait plus que jamais à ses affaires dont le chiffre avait considérablement augmenté.

Mme Presta reçut beaucoup de visites, ses filles surtout venaient fort souvent la voir, ainsi se passèrent les trois premiers mois de son deuil.

Comme ils commençaient à se remettre de leur douleur, une autre peine vint les atteindre. Au mois de décembre, M. Presta fut de nouveau pris de ses rhumatismes, accompagnés, cette fois, d'accès de goutte. On dut appeler le médecin. Celui-ci ne vit d'autre remède à conseiller au malade que de l'engager à aller passer l'hiver en

Italie. Il en coûtait beaucoup à M. Presta de se séparer de sa famille. Voyant cela Mme Presta finit par lui dire :

— Si vous le désirez, Julie et moi nous vous accompagnerons dans ce voyage.

— Alors je n'hésite plus, répondit M. Presta, nous partirons quand vous voudrez.

Comme Robert était présent, M. Presta ajouta, en s'adressant à lui : — Pouvez-vous vous passer de moi ?

— Soyez tranquille. Vous avez vu que pendant tout le temps que vous êtes resté à la campagne les affaires ont bien marché, elles marcheront encore, vous pouvez être sans inquiétude.

— Mme Presta ajouta : Mme Servent se chargera du petit Paul, nous emmènerons deux domestiques et tout marchera pour le mieux.

— Trois jours après les voyageurs prenaient la route de l'Italie.

Profitons de l'absence de M. et de Mme Presta pour entretenir nos lecteurs de Gaston que nous avons laissé aux prises avec son associé Bruneau et se livrant tout à son aise à ses passions, triste résultat de sa mauvaise éducation et de l'oisiveté à laquelle il avait été habitué dès sa plus tendre enfance.

D'après l'expérience qu'en avait faite M. Presta, il avait bien compris que son gendre n'était homme à accepter ni observation, ni conseil. Il l'avait donc pour ainsi dire abandonné à lui-même tout en prévoyant le triste sort qui attendait sa fille.

En effet, Gaston était un de ces hommes qui aiment la vie indépendante et qui ne peuvent s'assujettir à aucune des règles sociales, surtout aux devoirs conjugaux, ce qui nous fait dire que ces hommes-là, assez nombreux dans tous les temps, devraient toujours rester garçons et ne pas songer au mariage, car, lorsqu'ils sont mariés, ils sont fort gênés et leurs femmes sont loin d'être heureuses.

Gaston avait donc l'usage du monde parce que jusque-là sa fortune lui avait permis de fréquenter des gens riches et libres comme lui ; mais lorsqu'il s'agissait d un monde choisi, il n'y était pas du tout à l'aise, la vie de famille surtout lui était à charge et lui pesait ; les plaisirs de la campagne n'avaient non plus aucun charme pour lui. Sa vie se passait alors dans les cercles, les estaminets, les théâtres, ou tous autres lieux publics où le jeu et les chevaux étaient le principal élément. Il ne dédaignait point la société de ces femmes auxquelles un de nos grands écrivains a donné le nom de femmes du demi-monde, mais il n'était pas homme à se

laisser prendre de passion. Il pouvait dépenser beaucoup d'argent avec elles sans jamais avoir d'attachement pour aucune. Il n'en avait même pas pour la sienne qui, du reste, le payait de la même indifférence, car Mathilde n'avait jamais eu non plus grand amour pour son mari, ce dont elle se dédommageait fort bien par ses dépenses de toilette et par les plaisirs du monde où elle ne manquait pas de trouver d'agréables distractions. En sorte que les deux époux dépensaient sans se rendre aucun compte de l'état de leur fortune, sans savoir si leurs revenus leur permettaient de suivre ainsi leurs penchants.

Il y avait alors, à Paris, quelques maisons très fréquentées par les hommes dont nous venons de parler ; ces maisons étaient connues sous la dénomination de pensions bourgeoises. Ces établissements étaient dirigés par des femmes portant de grands noms et des titres d'un certain effet, mais dont l'origine était fort suspecte. Dans ces maisons on servait à dîner, et on dînait bien pour un petit écu, c'est-à-dire trois francs. Les dames y étaient admises et elles y venaient en toilettes passablement décolletées. C'étaient généralement de jolies femmes aux manières très séduisantes, seulement laissant beaucoup à désirer sous le rapport de la distinction de l'esprit.

Après le dîner, on passait dans les salons ; il y en avait généralement deux, l'un où l'on dansait, l'autre où étaient placées des tables de jeu, où l'on faisait l'écarté, ou le trente et un dont force pièces d'or faisaient les enjeux.

Malheur aux fils de famille qui mettaient les pieds dans ces maisons ! On pouvait leur prédire qu'ils ne s'en tireraient pas sans y laisser une partie de leur fortune.

Il y avait dans ce temps-là encore d'autres maisons de jeu, celles qui étaient autorisées par l'État. Il y en avait deux au Palais-Royal ; elles étaient publiques et fréquentées surtout par de petits rentiers, de petits commerçants, des employés de magasin, même des ouvriers qui venaient perdre là le fruit de leur travail et leurs économies. Il n'était pas rare d'y voir des garçons de recette y perdre les fonds qui leur étaient confiés, puis disparaître ou se suicider. Ces maisons dont l'immoralité était incontestable ont enfin disparu sous Louis-Philippe, mais non sans avoir fait d'innombrables victimes.

Gaston était un habitué assidu des premières de ces maisons et on le voyait de temps en temps fréquenter les autres. C'était ce qui faisait le plus de peine à la famille Presta. C'est aussi ce qui avait engagé Mme Presta à conseiller à son gendre

d'entrer dans cette affaire industrielle avec Bruneau, dans la pensée qu'il y trouverait des occupations capables de le détourner de ses mauvais penchants; mais le naturel l'emportait toujours. Si donc Gaston fit trêve à ses habitudes pendant quelque temps, il ne tarda pas à y revenir insensiblement.

L'affaire de Pantin eût peut-être pu réussir et les espérances de Mme Presta se réaliser, si Bruneau eût été un homme capable et loyal; malheureusement il n'avait ni l'une ni l'autre de ces deux qualités. Ancien ouvrier verrier, il avait été établi et ruiné par la révolution. Il cherchait par tous les moyens à reprendre son ancienne position. Dans ce but il fit de nombreuses tentatives d'inventions. Un jour il se persuada avoir découvert un nouveau moyen de fabriquer le cristal. Ayant la parole facile et entraînante, il savait persuader et faire partager ses idées, mais, au fond, il n'y avait dans ses inventions que des moyens théoriques, dont l'application pratique était à trouver; d'une nature prétentieuse et vaniteuse en même temps, il avait une haute opinion de ses capacités.

Nous avons déjà dit comment, les constructions de l'usine de Pantin terminées, Gaston fut entraîné à mettre dans la Société cent mille francs de plus

qu'il n'y était primitivement engagé, afin qu'il y eût un fonds de roulement jugé nécessaire à la fabrication et à la vente des produits. Ce versement de capitaux l'avait singulièrement contrarié et il en résultait de sa part une grande défiance envers son associé. Il cherchait en conséquence à se rendre compte de l'emploi de son argent ; pour atteindre ce but, il était obligé de demander à Bruneau beaucoup de renseignements ; mais celui-ci éludait constamment toutes les questions qui lui étaient adressées, et répondait de manière à ne jamais éclairer Gaston.

La mésintelligence augmentait donc chaque jour entre les deux associés Si d'un côté Gaston était découragé et dégoûté d'aller à Pantin aussi souvent qu'à son habitude; Bruneau, du sien, voyait son abstention avec une certaine satisfaction. Ils en vinrent au point de ne plus s'adresser la parole, et quand par hasard Gaston allait à l'usine, Bruneau s'éloignait et n'y paraissait pas.

Finalement, Gaston finit par reconnaître que Bruneau n'avait apporté dans la fabrication du cristal aucun procédé nouveau, et qu'une partie de ses fonds avait tout bonnement été employée à des recherches et à des essais toujours infructueux, d'où il résultait que le capital au lieu d'aug-

menter, depuis un an, avait considérablement diminué.

L'embarras de Gaston était extrême. Il aurait voulu sortir de cette affaire, mais comment s'y prendrait-il ? Il en cherchait les moyens, lorsqu'il lui vint l'idée de se confier à Robert.

Il alla donc le trouver et lui fit connaître la situation dans laquelle il se trouvait avec Bruneau en lui expliquant tout ce qui s'était passé dans cette affaire.

— Tout cela est fort grave, mon cher Gaston, lui dit Robert, et demande à être bien examiné avant que l'on puisse vous donner un conseil; pour bien en juger il serait indispensable que je visitasse votre usine.

— C'est très facile, reprit Gaston, nous pouvons aller à Pantin quand vous voudrez.

Le lendemain, Gaston et Robert se rendirent à Pantin : chemin faisant, ils causèrent beaucoup commerce et industrie. Alors Gaston dit à Robert :

— Vous êtes bien heureux, vous, vos affaires vont toujours prospérant; comment faites-vous pour si bien réussir ?

— Comment je fais, mon ami ? C'est bien simple. Quand on a un capital, il s'agit de le bien employer, et pour le faire fructifier, il faut beau-

coup travailler et savoir bien calculer. Avec cela il faut encore joindre l'intelligence à la connaissance des affaires et déployer une grande activité. Ainsi, moi, pour donner l'exemple à mes employés, je suis toujours le premier arrivé dans mes bureaux et j'en sors le dernier, je dirige moi-même mes commandes et en surveille la bonne exécution de même que la livraison. Enfin tout mon temps est consacré à mes affaires. Voilà tout mon secret.

— Tout cela est très bien, répliqua Gaston, mais il faut avoir une bien grande résignation, car c'est un véritable esclavage que vous vous imposez là.

— Un esclavage? reprit Robert, dites du bonheur, quand on a l'habitude du travail et qu'on en voit comme moi le résultat, on est fier de voir grandir sa fortune et d'en être soi-même l'artisan. Ce bonheur-là, voyez-vous, vaut mieux que tous les plaisirs du monde qui bien souvent n'amènent que des déceptions.

— Je vous admire, Ernest. Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas habitué au travail? aujourd'hui je ne serais pas obligé de confier ma fortune à des mains étrangères.

— Oui votre père vous a laissé une grande fortune et il a sans doute pensé que cela vous suffirait pour être heureux, le mien n'était qu'un pau-

vre tailleur, mort pauvre, grâce à la révolution, mais au sortir de l'école, il m'a mis au travail, je m'y suis habitué; je n'ai pas connu les plaisirs du monde et me voilà tout ce qu'il y a de plus heureux sur la terre.

Comme Robert prononçait ces dernières paroles, on arrivait à la cristallerie.

Bruneau était absent ; ils purent donc visiter tout à leur aise, se rendre compte de la valeur des produits, et examiner avec soin les livres que Robert trouva fort mal tenus. Ils purent aussi se convaincre qu'aucun procédé nouveau n'était appliqué à la fabrication du cristal.

Quand tout fut terminé, Robert dit à Gaston :

— Vous avez là, mon cher, une mauvaise affaire, il n'est que temps de vous en retirer, si vous le pouvez, c'est ce qui peut vous arriver de plus heureux, autrement votre capital y passera. Car une fabrique où il ne règne pas plus d'ordre ne peut marcher qu'à la ruine.

— Pour m'en retirer, que faut-il faire ? répondit Gaston.

— Avez-vous votre acte de société ?

— Oui.

— Montrez-le-moi.

Robert lut deux fois l'acte de société et après avoir réfléchi un instant, il dit :

— Il y a deux clauses dans cet acte auxquelles il y a dérogation aux conditions stipulées ; ce qui vous autorise à demander la dissolution ; je vous engage à agir le plus tôt possible. La première dérogation est que Bruneau s'est engagé à vous présenter un procédé nouveau dans la fabrication du cristal et qu'il n'a pas rempli son engagement. La seconde consiste en ce qu'il vous a fait verser cent mille francs de plus que vous ne vous y étiez engagé. Or, selon moi, cela doit suffire pour entraîner la dissolution de la société, si vous l'exigez. Au surplus, mon ami, faites mieux, allez trouver un avocat et chargez-le de suivre cette affaire, j'espère qu'il vous tirera de là.

Le lendemain Gaston ne manqua pas d'aller soumettre son affaire à un avocat.

Celui-ci, après avoir examiné l'acte de société, lui répéta ce que lui avait dit Robert.

— Mais avant d'attaquer Bruneau, ajouta-t-il, il est convenable de tenter une liquidation amiable, et je vais appeler Bruneau dans mon cabinet afin de l'amener à un acte de conciliation et, s'il s'y refuse, nous aurons recours aux tribunaux. Seulement c'est un procès qui peut être long, je crois devoir vous en prévenir.

— N'importe, dit Gaston, à quelque condition que ce soit, je veux sortir de cette situation ; il

m'en coûtera cher, je m'y attends ; mais j'en suis fatigué.

— C'est bien, dit l'avocat, nous allons poursuivre l'affaire.

Nous n'entrerons pas ici dans tous les détails des pourparlers qui eurent lieu entre l'homme d'affaires et Bruneau ; nous nous contenterons d'en faire connaître le résultat.

Un arrangement intervint entre les deux associés par lequel il fut convenu que Bruneau garderait la fabrique au prix de cent mille francs payable en cinq années, que les marchandises en magasin, pouvant s'élever à environ quarante mille francs, seraient vendues, liquidées et que le produit en serait aussitôt remis à Gaston. En conséquence de cet arrangement la société se trouvait de droit et de fait dissoute.

Voilà donc Gaston débarrassé moyennant une perte d'au moins soixante mille francs et de plus l'éventualité de la rentrée des cent mille francs, montant du prix de l'usine dont il ne toucherait aucun intérêt.

Il devait cette perte à son inexpérience et à la mauvaise foi d'un homme qui, dans cette circonstance, sut se faire une position, si toutefois son habileté va jusqu'à savoir la maintenir et remplir ses engagements.

Jusque-là, Gaston ne s'était rendu aucun compte de l'état de sa fortune et encore moins de l'importance de ses revenus. On lui avait dit si souvent que celle de son père était considérable que, dans son illusion, il la croyait inépuisable. Sa femme, de son côté, était incapable d'en connaître la valeur. Son père lui avait donné cent mille francs de dot , c'était tout ce qu'elle savait. Mais lorsque Gaston se vit privé de l'argent laissé entre les mains de Bruneau, il ouvrit enfin les yeux; d'autant plus que le revenu, qu'il tirait d'habitude des maisons vendues et celui de la propriété de la rue du Bouloi, se trouvait excessivement réduit à la suite des emprunts hypothécaires qu'il avait faits. Enfin, l'argent qu'il avait reçu pour sa propriété de la Meullière ayant disparu, il se trouvait dans une grande gêne dont il commençait à sentir les effets. Jusque-là, cependant, il n'avait encore rien changé dans sa manière de vivre.

Pour un ménage vivant avec ordre et économie, la fortune de Gaston, bien que très réduite, eût pu encore permettre de vivre à l'aise, si elle eût été sagement administrée; mais pour celui-ci, dont les dépenses étaient considérables, le revenu en devenait tout à fait insuffisant.

Gaston commençait seulement à s'en apercevoir; aussi un jour, il se hasarda à demander à sa

femme de faire en sorte de réduire ses dépenses.

— Mais vous, monsieur, lui répondit sèchement Mathilde, commencez par réduire les vôtres. Supprimez celles que vous faites à votre cercle et pour vos chevaux, après cela je réduirai ma maison.

Cette réponse était loin de plaire à Gaston, et plutôt que de répliquer il préféra sortir, l'un et l'autre continuèrent donc tout l'hiver à vivre encore ainsi qu'ils en avaient l'habitude.

Nous avons quelquefois déjà entretenu le lecteur de Paul de Bremont. Ce jeune homme avait alors vingt-quatre ans. Depuis quelques mois il s'était passablement lié avec Gaston. Celui-ci l'avait fait admettre à son cercle et le conduisait même dans d'autres lieux, bien entendu à l'insu de M. le comte de Bremont qui, depuis que M. Presta avait reçu le titre de baron, avait repris son titre de comte.

Paul avait perdu un jour au cercle une assez forte somme. Il n'osait pas en faire l'aveu à son père. Mais il ne craignit pas d'en faire la confidence à sa mère qui comme toutes les mères était fort indulgente pour les premières fautes de leurs fils. Tout en recommandant au sien de ne pas recommencer, Mme de Bremont lui donna l'argent nécessaire pour acquitter sa dette de jeu.

Paul cessa pendant quelque temps d'aller au

cercle ; mais en compagnie de Gaston, il allait parfois dans une de ces maisons interlopes que nous avons désignées sous la dénomination de pensions bourgeoises. A son âge on est facile à entraîner, aussi Paul ne fut-il pas longtemps à faire connaissance avec une de ces dames de mœurs faciles, et pour lesquelles tant de jeunes gens de famille se passionnent souvent jusqu'à faire les folies les plus extravagantes.

Sous un prétexte ou sous un autre, Paul eut souvent recours à sa mère pour subvenir aux dépenses qu'il faisait. Mais l'argent qu'elle lui donnait ne suffisait plus. Alors que fit Paul ? Il contracta des dettes en souscrivant à des prêteurs des lettres de change pour une somme qui atteignit un chiffre assez élevé.

Lorsque vinrent les échéances, il fallut payer : Paul comptait encore sur sa mère, mais Mme de Bremont comprenant enfin le désordre de son fils dut en avertir son mari.

Le comte de Bremont fit venir son fils, lui fit de vives remontrances et paya tout, puis il prit des informations et se rendit compte de la vérité ; alors il prit une résolution.

Il alla au ministère des affaires étrangères, sollicita auprès du ministre un emploi pour lui et son fils dans une ambassade quelconque, et grâce à

sa réputation de bon diplomate, huit jours après lui, sa femme et son fils s'éloignaient de Paris se rendant en Angleterre avec une mission diplomatique.

Par ce moyen M. de Bremont tira son fils des dangers d'une fréquentation dans laquelle par inexpérience il pouvait être entraîné, mesure très sage dont le père et le fils n'eurent plus tard qu'à se féliciter.

Maintenant revenons à M. et à Mme Presta et voyons ce qui se passa depuis leur départ pour l'Italie.

Le voyage fut rude et rempli de petits incidents. Tantôt c'étaient des chevaux qui ne marchaient qu'avec peine ; des postillons qu'on attendait des heures entières aux relais ; d'autres dont l'état d'ivresse inspirait des inquiétudes à nos voyageurs. Tantôt c'étaient de mauvais repas dans les auberges, des chambres froides et humides dans lesquelles il fallait coucher, et cependant tout cela coûtait fort cher. On n'était pas toujours tranquille non plus du côté des voleurs. En sorte que M. Presta était très souffrant et tous les voyageurs très fatigués lorsqu'ils arrivèrent à Venise.

Là, ils choisirent bien le meilleur hôtel de la ville, mais quelle différence dans la manière de vivre ! hors la température douce et bienfaisante

dont on jouissait, tout le reste était détestable. Paris alors était loin de jouir du confortable que nous possédons aujourd'hui ; mais la différence était encore énorme avec les usages de l'Italie, surtout à cette époque où Napoléon Ier venait de s'y faire proclamer roi. On accueillait certainement bien les Français ; mais à la condition de leur faire payer tout fort cher. Il fallait que ce fût l'espoir d'y trouver sa guérison pour que M. Presta se résignât à cette manière de vivre qui devenait une véritable charge pour nos voyageurs. Combien ils regrettaient leur séjour de la Meullière ! Il leur tardait d'y revenir.

Enfin, arriva le mois de mars qu'on attendait avec une extrême impatience. M. Presta étant tout à fait remis, on se disposait à rentrer à Paris. Il ne faut cependant pas quitter l'Italie, se disait-on, sans en visiter les principales villes. On parlait alors d'y faire quelques stations, tout en suivant la route de la France. Seulement, il était tant question des histoires de brigands qui sur les routes arrêtaient les voyageurs, qu'on hésitait. Enfin on décida qu'on visiterait au moins Naples, Rome et Florence ; qu'on se dirigerait ensuite sur Nice ; qu'on s'arrêterait à Marseille, à Lyon et de là on se rendrait à Paris. Ce voyage demandait un mois. Enfin on le fit en s'exposant de nouveau aux incon-

vénients que nous avons signalés mais sans accident grave. On fut de retour à Paris fin avril, avec la ferme résolution de ne pas recommencer un tel voyage, tant celui-ci avait été fatigant et avait coûté cher.

De retour chez soi, à la satisfaction de tout le monde, pendant plusieurs jours on ne parla que du voyage, des incidents, de la manière de vivre en Italie, ainsi que des belles choses qu'on y avait vues et des impressions qu'on y avait éprouvées. Julie en était surtout enchantée et ne regrettait pas les petits tourments qu'elle y avait partagés avec ses parents.

Pendant ce temps la famille s'était augmentée. Clara avait donné un second fils à son mari et l'on attendait les grands-parents pour faire le baptême qui eut lieu aussitôt après leur retour.

On commençait à se remettre un peu de la mort d'Irma, grâce à toutes les distractions que donnèrent les circonstances que nous venons de raconter, lorsqu'un soir M. Presta rentra la figure toute bouleversée, tenant un journal à la main. Il tomba sur un fauteuil sans pouvoir prononcer une parole.

— Qu'avez-vous ? demanda Mme Presta, êtes-vous malade ? vous est-il arrivé quelque malheur ?

— Oui, ma chère amie, je viens d'apprendre une bien triste nouvelle.

— Quelle nouvelle? reprit aussitôt Mme Presta avec vivacité.

— Je viens de voir dans le *Moniteur de l'armée* que voici, que le général a été tué à la bataille d'Iéna.

— Comment, le général est mort! s'écria aussitôt Mme Presta, et tout à coup prise d'une attaque de nerfs, elle se renversa sur son fauteuil à peu près évanouie. Mathilde et Julie, tout en versant d'abondantes larmes, s'empressèrent de la secourir et de lui donner des soins, mais ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure qu'elle revint à elle et qu'elle put reprendre la parole.

— Comment, dit-elle encore une fois, le général a été tué?

— Hélas! oui, ma chère amie, d'après le *Moniteur*, il aurait reçu un boulet de canon en pleine poitrine.

— Décidément le malheur s'est abattu sur notre famille.

A cette époque où la guerre était générale en Europe, quelle famille n'était pas affligée de semblables malheurs! Était-il une mère qui n'eût au moins un fils à pleurer; une sœur, un frère; une jeune fille, un fiancé? A plus forte raison un gé-

néral que le devoir plaçait toujours au premier rang, ne fallait-il pas s'attendre à de tels deuils? Si la guerre donnait la gloire à la France, combien de désolation n'apportait-elle pas dans les familles!

— Que voulez-vous, ma chère amie, répliqua M. Presta, tout n'est pas bonheur dans la vie. Chacun ici-bas a sa part de douleur, il faut savoir nous soumettre.

— Savez-vous, reprit Mme Presta, ce qu'est devenu le corps du général ? si le journal ne le dit pas, il serait bon ce me semble que vous allassiez vous en informer au ministère.

Le journal ne disait rien à ce sujet, aussi dès le lendemain matin M. Presta alla au ministère où on lui confirma la nouvelle rapportée. Quant au corps du général, lui dit-on, il a reçu les honneurs militaires en rapport avec son grade et il est enterré au cimetière d'Iéna avec une indication portant son nom et son titre.

M. Presta rapporta aussitôt ses renseignements à sa femme.

— C'est très bien, lui répondit-elle, mais dites-moi, mon ami, ne seriez-vous pas d'avis d'envoyer quelqu'un à Iéna pour acheter le terrain où est inhumé le corps du général et de lui ériger un tombeau.

— Si vous le désirez, je ne m'y oppose pas. Nous pouvons prier Robert de faire ce voyage, lui seul est capable de remplir cette mission et bien certainement il s'en acquitera convenablement.

Deux jours après, Robert était en route pour Iéna, bien que ce voyage contrariât un peu Clara qui voyait pour la première fois son mari s'éloigner d'elle.

Pendant que Robert s'occupait de sa mission, un dédommagement vint apporter quelque consolation à M. Presta.

Dans l'intention de favoriser le commerce et l'industrie, et ramener la confiance dans le pays, Napoléon eut la pensée de créer une banque nationale au capital de douze millions. Dans ce but, il fit appeler les plus gros capitalistes de Paris et leur proposa de se mettre à la tête de cet établissement, M. Presta était au nombre des financiers qui acceptèrent cette proposition. On dut donc procéder à la formation de l'administration et pourvoir à la direction. Alors un conseil fut nommé, puis on choisit trois directeurs au nombre desquels fut M. Presta. C'était pour lui un grand honneur qui le flatta beaucoup ; il prit en conséquence le titre de directeur de la Banque nationale de France.

Lorsque Robert fut de retour, après avoir rem-

pli la mission que lui avait donnée Mme Presta, il fut enchanté d'apprendre cette nouvelle qui donnait une grande satisfaction à toute la famille. Mais il était dans sa destinée que désormais elle ne pourrait jouir de son bonheur en toute sécurité, car si d'un côté M. Presta se trouvait très honoré de ce nouvel honneur, d'un autre il n'était pas loin d'éprouver une nouvelle peine.

D'après tout ce que nous avons dit du ménage de Gaston et de Mathilde, il y avait tout à croire qu'un jour ou l'autre il tournerait mal; car, quand il n'y a ni accord, ni entente, ni sympathie entre le mari et la femme, on ne peut que s'attendre à quelque catastrophe. Que l'amour par le temps s'affaiblisse, on peut encore l'admettre; mais quand l'amitié n'existe plus ni d'un côté ni de l'autre, il n'y a plus rien à espérer et on ne peut attendre que des malheurs. Ainsi la gêne arrivait à grands pas dans la maison de Gaston; et parfois il laissait Mathilde manquer d'argent.

Un jour Mathilde lui en demanda pour subvenir à ses dépenses de ménage.

Gaston, plus sombre et plus préoccupé que d'habitude, lui répondit sèchement qu'il n'en avait pas et, sans dire un mot de plus, il sortit.

C'était la première fois que Mathilde entendait de telles paroles; aussi retentirent-elles jus-

qu'au fond de son cœur et elle pleura beaucoup. Elle espérait pourtant que Gaston allait revenir, mais tout le jour se passa à l'attendre vainement. Elle avait des payements à faire; elle dut les remettre.

Le lendemain Gaston n'étant pas rentré, elle se décida à aller conter son embarras à son père.

M. Presta lui fit d'abord plusieurs questions, cherchant à se rendre compte de ce que signifiait cette réponse : je n'en ai pas; puis s'efforçant de consoler sa fille du trouble dans lequel il la voyait, il lui remit la somme qui lui était nécessaire.

Après que Mathilde fut sortie, M. Presta fit part à sa femme de ce qu'elle venait de lui dire.

— Ah, s'écria Mme Presta, le malheureux a fini par se ruiner, cela devait arriver.

— Sans doute, ajouta M. Presta, il est à bout de ressources; comme vous le dites, cela devait arriver... mais que va devenir notre malheureuse fille?

— Ne pourriez-vous donc pas arracher Gaston à ses mauvaises passions et le tirer de cette position?

— Moi, ma bonne amie! y pensez vous? un homme qui ne veut entendre aucun conseil, qui n'a jamais rien fait de sa vie et qui est tout à fait incapable de faire la moindre chose. Que voulez-

vous que je fasse ? plutôt que de changer de conduite il tombera dans la misère; vous verrez que je ne me trompe pas.

— Je crains que vous n'ayez que trop raison, mon ami ; c'est un grand malheur pour nous !

— Sans doute, c'est un grand malheur pour nous, et encore plus pour notre fille, mais je n'y vois aucun remède ; car ces hommes-là tombent et ne se relèvent jamais. Vous verrez que Gaston vendra sa dernière propriété, sa voiture, ses chevaux, son mobilier plutôt que de changer de conduite. Il est aujourd'hui sur le bord de l'abîme, demain il y tombera tout à fait. Ne voit-on pas des joueurs après avoir tout perdu aller jusqu'au suicide? Quant à nous, ce qu'il nous reste à faire, c'est d'aviser à sauver la dot de notre fille et, pour le surplus, arrive ce que pourra.

En disant à sa femme qu'il n'avait pas d'argent, Gaston avait dit la vérité, la veille il avait perdu tout ce qui lui restait, et ayant même joué sur parole il se trouvait devoir une assez forte somme. Les quarante mille francs qu'il avait reçus pour prix de la vente des marchandises de l'usine de Pantin avaient complètement disparu. Il tenta alors un nouvel emprunt sur sa propriété de la rue du Bouloi, mais comme elle était grevée de deux cent mille francs il ne trouva pas de prêteur.

Poussé dans ses derniers retranchements, il fit ce que tant de jeunes gens faisaient et font encore. Il s'adressa à un de ces hommes, fort nombreux à cette époque, qui se donnaient le titre de banquiers et n'étaient que d'abominables usuriers ne prêtant qu'à de gros intérêts en faisant souscrire des lettres de change aux fils de famille qui avaient à prétendre des biens à venir.

Gaston, après s'être ainsi procuré une certaine somme, rentra chez lui et remit à Mathilde l'argent qu'elle lui avait demandé; pour le moment il était sorti d'embarras, mais il ne tarda pas à y retomber de nouveau.

En effet, un mois après, tout au plus, pareille scène recommença. Gaston était d'une humeur massacrante et lorsque sa femme lui demanda de l'argent, il répondit encore très durement qu'il n'en avait pas, mais qu'il en aurait dans deux jours. En effet il avait vendu sa propriété de la rue du Bouloi, et comme il ne lui restait plus aucun revenu, il résolut de prendre une mesure radicale, il put donc encore remettre quelque argent à sa femme.

Huit ou dix jours après Mathilde vit venir des hommes dans la cour; les uns examinaient les voitures, les autres les chevaux. On allait, on venait. C'était un vacarme épouvantable, les

domestiques n'y comprenaient rien. Mathilde non plus. Enfin ces hommes emmenèrent voitures, chevaux et harnais.

Gaston rentra ensuite chez lui.

— Que signifie tout ce bruit, dit Mathilde à son mari, et tous ces hommes qui viennent de quitter la cour ?

— Cela signifie, madame, répondit Gaston avec humeur, que je viens de vendre nos voitures et nos chevaux et que vous et moi désormais nous irons à pied. Maintenant vous pouvez congédier vos domestiques, attendu qu'ils vous sont inutiles.

— Puis-je au moins connaître les raisons qui vous forcent à cette mesure ? demanda Mathilde en pleurant.

— Vous savez bien que Bruneau m'a ruiné et que je n'ai plus assez de fortune pour nous permettre tant de luxe.

— Dites donc vos pertes et vos folies, monsieur ; voilà ce qui vous a conduit à la ruine. Dans tous les cas, rien ne vous autorise à me parler aussi durement.

— Et vous, répliqua Gaston, je ne vous reconnais pas le droit de me faire des reproches. J'ai eu de mauvaises chances, voilà tout.

— Mais vous n'aviez qu'à ne pas jouer, ajouta Mathilde ; alors vous n'auriez pas perdu.

— Ne pas jouer ! cela vous est facile à dire. Quand on a perdu et qu'on est poussé par le désir de se rattraper, la raison s'égare et je défie l'homme le plus sage de s'arrêter sur cette pente infernale. Que voulez-vous ? c'est plus fort que moi.

Après le déjeuner, qui fut fort triste, Gaston sortit laissant Mathilde en proie au plus profond désespoir.

Elle prit la résolution d'aller tout conter à son père et à sa mère, dont le mécontentement fut extrême.

— Quand je disais que cela finirait ainsi, vous le voyez, dit M. Presta, je ne me trompais pas.

— Que c'est donc malheureux ! dit à son tour Mme Presta, et quel parti prendre pour tirer Mathilde d'une si triste position ?

M. Presta, dont l'agitation se manifestait en marchant de long en large dans l'appartement tout en réfléchissant, répondit :

— Le parti qu'il y a à prendre ! Je vais vous le dire : le payement de la vente de la maison de la rue du Bouloi n'est pas encore effectué, il faut y faire opposition pour préserver sa dot et demander une séparation de biens ; puis, nous allons partir pour la Meullière et emmener Mathilde avec nous. Voilà ce qu'il y a à faire sans tarder. Ce ne sera pas une grande privation pour elle de ne pas

voir son mari. Il ne lui restera ensuite qu'à donner congé à ses domestiques et du reste arrivera ce qui pourra. Voilà mon avis.

M[me] Presta regarda sa fille. — Eh bien ! Mathilde, qu'en penses-tu ?

— Je ferai tout ce que vous voudrez, répondit-elle.

— Alors nous abandonnerons Gaston à lui-même, reprit M[me] Presta.

— Gaston ne demande pas mieux que de s'éloigner; remarquez que vous l'avez à peine vu depuis notre retour de voyage ; il craint sans doute nos reproches; il est honteux de sa conduite et de sa position. C'est un homme tombé à la mer qui aime mieux se noyer que de prendre la main qu'on lui tend. Savez-vous, ma chère amie, ce qu'il deviendra? la nécessité le forcera à s'accrocher à quelque branche pourrie de la société, c'est-à-dire à un monde corrompu où il pourra encore vivre selon ses goûts, comme par le passé. Voilà où il en arrivera.

— C'est un grand malheur, mais, je le vois bien, nous ne pouvons pas l'éviter.

Huit jours après, la famille Presta, Mathilde comprise, était installée au château de la Meullière. Gaston resté seul ne mit aucun obstacle aux mesures qui furent prises et s'y conforma sans obser-

vation, comprenant bien du reste qu'il ne pouvait y apporter d'opposition, d'ailleurs il devenait libre de ses propres actions et maître d'agir comme il l'entendrait.

Il restait à Gaston, pour toutes ressources, la somme que Bruneau avait à lui payer annuellement, son mobilier et quelques milliers de franc qui lui revenaient sur la vente de sa propriété de la rue du Bouloi, qu'il ne pouvait toucher que dans trois mois. Tout cela ne lui donnait pas d'argent comptant. Alors que fit-il? Il alla trouver un de ces banquiers dont nous avons déjà parlé, de ces hommes qui prêtent à gros intérêts. Il lui prêta contre des billets à ordre et à assez courte échéance. Avec cela, Gaston pouvait vivre encore quelques mois.

Laissons pour un moment la famille Presta pour raconter ce qui se passait à Londres avec Paul de Bremont.

La position qu'il occupait avec son père lui avait permis de fréquenter la haute société anglaise. Jeune, beau garçon, distingué dans ses manières, il y était non seulement bien accueilli, mais encore recherché. Il fit donc connaissance avec plusieurs familles ; entre autres celle d'un lord anglais, nommé Brington, possédant une très grande fortune, et pouvant avoir environ la cinquantaine.

Mme Brington était une fort jolie femme, sédui-
sante par son esprit et sa distinction. Elle avait de
trente à trente-deux ans. Paul lui plut beaucoup.
Elle s'arrangea donc de manière à recevoir M. et
Mme Bremont et leur fils dans l'intimité. On passait
une partie des soirées tantôt chez elle, tantôt chez
Mme de Bremont, et lord Brington se trouvait très
heureux de pouvoir faire une partie de cartes avec
M. de Bremont pendant que les dames, ou
jouaient, ou causaient et préparaient le thé, selon
l'usage anglais. A l'âge de Paul on est toujours
sensible aux prévenances d'une femme belle et
aimable, et, dans quelque condition qu'elle soit, on
ne peut toujours se défendre d'éprouver pour elle
un certain sentiment d'amour. Paul finit donc par
être épris de Mme Brington, d'autant plus, qu'elle
ne paraissait pas le moins du monde repousser
ses hommages. Tout naturellement des rapports
intimes s'établirent entre eux.

Ces rapports durèrent deux ou trois mois sans que
ni M. ni Mme Bremont s'en aperçussent, sans que
M. Brington eût conçu le moindre soupçon. Tout
marchait au mieux et la passion de l'un et de
l'autre grandissait avec le temps, mais ce bonheur
clandestin ne pouvait toujours durer.

Mme Brington avait mis sa femme de chambre
dans sa confidence. Celle-ci connaissait donc ses

secrets, elle en profitait pour se montrer très exigeante. Aussi qu'arriva-t-il? Qu'un jour, ne se trouvant pas suffisamment récompensée, elle se vengea en dénonçant sa maîtresse à son mari.

M. Brington reçut la chose froidement, mais il prit ses mesures pour s'assurer de la vérité. Il ne tarda pas à en trouver l'occasion. Ce jour-là, il prit avec lui deux policemen et les conduisit à un appartement que les amoureux avaient loué et où ils se donnaient rendez-vous.

Lorsque le malheureux mari eut la certitude que les amoureux étaient entrés, il fit ouvrir la porte au nom de la loi, n'adressa aucun reproche aux délinquants, ne proféra aucune plainte ; mais il fit dresser un procès-verbal de culpabilité contre eux et s'éloigna.

Le lendemain, lord Brington attaquait sa femme en séparation, et, se basant sur l'adultère dûment constaté, demandait à la justice l'application de la loi du divorce. Ces formalités remplies, il quitta sa maison et se rendit dans une de ses terres en attendant le jugement, laissant sa femme à ses regrets et à ses remords.

Peu de temps après, la séparation fut prononcée sans difficulté, et tout aussitôt lord Brington quittait l'Angleterre et se mettait en voyage sans voir

sa femme ni lui dire un seul mot, et elle, de so côté, n'entendit plus parler de lui.

Justement dans ce moment des différends ve naient de surgir entre la France et l'Angleterre L'ambassadeur dut quitter Londres et revenir à Paris, où il était appelé; la famille Bremont le suivit sans regrets, car elle n'était pas fâchée de ne plus entendre parler de cette malheureuse affaire, qui fit grand bruit dans le monde.

Les billets que Gaston avait souscrits ne tardè- rent pas à arriver à leur échéance, et il ne lui était rentré aucun fonds, attendu que Bruneau s'était déclaré en état de faillite, et que la dot de Ma- thilde et les frais de la vente de la maison de la rue du Bouloi, une fois prélevés, il ne devait plus rien lui revenir. Un seul moyen lui restait donc de sortir d'embarras, c'était de vendre son mobi- lier, et c'est ce qu'il fit. Alors il se libéra de ses dettes et alla habiter un petit appartement garni. Il ne s'inquiétait nullement de sa femme; il avait assez de penser à lui-même, car il fallait vivre et sa position devenait de plus en plus cri- tique.

En ce moment quelques capitalistes fondaient rue Richelieu une nouvelle maison de jeu qui eut plus tard une très grande renommée. Gaston en eut connaissance; il fut trouver le directeur et il

se proposa pour l'emploi de croupier. Étant très au courant des jeux, il fut accepté sans difficulté. Il trouva là une ressource appropriée à ses goûts ; vivant dans ces bas-fonds de la société, il était dans son élément ; ainsi la prédiction de M. Presta se réalisa.

Depuis ce moment la famille Presta l'abandonna et ne s'occupa plus de lui. Mathilde n'était pas sans avoir éprouvé du chagrin de cette séparation, mais elle finit par s'en consoler et recouvra une grande tranquillité d'esprit, grâce aux distractions qu'elle trouvait auprès de sa mère et de ses sœurs.

Voilà ce qui advint de cette union qui avait eu tant d'éléments pour être heureuse et qui, par manque de sympathie et d'ordre, plus encore par l'oisiveté et la mauvaise éducation du mari, tomba dans une dissolution malheureuse et toujours regrettable pour une famille honorable et bien placée dans le monde.

Comme nous l'avons dit, M. et Mme Bremont et leur fils Paul étaient revenus à Paris ; leur premier soin fut de faire une visite à la famille Presta, les relations y devinrent de plus en plus intimes. Au retour de la campagne, Mme Presta reprit ses soirées de famille ; Paul n'y manquait jamais, à la grande satisfaction de Mme Presta et de Mme Bre-

mont, dont les désirs tendaient au même but ; l'une ambitionnait pour sa fille le titre de comtesse ; l'autre désirait voir son fils entrer dans une famille riche. Julie allait atteindre sa dix-huitième année, elle était jolie, bien élevée, Paul ne manquait pas d'agréments et de bonnes qualités, il n'en fallait pas davantage pour faire un couple bien assorti, d'autant plus que ces jeunes gens se plaisaient assez mutuellement, et que, loin de chercher à les éloigner l'un de l'autre, les deux mères faisaient tout ce qu'il fallait pour qu'ils pussent se convenir. Il ne manquait plus à Paul qu'une position pour décider le mariage.

Une occasion de faire cette position vint tout naturellement s'offrir.

Les occupations de M. Presta à la Banque de France augmentaient tous les jours au fur et à mesure que les affaires y prenaient de l'extension. Comme il ne pouvait plus y suffire, on décida dans le conseil de lui donner un secrétaire. Alors M. Presta proposa Paul de Bremont, qui fut agréé sans difficulté. M. et Mme de Bremont en étaient extrêmement heureux. Un mois après, on célébrait le mariage de Paul de Bremont avec Julie, et la satisfaction des deux familles était complète ; car il ne manquait plus rien à la félicité de

Mme Presta, qui avait enfin réalisé le rêve de son ambition.

Deux années se passèrent ainsi dans la félicité, lorsqu'un nouvel honneur vint encore l'élever au suprême degré. En vue de récompenser M. Presta des services qu'il rendait à la Banque, l'empereur le nomma sénateur. Comme on le pense, cette haute dignité mettait le comble à la joie de la famille. Malheureusement elle ne put jouir longtemps de tant de bonheur. M. Presta avait atteint sa soixante-dixième année, et six mois après sa nomination de sénateur il fut repris de sa goutte, compliquée cette fois d'une hypertrophie du cœur. Après dix jours de maladie, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, il fut enlevé à l'affection de sa famille inconsolable.

Cette mort fit sensation dans Paris. L'armée, dont M. Presta était bien connu, la magistrature, le commerce, le monde financier y furent très sensibles et les témoignages d'estime entourèrent la mémoire de cet homme de bien.

Pour Robert, ce fut un coup terrible, et comme il n'en avait jamais éprouvé, car il affectionnait son beau-père non seulement comme son bienfaiteur, mais plutôt encore comme un ami, il lui avait voué toute la tendresse qu'on pourrait avoir pour un père.

Les obsèques de M. Presta eurent lieu avec grande pompe à l'église Saint-Roch. Robert et Paul de Bremont, accablés, conduisaient le deuil. Le clergé de la paroisse était au grand complet, il était accompagné de plusieurs ecclésiastiques des environs de la Meullière ainsi que des autorités; du fermier Jacques et sa famille et de quelques habitants des villages voisins.

Un bataillon des grenadiers de la garde formait la haie, un autre bataillon de chasseurs à pied suivait le char funèbre.

L'Empereur s'était fait représenter par deux de ses aides de camp, les cordons du poêle étaient tenus par le ministre de la guerre, un sénateur, un administrateur de la Banque et un magistrat. Venaient ensuite des employés de la Banque ayant leur directeur à leur tête, puis une quantité considérable de commerçants ou industriels, de financiers et d'amis, enfin les employés de la maison Robert et Presta en grand deuil. Tous conduisirent tristement cet homme de bien au champ du repos.

Toute la famille fut atterrée de ce malheur inattendu qui la frappait si cruellement dans sa plus tendre affection et lui enlevait son bonheur. Il lui fallut bien du temps pour s'en consoler. Quant à Mme Presta, elle ne s'en consola jamais. Elle se

retira avec Mathilde à son château de la Meuillière, où elle passa le reste de ses jours, plongée dans le deuil, ne trouvant d'adoucissement à son chagrin que dans la prière et la charité que lui inspiraient sa foi en Dieu et l'espoir de retrouver un jour celui qui en tout temps avait fait le bonheur de sa vie.

QUATRIÈME PARTIE

ERNEST ROBERT ET SES TROIS FILS

La mort du baron Presta causa un si grand chagrin à Robert que pendant quelque temps il perdit tout courage dans ses affaires ; il ne pouvait s'habituer à l'absence de celui qui avait été si longtemps le chef de cette maison que désormais il devait diriger seul. Il eut même souvent la pensée de se retirer; mais pourrait-il rester à ne rien faire ? C'était bien difficile pour lui ; le travail était sa vie. Il semblait que l'oisiveté lui serait à charge ; puis il avait trois enfants auxquels il fallait songer à faire un avenir. Il finit donc par prendre la ferme résolution de continuer son commerce encore quelques années, sauf à supporter les vicissitudes auxquelles doit s'attendre tout commerçant, car quel est celui qui pourrait dire n'avoir jamais rencontré d'obstacle dans le cours de sa carrière

commerciale et avoir pu suivre son chemin sans entraves. Pour Robert, c'étaient des fabricants qui lui manquaient de parole ; c'étaient des commandes inexactement exécutées, ou des employés qui se conduisaient mal ; enfin une infinité de choses plus ou moins désagréables qui survenaient au moment où l'on y pensait le moins.

Robert eut d'abord à s'occuper du règlement des affaires de famille, et ce ne fut pas une petite besogne pour lui, car à tout moment il avait à répondre à une foule d'hommes de loi. Il y avait un mineur, ce qui compliquait singulièrement la position et rendait la liquidation extrêmement difficile ; aussi ne dura-t-elle pas moins de deux années. Enfin Robert, à force d'efforts et après bien des difficultés, parvint à surmonter tous les embarras et à donner satisfaction à tous les intéressés.

Quelques années se passèrent assez bien lorsqu'un événement imprévu vint lui donner d'autres soucis.

C'était la guerre avec la Russie que Napoléon venait d'entreprendre ; cette guerre si malheureuse pour la France, où une armée périt presque tout entière A cet effet, le gouvernement avait de grands approvisionnements à faire et Robert reçut des commandes considérables à exécuter et à

livrer dans un bref délai. Il fallait redoubler d'activité ; mais si sous ce rapport il y avait de grandes difficultés à surmonter, il y en avait bien d'autres dans les moyens de transport des marchandises, les époques des livraisons aux intendances étaient déterminées ; Robert fut exact tant que l'armée n'eut pas franchi la frontière, mais lorsqu'elle eut traversé le Niémen, les envois ne purent parvenir à leur destination ; plusieurs restèrent dans les entrepôts. Alors le ministre de la guerre exigea que Robert allât lui-même en opérer la livraison, attendu que l'armée en avait indispensablement besoin.

Un voyage à la frontière russe devenait donc inévitable ; Robert en fit part à sa femme qui se désolait ; mais il n'y avait pas moyen de s'y opposer, il fallut forcément procéder aux préparatifs de départ ; Clara s'y décida, mais non sans verser des larmes.

Parmi les fournisseurs de l'armée, Robert passait pour être un des plus importants et des plus capables. Il avait une telle réputation d'homme actif et intelligent, que lorsque le ministre de la guerre avait un changement à faire dans l'habillement militaire ou autre modification à réaliser, il le consultait dans les mesures à prendre, et ses conseils avaient un grand poids dans ses décisions.

Robert avait le coup d'œil si sûr et le jugement si droit, que rarement il se trompait dans ses appréciations.

Aussi comme il connaissait les hommes, savait calculer et comprendre ses intérêts, il avait adopté un système d'affaires qui lui présentait de très grands avantages. D'autres à sa place eussent construit des fabriques pour se procurer les objets nécessaires à son commerce ; mais lui, avait préféré donner tout à faire à des fabricants spéciaux, qu'il soutenait la plupart par des avances de capitaux ou en les commanditant. Par ce moyen il s'évitait bien des embarras, faisait des heureux et il obtenait des produits dans d'excellentes conditions soit comme confection, soit comme prix. Tous ses fournisseurs étaient donc ses obligés et des amis sur lesquels il pouvait compter.

Il en était de même pour ses employés, envers qui il était sévère, mais toujours juste. Dans le but de leur assurer un avenir, en outre des appointements fixes et mensuels qu'il leur allouait, à chaque inventaire qu'il faisait une fois tous les ans, pour les récompenser de leur zèle, il leur accordait des gratifications proportionnées à ses bénéfices, aussi de tout temps pouvait-il compter sur leur bon vouloir et leur fidélité.

Ces gratifications n'étaient pas données de la

main à la main. Elles étaient inscrites sur un registre spécial ou chaque employé avait un compte ouvert et où le capital augmentait d'autant chaque année ; l'intérêt seulement en était remis. Ainsi l'employé qui avait passé dix ans dans la maison Robert possédait un capital dont, au bout de ce temps, il pouvait disposer à son gré. Ce système le dispensait de toute autre économie et constituait une espèce de caisse d'épargne obligatoire qui avait pour lui d'importants avantages et pour Robert celui d'avoir des employés capables et dévoués.

Afin d'en témoigner leur gratitude à leur patron, il était en usage parmi ses employés, la veille de la fête de Robert, de lui offrir un magnifique bouquet accompagné d'un souvenir et d'un bon compliment, lui donnant lieu, huit jours après, à les réunir tous dans un festin où assistait sa famille et où régnait la plus grande joie et la plus franche fraternité.

Quelques jours avant son départ se trouvait justement l'époque où avait lieu ce banquet. Robert en profita pour adresser à ses employés la petite allocution suivante.

Mes chers amis.

« Sa Majesté l'Empereur m'impose un grand

et long voyage à l'effet de suivre et de surveiller moi-même l'exactitude de mes livraisons des fournitures à faire à l'armée dans la campagne qu'il entreprend contre la Russie. Je ne sais ce que durera mon absence et ce que Dieu me réserve dans cette pénible mission; quel qu'en soit donc le résultat, permettez-moi d'espérer que vous vous conduirez pendant tout le temps où je vais être loin de vous comme si j'étais là. Je donne ma procuration à ma femme pour me remplacer; j'espère aussi que vous aurez pour elle la même déférence que vous avez toujours eue pour moi. En m'en donnant l'assurance, je puis partir avec la confiance que rien ne souffrira dans ma maison, et qu'à mon retour je vous retrouverai tous fidèles à vos postes respectifs. »

Tous répondirent : oui, nous vous le promettons.

Robert, sous tous les rapports, avait la plus grande confiance en Clara. Il connaissait ses capacités, son intelligence et savait combien il était aimé d'elle. En lui confiant la direction de ses affaires, il partait donc sans crainte ni arrière-pensée, plein de sécurité dans son affection.

Cependant Clara avait alors de vingt-sept à vingt-huit ans, elle était à l'âge où la femme est

ordinairement dans tout l'éclat de sa beauté, et on pouvait dire qu'il ne lui manquait rien. Fraîche comme la rose, qui à l'aurore d'un matin vient d'éclore, sa peau blanche comme l'albâtre, ses cheveux d'un noir d'ébène, ses beaux yeux bleus, son teint clair et sa taille élégante, enfin son maintien distingué et plein de candeur en même temps, en faisaient une femme accomplie. Aussi combien de fois lui était-il arrivé dans ses sorties ou ses promenades de surprendre des hommes la contemplant, et disant que cette femme est donc ravissante. Les plus hardis lui lançaient même des regards instinctivement amoureux qui la faisaient rougir ; mais sa modestie était si grande que pas un n'aurait osé lui adresser la moindre parole inconvenante.

Quelle est en effet la femme qui dans ces conditions de beauté, mariée ou non, n'est pas remarquée des hommes et ne leur inspire ce sentiment d'amour inné dans la nature humaine dont le pouvoir outrepasse presque toujours notre volonté. La femme qui, au fond, se trouve très flattée d'être ainsi l'objet de notre admiration a donc besoin d'une grande puissance de volonté sur elle même pour paraître ne pas s'en apercevoir et rester fidèle à ses devoirs. Clara était de celles que rien au monde n'aurait fait faiblir dans quelque cir-

constance que ce fût. Voilà pourquoi Robert s'éloignait de sa maison en toute sécurité.

Après que Robert eut pris toutes ses mesures pour l'intérieur de sa maison, il partit accompagné de deux employés pour la ville la plus proche du lieu où l'armée venait de traverser le Niemen à la recherche de ses marchandises qui avaient pris une fausse direction. Ce ne fut pas sans de grands efforts qu'il parvint à les retrouver, il commença par lever les obstacles qui empêchaient ces envois d'aller plus loin, puis, à force de sacrifices et de démarches, il réussit à les faire parvenir aux intendances qui étaient campées sur le territoire russe, où lui-même alla en effectuer la livraison. Comme il lui restait encore des envois à faire, il prit toutes ses mesures pour qu'ils pussent arriver à leur destination.

Dans ce long et pénible voyage, Robert non seulement éprouva de nombreuses difficultés, mais encore il eut à supporter de bien vives émotions. Partout où il passait, il rencontrait les effets terribles de la guerre. Là, c'était une ville abîmée par les flammes ou le bombardement ; plus loin, des campagnes dévastées dont les récoltes étaient foulées aux pieds et perdues. Dans plusieurs endroits on apercevait des croix de bois indiquant que là avaient été enterrées les malheureuses e

innocentes victimes du fléau. Dans les auberges, on n'entendait que plaintes et imprécations contre les Français. Enfin la ruine était dans tous les pays que Robert eut à traverser.

Ce fut encore un autre spectacle pour lui lorsqu'il fut près du théâtre de la guerre. Le bruit des fusillades, du canon et des tambours battant aux champs retentissait épouvantablement à ses oreilles. La vue des morts qui tombaient pêle-mêle sur le champ de bataille ; les cris lamentables des blessés qu'on apportait aux ambulances le pénétraient de compassion et de douleur ; le va-et-vient de la cavalerie l'étourdissait. Enfin, lorsqu'il rentrait à son logement, il était ahuri et sous le poids d'une impression si indéfinissable, qu'il se promettait bien de ne plus s'y exposer.

Il y avait à peu près une dizaine de jours que Robert était parti, lorsqu'un matin un capitaine d'état-major se présenta au magasin et demanda à parler à Robert. On lui répondit qu'il était absent, mais que Mme Robert le remplaçait et qu'elle était dans son cabinet de travail.

— Alors dites-lui que j'ai à lui parler de la part du ministre de la guerre.

La réponse ne se fit pas attendre et on pria l'officier d'entrer. C'était un fort bel homme de trente

cinq ans au plus, dont les manières étaient très-distinguées.

Après les salutations d'usage, je viens dit-il de la part du ministre vous prier de vouloir bien signer les papiers que voici, afin que vous puissiez toucher les sommes que M. Robert a à recevoir du montant de ses fournitures; en même temps il lui présentait les papiers.

A la vue de Mme Robert, le capitaine fut saisi d'un mouvement involontaire d'admiration. Quelle charmante femme, pensait-il! oh! qu'elle est donc belle, et un trouble en même temps s'emparait instantanément de son esprit.

— Où faut-il signer, demanda Mme Robert?

Le capitaine se leva et lui montra l'endroit où le devait apposer sa signature, mais en se rapprochant d'elle s'exhalait un tel parfum et sa voix etait si suave, qu'un frisson lui passa par tout le corps, au point que sa tête s'égara et qu'il ne pouvait plus reconnaître ses papiers. Mme Robert s'en aperçu et elle rougit, elle-même savait à peine ce qu'elle faisait. Après avoir signé elle dit. C'est tout, monsieur?

— Oui, madame, c'est parfait. Il me reste à beaucoup vous remercier, mais avant de m'éloigner de vous, permettez-moi de vous dire que M. Robert

est bien heureux d'avoir un aussi charmant secrétaire.

— Je vous sais bon gré de la bonne opinion que vous me témoignez, monsieur, c'est que je tiens tant à ce que mon mari soit content de moi, que je fais tout pour le rendre heureux.

Là-dessus le capitaine salua respectueusement et se retira. Il était temps, car quelques minutes de plus, tant il était sous la puissance d'une espèce de vertige, qu'il n'aurait pu se contenir.

Rentré au ministère, le capitaine déposa ses papiers et voulut se mettre à travailler; mais le tremblement nerveux qu'il éprouvait paralysait tellement ses doigts et son esprit était encore si plein de l'image de Mme Robert qu'il ne pouvait rien faire.

Saprebleu, dit-il, il faut que je sorte prendre l'air, allons au café Lamblin; une partie de domino me distraira.

Le capitaine eut beau faire, pendant plusieurs jours il ne pensait qu'à Mme Robert; seulement il n'osait retourner chez elle, tant il se défiait de lui-même, néanmoins, sur une idée qui lui vint, au bou d'un mois, il demanda à son chef de bureau de lu porter encore une fois des papiers à signer; il s'y présenta donc.

Mme Robert le reçut froidement et après avoir

signé les papiers elle les lui remit en lui disant simplement : voici, monsieur.

Le capitaine rompit le silence :

— M. le ministre a bien voulu me gratifier de son coupon de loge aux Français, pour la représentation de ce soir où joue Talma et Mlle Georges. Comme pendant l'absence de votre mari vous devez avoir besoin de distraction, voudriez-vous madame me permettre de vous l'offrir.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, de cette bonne attention, mais en l'absence de mon mari, je ne vais jamais au théâtre ; je suis donc forcée de vous refuser.

— Je le regrette infiniment, madame, répliqua le capitaine, en se mordant les lèvres et humilié de ce refus, puis il se retira.

Lorsqu'il fut sorti, il comprit parfaitement qu'il avait fait un pas de clerc et il se promit bien de ne pas recommencer.

Quelques jours se passèrent pendant lesquels le capitaine faisait tous ses efforts pour ne plus penser à Mme Robert, mais l'amour souvent aveugle les esprits les plus forts, il en fut de même pour lui et il devint assez faible pour avoir la pensée de lui adresser une lettre lui peignant les sentiments qui le dominaient. Le malheureux avait perdu la tête.

Enfin Mme Robert reçut cette lettre, elle la lut : puis, après en avoir pris connaissance elle la froissa et la jeta au feu en disant : le pauvre homme, ce n'est pas ma faute.

Le capitaine étant sans réponse était tellement désespéré, qu'il finit par prendre un parti. Il alla trouver le ministre et lui demanda à entrer dans le service de l'armée active et quelques jours après il allait rejoindre à Lille le régiment qui lui était désigné.

Mme Robert était très heureuse de cette détermination, attendu que la passion du capitaine n'était pas sans lui donner de vives inquiétudes.

Tout le monde sait comment cette malheureuse guerre de Russie finit et de quels désastres l'armée française eut à souffrir. Les pertes en hommes et en chevaux furent considérables et un matériel important dut être abandonné et perdu dans les glaces et les neiges. Dans ce matériel se trouvèrent compris plusieurs convois de marchandises, la valeur s'élevait à plusieurs centaines de mille francs dont Robert dut supporter la perte. Deux de ses employés périrent dans cette bagarre. Si ce grand et néfaste événement l'attrista profondément, ce fut encore un bien plus grand malheur pour l'Empereur et la France; car on sait quelles en furent les tristes conséquences. Le pays tout entier y

prit une part d'autant plus grande qu'il n'était pas habitué à de pareilles défaites. Les pertes étaient irréparables.

Après avoir enduré bien des souffrances, Robert rentra enfin en France, à la grande satisfaction de sa femme et de tous ses employés, mais cet échec fut pour lui une cause de grand découragement. D'un côté il voyait que dans tous les pays, même en France, on se plaignait de la guerre dont on voyait la continuation avec peine et que généralement on désirait la paix, d'un autre côte il n'était pas sans s'apercevoir que l'opinion publique tournait en faveur des Bourbons et il prévoyait le grand événement qui eut lieu en 1814 et 1815.

Alors, cette fois, il résolut de se retirer des affaires ; ses engagements finissaient,sa fortune était faite, il le pouvait sans inconvénient. En conséquence il commença à entrer en liquidation ; d'avance il était certain qu'une fois terminée elle lui permettrait de réaliser au moins deux millions bien nets. Avec ses sages habitudes et les goûts simples de Clara, se disait-il, il s'en trouvait assez pour leurs besoins et pour assurer l'avenir de leurs enfants.

De son côté, Lipmann ayant acquis une assez jolie fortune prit également la résolution de cesser

son commerce de meubles, et l'un et l'autre ils se promettaient de vivre en bons rentiers et de jouir à leur aise de leurs importants revenus.

Lipmann céda sa maison à l'un de ses employés, ce qui lui permit de sortir de suite de tout embarras. Aussi s'installa-t-il immédiatement dans un bel appartement que lui et sa femme louèrent rue Taitbout et qu'ils meublèrent sans luxe, mais très confortablement.

Il n'en était pas de même de Robert, sa liquidation fut longue et dura plus d'une année, c'est-à-dire jusqu'au commencement de 1814 où déjà se préparaient de grands événements; aussi se félicitait-il d'avoir pris à l'avance l'initiative d'une mesure qui lui évitait de grandes pertes. Enfin, à ce moment-là il ne lui restait plus qu'à s'occuper du placement de ses fonds, et il y procéda avec toute la prudence que réclamaient les circonstances.

Dans l'intention de se trouver près de son beau-frère, Robert loua un appartement rue de Provence qu'il meubla tout à neuf avec tout le confortable que lui permettait sa grande fortune, il avait toujours conservé sa maison de campagne à Saint-Cloud, où lui et sa famille pouvaient librement passer une partie de l'été ! Il n'avait donc

plus qu'à s'occuper de l'éducation de ses enfants et à se donner des distractions.

Depuis plus d'un an que Lipmann était retiré des affaires, il avait déjà pris des habitudes nouvelles. Il faisait bien de bonnes promenades et allait parfois au théâtre avec sa femme et conduisait ses enfants à leur pension. Mais cela ne lui suffisait pas pour occuper tout son temps ; alors il faisait de nombreuses sorties seul et allait souvent passer des heures entières dans un estaminet qu'il avait adopté. Il s'était même dérangé quelquefois de son ménage. Sa femme s'en plaignait avec d'autant plus de raison que tant que Lipmann avait été occupé dans ses affaires, il avait été le modèle des maris et que depuis qu'il était libre, on le voyait à peine à la maison. Emilie était loin d'être heureuse, et au bout de deux ans elle regrettait le temps où l'un et l'autre étaient si heureux dans leur maison de commerce. Elle le reprochait parfois à son mari, et, au lieu de le ramener à de meilleurs sentiments, les reproches ne faisaient que l'aigrir et l'éloignaient encore davantage de son intérieur. L'ennui de n'avoir rien à faire était naturellement la cause qui troublait ce ménage autrefois si uni et dont la discorde venait déranger toute la bonne harmonie.

Au bout de quelque temps, Robert, comme son

beau-frère, commençait à s'ennuyer de n'avoir plus d'occupation. Il conduisait bien aussi sa femme au théâtre, ils faisaient de longues promenades dans Paris et à la campagne, ils recevaient quelques amis, mais les jours sont longs quand on n'a rien à faire. Il essaya de s'abonner à un cercle, mais on y jouait gros jeu, cela ne l'amusait pas du tout. Il n'avait pas de goût pour les cafés et l'habitude du travail ne lui ayant pas laissé le temps de s'occuper ni des arts ni des sciences, il ne savait que devenir. Alors que fit-il?...

Il y avait déjà plus d'un an que, ainsi qu'il l'avait prévu, cette oisiveté lui pesait énormément lorsqu'il lui vint une idée. Comme il commanditait quelques fabricants de ses anciens fournisseurs, il alla leur demander à escompter leur papier de commerce ; tous acceptèrent et Robert trouva là un bon commencement d'occupations.

A cette époque, l'argent et les banquiers étaient encore assez rares, ceux surtout qui faisaient honnêtement l'escompte des valeurs de commerce, et on ne voyait pas comme de nos jours des banquiers avec un capital de plusieurs millions. La plupart de ceux qui escomptaient le papier du petit commerce n'étaient que des usuriers qui n'escomptaient qu'à gros intérêts et ruinaient presque toujours les mal-

heureux commerçants qui se trouvaient gênés dans leurs affaires.

Au bout de deux ans, Robert ayant sensiblement augmenté ses affaires élevait son capital et prenait des employés. Cinq ans après, sa maison était une des premières banques de la capitale et, en 1830, il avait réalisé plus de quatre millions de bénéfices. Sa fortune se trouvait donc dépasser six millions.

Lipmann, au lieu de chercher comme Robert des occupations lucratives, continua ses habitudes de dissipation jusqu'à abuser de la vie, ce dont sa femme souffrait beaucoup, et après avoir dissipé une partie de sa fortune avec les femmes, en 1825, il tomba malade et finit par mourir, ne laissant à sa famille qu'une très médiocre aisance.

Malheureusement, Robert avait les défauts de ses qualités. Il était bon et obligeant pour ses clients, non seulement il en commanditait plusieurs, mais encore il prêtait souvent à découvert; il lui en coûtait toujours de refuser de l'argent à ceux qui le sollicitaient. En banque, c'est une dangereuse faiblesse qui, en temps de crise, ne peut qu'entraîner à des pertes certaines, et c'est ce qui arriva, ainsi que nous allons le voir.

On sait que la révolution de Juillet éclata tout d'un coup et qu'elle surprit tout le monde. On sait

également dans quels embarras elle jeta le commerce et l'industrie. Pendant plusieurs mois on n'entendait parler que de suspensions de payements ou de faillites. Les banquiers n'étaient occupés qu'à rembourser les valeurs qui leur revenaient impayées. La maison Robert était sur les dents et pouvait à peine suffire à la tâche. Enfin un jour arriva où tout son capital se trouva absorbé. L'embarras fut extrême ; comment faire? Il n'était plus possible de continuer à rembourser les retours. Force fut donc de s'arrêter. Robert prit alors la résolution d'entrer en liquidation. Cette extrémité était pénible, désolante même, mais il n'y avait pas possibilité de s'en tirer autrement.

Robert, au désespoir, fit venir tous les fabricants et commerçants qu'il commanditait et leur fit part de sa situation et de l'impossibilité où il se trouvait de continuer ses opérations, puis il congédia la plupart de ses employés. Ces mesures furent pour lui un véritable crève-cœur dont il ne pouvait se consoler, et il disait à tous : Vous le voyez, mes amis, je ne puis faire autrement ; je cède à la force ; je ne suis pas moins à plaindre que vous, ne m'en veuillez pas, c'est la Révolution qui nous met dans cette fâcheuse position et non ma volonté.

La veuve Lipmann, après la mort de son mari, avait déposé dans la maison de son frère une partie de sa fortune et toute celle de ses enfants en attendant qu'elle pût les marier.

Paul, comte de Bremont, ayant perdu ses parents depuis quelques années, avait quitté son emploi à la Banque et se trouvait possesseur d'une grande fortune qu'il savait utiliser dans les beaux-arts et dans plusieurs établissements de bienfaisance, pendant que Mme la comtesse consacrait une partie de son temps à des actes de charité ; il avait aussi confié une somme considérable à son beau-frère.

Robert les fit prier de venir le voir et leur fit part de la nécessité dans laquelle il se trouvait de cesser la banque et de liquider. Mais tranquillisez-vous, leur disait-il, vous ne perdrez rien, j'ai suffisamment de quoi remplir tous mes engagements ; seulement, avant tout, je tiens à libérer mon compte avec la Banque de France et aussitôt après je m'occuperai de vous rembourser ce que je vous dois.

L'un et l'autre se retirèrent le cœur navré, non de la crainte de perdre, mais de voir avec quelle douleur Robert s'était exprimé auprès d'eux et dans quelle tristesse ils le voyaient plongé. En vain, avaient-ils cherché à lui adresser des paroles

de consolations, ils ne purent le faire sortir de son accablement.

Combien de fois, hélas ! n'avons-nous pas vu les créanciers d'un commerçant ou d'un industriel malheureux dans l'obligation de suspendre ses payements, l'accabler de toutes sortes d'imprécations, agir durement envers lui, où même l'injurier sans considérer s'il est ou non honnête homme; sans se rendre compte des causes qui l'ont entraîné. Mais ces gens-là ne savent pas du tout ce qu'il en coûte à un homme qui a une concience pure et un cœur droit lorsqu'il tombe dans cette triste et cruelle nécessité et combien, avant d'en arriver là, il a dû lutter et combattre. Non, ils ne se doutent pas combien cet homme est malheureux et humilié, combien il souffre, à quels tourments, à quelles inquiétudes il est en proie lorsqu'il lui faut solliciter la bienveillance des gens froissés dans leurs intérêts. Ah ! s'ils comprenaient tout cela, ils seraient alors aussi indulgents qu'ils doivent être sévères pour un malhonnête homme ou un spéculateur déhonté.

Ces réflexions, plus que jamais, Robert les faisait, car dans bien des circonstances il en avait suivi les principes, et bien qu'il fût certain qu'il ne ferait rien perdre à personne, il se demandait dans laquelle de l'une ou de l'autre de ces catégo-

ries le public le placerait après sa liquidation terminée. Cette préoccupation était son plus grand tourment, et il ne pouvait la détourner de son esprit. C'est dans cette disposition qu'un jour il entreprit de causer avec Clara de sa position.

— Non, ma chère amie, je ne puis me faire à l'idée de me trouver dans la nécessité de suspendre mes payements et de liquider ma maison. Ce n'est pas de perdre une partie de ma fortune qui me chagrine le plus, je sais que tu es raisonnable, ma chère Clara, et qu'avec tes goûts simples nous aurons de quoi vivre honorablement. Je sais encore que tu ne m'adresseras jamais aucun reproche, mais ce que je regrette, c'est de voir l'avenir de nos enfants brisé, c'est de n'avoir pu leur conserver intacte et sans tache cette considération à laquelle j'ai toute ma vie attaché tant de prix et de perdre l'estime publique qui jusqu'ici a fait tout mon bonheur. Voilà mon plus grand tourment.

— Tu as tort, répondait Clara, tu as tort, mon ami, d'avoir d'aussi fâcheuses pensées, mais, oui, il nous restera encore assez pour nous et nos enfants, et quant à se faire un avenir, ils sont assez instruits et capables, en travaillant comme toi, de se bien poser dans le monde ; ne t'inquiète pas non plus pour ta considération, tout le monde sait que tu es un honnête homme et tu seras toujours con-

sidéré et tes amis te conserveront toujours la même estime, la même amitié. Puis tout en pleurant malgré elle, elle posait un baiser sur sa joue.

— Merci, mille fois merci, tu cherches à me consoler, oui, j'ai tort de te faire ainsi du chagrin, je me résignerai, sois-en sûre.

Alors Robert s'armait de courage et travaillait avec toute l'énergie dont il avait besoin pour activer sa liquidation.

Peu d'instants après cette conversation, Mme Robert recevait une lettre ainsi conçue.

« Madame,

« J'apprends avec douleur et un profond regret l'embarras d'affaires dans lequel se trouve M. Robert votre mari. Si une somme de trois cent mille francs lui est nécessaire et peut le tirer de sa fâcheuse position, je viens les lui offrir et vous dire que je les tiens à sa disposition. Veuillez m'honorer d'une réponse et agréer mes salutations respectueuses. »

LE COMTE CHARLES D'ANDRESY,

Ex capitaine d'état-major en 1812 et aujourd'hui général et pair de France.

Après que Mme Robert eut pris connaissance de cette lettre, elle se dit en elle-même : Ah ! c'est le

bel officier qui, il y a vingt ans, m'apportait des papiers à signer et qui était si amoureux. En même temps elle prenait une plume et du papier et faisait la réponse suivante :

« Monsieur le comte,

« Je vous suis extrêmement reconnaissante de votre bon souvenir et de l'offre si généreuse que vous me faites pour mon mari; mais comme cette somme ne suffirait pas pour le tirer d'embarras et que j'espère qu'après sa liquidation il lui restera encore assez de fortune pour occuper une place honorable dans le monde, veuillez recevoir mes bien sincères remerciments et mes salutations les plus distinguées. »

Femme ROBERT.

Robert avait trois fils.

L'aîné, Gustave, avait vingt-quatre ans; c'était un charmant garçon bien élevé, doux et affectueux. Il avait fait son éducation dans une institution religieuse d'où il sortit à dix-huit ans pour entrer dans les bureaux de son père dans l'espoir de lui succéder un jour.

Le second, Charles, âgé de vingt-deux ans, venait de terminer ses études au collège Louis-le-Grand et étudiait le droit.

Le troisième, André, n'avait que dix-sept ans; il était encore à Sainte-Barbe où il terminait ses études.

Robert, tout en cherchant à donner de bons exemples à ses enfants, ne négligeait pas leur éducation, il tenait surtout à ne jamais les laisser dans l'oisiveté, car plus que personne il en appréhendait les dangers.

Trois mois après qu'il eut commencé sa liquidation, Robert réunit ses trois fils et leur parla en ces termes :

— Mes chers enfants, vous êtes d'âge à me comprendre. Depuis trente ans j'ai travaillé à me faire une fortune qui pût vous placer un jour dans la meilleure situation possible, sans cependant vous dispenser de travailler à votre tour ; mes efforts jusqu'à cette année ont été couronnés d'un grand succès. Il y a trois mois à peine je pouvais me flatter d'avoir atteint mon but. Mais Dieu, tout récemment, a soulevé une tempête que je n'ai pu, ni prévoir, ni éviter. La révolution m'enlèvera une grande partie de ma fortune sans, je l'espère, me ravir l'honneur. Ne comptez donc plus sur le fruit de mon travail pour assurer votre avenir. Je vous ai donné de l'instruction, vous n'avez plus désormais qu'à compter sur elle pour vous faire une position dans le monde. N'oubliez pas l'exem-

ple de votre père et lorsque la Providence aura béni vos efforts, puissiez-vous ne jamais voir se renouveler ces catastrophes politiques dont l'une a conduit votre grand'père et votre grand'oncle à la mort et l'autre votre père à la ruine. Surtout s'il arrive qu'il s'en présente de nouvelles, que jamais ce ne soit avec votre participation. Jurez-le-moi.

Les trois fils de Robert ne purent retenir leurs larmes, ils se jetèrent dans les bras de leur père, l'embrassant et jurant d'être fidèles à sa recommandation.

Après avoir rempli ce devoir, Robert se trouva soulagé d'un grand poids. Seulement il n'en conservait pas moins toute sa tristesse.

Au bout de quelques mois il s'était libéré envers la Banque et avec tous ceux qui lui avaient confié des fonds, mais sa liquidation ne dura pas moins de deux ans. Ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'il put véritablement se rendre compte de ce qui lui restait de fortune. Il en évaluait le chiffre à six ou sept cent mille francs. Bien certainement avec le revenu qu'il pouvait en tirer, il lui était facile de vivre encore très convenablement, lui, sa femme et ses enfants. Mais le coup était porté et si terrible que pendant les deux années que dura sa liquidation, ses cheveux avaient énormément blanchi, son teint

était devenu jaune, et de fréquents vomissements le fatiguaient. Enfin il était atteint d'une affection du foie très caractérisée qui s'aggravait tous les jours.

On eut beau chercher à le distraire, on eut beau le conduire à la campagne, en vain les médecins l'envoyèrent passer une saison à Vichy y prendre les eaux, la maladie faisait toujours de rapides progrès; au mois d'octobre 1833, Robert succomba dans les bras de sa femme et entouré de sa famille plongée dans la désolation et dans la plus profonde douleur.

Mme Robert et ses fils étaient accablés ; ils eurent bien de la peine à supporter ce coup terrible et ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'ils purent assister aux funérailles de leur père.

Ainsi finit cet homme de bien, excellent mari, bon père, travailleur infatigable, aimé et estimé de ses amis et honoré par tous ceux qui l'ont connu, victime d'une révolution qu'il n'avait ni demandée, ni désirée, ni même prévue.

Peu de temps après ce funeste événement, on avait régularisé les affaires de la famille entre Mme Robert et ses enfants. La veuve gardait la moitié de la fortune, et l'autre moitié devait être partagée entre les trois frères par parts égales,

arrangement qui mettait environ cent mille francs à la disposition de chacun d'eux.

Mme Robert avait pris le deuil pour ne plus le quitter, et dans le but de diminuer ses frais de maison et de vivre loin du monde elle alla habiter Neuilly où André, jeune encore, la suivit.

Nous allons maintenant voir ce que devinrent les trois frères Robert sous le nouveau régime que s'était donné la France.

GUSTAVE ROBERT

Gustave, l'aîné des trois frères Robert, avait adopté l'état de bijoutier. D'après les conseils de son père et dès avant sa mort, il s'était présenté dans une grande maison de la rue Vivienne où, renseignements pris, le chef l'accepta à titre d'employé gratuit pendant deux années, après lesquelles il prenait l'engagement de lui céder son fonds de commerce à des conditions qu'ils fixèrent à l'avance. Ces deux années furent bientôt écoulées et Gustave, parfaitement au courant du commerce et de la fabrication de la bijouterie, devint acquéreur de la maison de son patron et il en prit la direction.

Dès la première année, il comprit le besoin de se marier et de remplacer une dame de comptoir par sa propre femme ; il prit donc des informations

de manière à trouver un parti qui lui convînt. C'était une question assez délicate; aussi était-il fort difficile sur le choix à faire. Autant que possible, il désirait rencontrer une jeune fille connaissant la bijouterie ou l'orfèvrerie et ayant le goût du commerce. Il tenait aussi à ce qu'elle fût aimable et gracieuse ; car il sentait combien ces qualités sont précieuses pour la vente au détail et peuvent attirer les acheteurs. On lui offrit d'abord plusieurs partis qui ne lui convinrent pas, mais son prédécesseur finit par lui en présenter un qui semblait réaliser tous ses désirs.

Le père de la jeune personne en question se nommait Richard ; c'était un ancien orfèvre retiré, il était veuf, et pouvait avoir environ cinquante ans. Son caractère était un peu bizarre, mais au fond, c'était un brave homme. Sa fortune était modeste, cependant assez importante pour le faire vivre dans une honnête aisance. Il donnait cinquante mille francs de dot à sa fille, son unique enfant.

Bien que fille unique, Ernestine, qui avait dix-huit ans, était bien élevée et avait reçu une éducation très soignée ; elle ne manquait même pas d'esprit. Enfin elle conduisait très convenablement le ménage de son père. Ce n'était pas une beauté, mais elle était loin d'être dépourvue d'at-

traits. Ce qui convenait beaucoup à Gustave, c'est, lui disait-on, qu'elle aimait beaucoup le commerce et qu'elle ne dédaignerait point de se tenir dans un comptoir. Seulement il fallait trouver un moyen de se rencontrer.

Le patron offrit de donner une soirée où M. Richard et sa fille seraient invités et à laquelle assisterait Gustave.

Ce qui était convenu, fut fait. La soirée eut lieu.

Le lendemain M. Richard interrogea sa fille et lui demanda ce qu'elle pensait de Gustave et s'il lui plairait comme mari.

— Oui, papa, répondit Ernestine, ce jeune homme me paraît très convenable et, si sa position te convient...

Alors M. Richard entra dans quelques détails.

Quelques jours après, Gustave fut admis dans la maison de M. Richard et peu à peu les jeunes gens se plurent si bien que la fréquentation devint tout à fait intime. C'est alors que l'on causa sérieusement mariage et qu'on arrêta les bases et les dispositions à prendre.

Tout le monde était d'accord lorsque survint un incident tout à fait imprévu. Ernestine était de la religion protestante et tout naturellement Gustave était catholique. On avait pensé que ce ne serait

pas un obstacle pour se marier à l'église, mais on s'était trompé.

Lorsque Gustave alla le demander au vicaire de sa paroisse, qui était la même que celle d'Ernestine, et qu'il déclara que sa future était protestante, il refusa formellement de les marier.

Comment faire? se demandait Gustave, je ne puis cependant me marier au temple protestant et il s'empressa de faire part à M. Richard et à sa fille de ce fâcheux contre-temps.

Comme on s'entretenait un jour de cet embarras devant un ami, celui-ci dit à Gustave : Allez trouver le père jésuite qui dirige la maison de la rue de Sèvres, je suis certain qu'il arrangera tout cela.

— Vous croyez, répondit Gustave, les jésuites ne sont cependant guère en faveur en ce moment.

— N'importe, répliqua l'ami, je suis certain que si vous en faites la demande vous réussirez.

Dès le lendemain Gustave ne manqua pas de se rendre rue de Sèvres. Le père jésuite le reçut et l'accueillit très courtoisement. Gustave lui raconta sa mésaventure.

— Ah ! dit le bon père, parce que votre future est protestante on refuse à votre paroisse de vous marier ? Asseyez-vous là, mon ami, et attendez un instant; puis il prit une plume et du papier, écrivit une lettre qu'il remit à Gustave en lui disant :

Portez cette lettre à l'archevêché et je vous promets qu'on vous mariera. Gustave remercia et sortit.

Il se rendit de suite à l'archevêché, remit la lettre au grand vicaire à qui elle était adressée. Celui-ci prit lecture et dit à Gustave :

C'est très bien, cher monsieur, revenez dans huit jours, à dix heures; amenez avec vous votre future, ses plus proches parents et deux témoins. Monseigneur lui-même procédera à votre mariage et de là vous vous rendrez à l'église de votre paroisse ou l'on dira une messe, non pas au chœur, mais dans une chapelle latérale.

Gustave se retira très heureux et alla aussitôt porter cette bonne nouvelle à Ernestine et à son père qui ne put s'empêcher de manifester son étonnement de tant de bienveillance de la part des chefs de l'Eglise catholique.

Cet incident levé, une nouvelle déception attendait Gustave.

En entrant chez lui, on lui apprit un de ces événements qui arrivent très fréquemment dans les magasins de bijouterie, et que la surveillance la plus active ne peut éviter.

Deux heures avant sa rentrée, deux messieurs décorés, paraissant du meilleur monde, étaient entrés dans son magasin et avaient demandé à

faire choix de quelques bijoux de prix. La dame de comptoir ayant deux commis de magasin près d'elle était sans défiance. Elle leur montra plusieurs pièces montées en diamant qu'ils trouvèrent trop chères. Après quelques pourparlers : Nous allons nous consulter, dit l'un d'eux ; pour aujourd'hui nous bornerons nos achats à quelques objets de moindre importance ; leur choix fait ils payèrent et disparurent.

Un quart d'heure après, la dame de comptoir s'apercevait qu'il manquait dans la vitrine plusieurs pièces montées en diamant, d'une valeur d'environ quarante mille francs.

Naturellement, grand émoi dans la maison. La malheureuse dame de comptoir était désespérée, elle ne comprenait pas de quelle adresse s'étaient servis les voleurs. Elle eut beau chercher, visiter toutes les vitrines, elle ne trouva rien. Plus de doute, ces pièces avaient été adroitement enlevées par les deux personnages qui venaient de sortir.

Gustave était fort triste de cet événement, mais que faire ? Il n'y avait plus qu'à recourir au commissaire et, sur-le-champ, il le fit prier de venir constater le vol qui venait d'être commis à son préjudice.

Dès le lendemain, quelques journaux rapportèrent le fait. Justement une de ces feuilles était

lue par M. Richard. Après avoir pris connaissance de cet article, il se leva précipitamment de son siège et accourut rue Vivienne.

— Que viens-je d'apprendre? dit-il à Gustave en entrant ; vous avez été volé, mon ami?

— Hélas ! oui, répondit Gustave, ce n'est que trop vrai, et il lui conta les circonstances du vol.

— Voilà pourtant à quoi sont exposés les bijoutiers, ajouta M. Richard, mais comment éviter ces vols ? Les filous sont si habiles qu'il est bien difficile de ne pas être leur dupe, et il y en a tant, après toutes ces révolutions et ces émeutes qui ne cessent pas ! la politique conduit à la misère et la misère fait des voleurs ; il n'en peut être autrement.

— Oui, dit à son tour Gustave, c'est le résultat des révolutions ; malheureusement, ce n'est pas le seul effet qu'elles produisent. Combien d'autres malheurs ne causent-elles pas ! les exaltés ne vont-ils pas jusqu'à devenir des criminels !

— Vous avez bien raison, reprit M. Richard, c'est aussi mon avis, et si le gouvernement punissait les coupables aussi sévèrement qu'ils le méritent, nous n'en serions pas là. Tenez, nous ne sommes pas encore quittes de tous ces troubles, et nous ne tarderons pas à voir encore quelques nouvelles émeutes suscitées par tous ces révolutionnaires qui infestent notre pays. Mais laissons ; e

continua M. Richard, et occupons-nous de vous.

— Vous avez raison, monsieur Richard, parlons de ma position. Savez-vous qu'elle est triste. Non pas tant à cause de la perte d'argent que ce vol me fait subir ; je puis la réparer avec du travail ; mais parce que je me vois dans l'obligation de renoncer à la main de votre fille.

— Comment ? vous renonceriez à la main de ma fille ? et pourquoi donc ?

— Vous devez le comprendre, monsieur Richard, je vous ai annoncé le chiffre de ma fortune ; aujourd'hui elle est diminuée de quarante mille francs et ma délicatesse me fait un devoir...

— N'achevez pas, interrompit M. Richard, c'est trop de délicatesse, mon ami, vous convenez à ma fille, elle vous convient, vous l'épouserez.

— Mais... Mais...

— Il n'y a pas de mais qui tienne ; vous épouserez Ernestine, vous dis-je, et puisqu'il en est ainsi, je lui donnerai quarante mille francs de dot au lieu de cinquante. Etes-vous content maintenant ?

Gustave prit les mains de M. Richard, les lui serra avec effusion et le remercia mille fois de cet acte de bienveillance et d'estime.

— Allons, mon ami, à bientôt la noce, vous rendrez Ernestine heureuse, n'est-ce pas ?

— Votre bonté en est un sûr garant, c'est une dette dont je saurai m'acquitter, soyez-en bien convaincu. Ainsi se termina cet entretien.

En disant qu'une nouvelle émeute se préparait, M. Richard ne croyait pas dire si vrai, car, deux jours après, un soulèvement populaire éclatait à l'hôtel de ville et une bande d'insurgés se dirigeait sur la chambre des députés. Le rappel battait dans tout Paris et en un instant la garde nationale et la troupe occupaient tous les postes et les places publiques. La place du Carrousel était hérissée de canons. Tous les établissements publics et les magasins furent fermés pendant deux jours.

Gustave était dans les transes ; il craignait d'un côté voir son magasin pillé, d'un autre de ne pouvoir accomplir son mariage un jour convenu.

Le troisième jour l'autorité avait le dessus, et tout était rentré dans l'ordre, non toutefois sans qu'il y eût de part et d'autre de nombreuses victimes.

C'étaient les blessés de juillet et les mécontents qui, sous prétexte qu'ils n'avaient pas été suffisamment récompensés, avaient tenté une nouvelle révolution.

Gustave occupait l'entresol situé au-dessus de son magasin, il lui servait d'atelier de montage et de réparation et il y occupait plusieurs ouvriers

sous la surveillance d'un chef nommé Marcel. Cet homme avait de trente-cinq à trente-six ans. Il était extrêmement habile et ne se dérangeait que rarement. Il était décoré de juillet, Gustave avait beaucoup de confiance en lui.

Le lendemain de cette échauffourée, Marcel ne parut pas à son atelier et, dans la journée, sa femme vint en pleurant prévenir Gustave que son mari était arrêté comme ayant pris part à l'émeute. Gustave fut extrêmement contrarié et peiné en même temps, en apprenant cette nouvelle ; il se rendit même à la prison pour voir son employé, mais on ne le lui permit pas.

Deux jours après, il recevait une lettre d'un juge d'instruction l'appelant en témoignage au sujet de Marcel. Là, il fut tout étonné d'apprendre que son chef d'atelier faisait partie d'une société secrète, qu'il fréquentait des hommes dangereux et que lui-même avait des idées politiques très avancées; enfin qu'ayant pris une part très active à l'émeute, il allait, avec trente ou quarante détenus comme lui, passer en cour d'assises.

Rentré chez lui où il trouva M. Richard qui l'attendait, Gustave lui raconta ce qu'il venait d'apprendre.

Ce que vous me dites là, dit M. Richard, me donne une idée. Si Marcel était affilié à une so-

ciété dangereuse, n'aurait-il pas pu être de connivence avec les deux hommes qui vous ont si adroitement volé ?

Cela peut être, répondit Gustave, sa conduite nous autorise à le penser, mais des preuves, nous n'en avons pas. Or, suivant le proverbe qui dit : que dans le doute il faut s'abstenir, nous ne devons pas l'accuser.

Trois mois après, Marcel était condamné à dix ans de déportation.

Revenons au mariage de Gustave.

Tous les préparatifs étaient faits, la veille, le mariage civil avait eu lieu à la mairie. Aussi ne manqua-t-on pas l'heure indiquée. Le lendemain à l'archevêché, à dix heures sonnant, on entrait dans l'oratoire de monseigneur l'archevêque où attendait son grand vicaire qui fit placer tout le monde et puis il dit :

Je suis chargé, préalablement à la cérémonie du mariage, de demander à la future si elle consent, en cas de survenance d'enfants, à les élever dans la religion catholique.

Ernestine jeta un regard interrogateur sur son futur ; ils se dirent quelques mots à voix basse, et elle répondit : J'en prends l'engagement. Quelques minutes après entra Monseigneur. Il se plaça devant une estrade en face des mariés, pria les

assistants de s'asseoir et, se tenant debout, prononça une allocution des plus touchantes qui pénétra jusqu'au fond de l'âme de chacun. Après avoir parlé des devoirs réciproques des époux et des obligations qu'entraîne le mariage, il en vint à la question religieuse et, entre autres paroles, voici à peu près celles qu'il prononça à ce sujet :

« J'espère que vous, monsieur, vous resterez fidèle à la foi catholique et que vous en pratiquerez, sinon tous les devoirs, mais au moins les principes de morale qu'elle enseigne, ne serait-ce que pour donner de bons exemples à vos enfants et aux gens qui vous entourent. Nous vous en prions avec instance, non seulement au nom de l'Eglise, mais encore au nom de la société dont vous êtes un des membres les plus honorables.

« Vous, madame, qui avez été élevée dans une autre religion que la nôtre, mais qui, comme nous, adorez Jésus-Christ, n'oubliez pas l'engagement que vous venez de prendre d'élever vos enfants dans la religion catholique. Nous ne vous demandons pas d'en changer, nous respectons trop la liberté de conscience pour chercher à ébranler votre foi. Restez donc fidèle à vos principes. Toutes les religions sont bonnes quand on en pratique la morale avec sincérité et avec la conviction du devoir. Soyez bonne et indulgente, soyez surtout

charitable pour les malheureux, et, en marchant ainsi dans la voie de la vertu, nous arriverons ensemble à nous faire ouvrir les portes du ciel qui nous conduisent au paradis...»

Monseigneur donna ensuite sa bénédiction aux mariés, ainsi qu'aux assistants, et se retira.

Le grand-vicaire dit alors : Maintenant, vous pouvez vous rendre à l'église de votre paroisse, où l'on vous attend pour dire la messe.

En sortant, tout le monde était sous le charme et plein de l'émotion causée par les paroles si touchantes que venait de prononcer monseigneur. M. Richard et Mme Robert en pleuraient d'attendrissement, et elles en conservèrent longtemps le souvenir.

Les mariés et leur suite se rendirent ensuite à l'église des Petits-Pères où ils entendirent la messe promise, entourés de nombreux amis et connaissances, et, après les félicitations d'usage, chacun rentra chez soi.

Le soir avait lieu au Palais royal un grand dîner qui réunissait beaucoup d'invités. Il n'y eut pas de danse, à cause de la mort trop récente de M. Robert père; néanmoins il y eut beaucoup d'entrain et de gaieté. Mme veuve Robert, bien que fort heureuse du mariage de son fils, ne crut pas devoir assister au repas.

Dès le lendemain, on voyait à son comptoir la jeune femme aussi radieuse et aussi gracieuse que si elle l'avait occupé depuis six mois.

Le ménage de Robert fut des plus heureux. Jamais un mot de désaccord, jamais une plainte ni d'une part ni de l'autre. Une parfaite entente régnait donc entre M. et Mme Robert. Seulement, comme tous, pendant quelques années, il ne fut pas exempt de trouble, car ils eurent à supporter certaines contrariétés de famille dont nous parlerons plus tard; puis, à chaque instant, c'étaient de nouvelles émeutes qui les faisaient trembler pour leur magasin. C'était enfin une appréhension continuelle dont ils ne pouvaient se défendre à l'égard des crédits auxquels les obligeaient certains de leurs clients. Ils eurent donc beaucoup à souffrir et à lutter jusqu'en 1836, époque à laquelle l'ordre put enfin être définitivement rétabli. Ce fut surtout lorsque, à l'occasion des mariages des princes et princesses de la famille d'Orléans, ils eurent fait des ventes importantes, qu'ils virent le cercle de leur clientèle s'agrandir avec le grand monde et leurs affaires augmenter dans des proportions considérables.

Vint ensuite l'exposition de 1839, qui attira beaucoup d'étrangers à Paris et qui donna une nouvelle impulsion aux affaires commerciales.

Robert y exposa des pièces de bijouterie magnifiques, qui firent l'admiration de la maison du roi Louis-Philippe et de tous les visiteurs. Le jury lui décerna une médaille d'or, qui alors avait une grande valeur.

Dès ce moment, Gustave Robert devint une notoriété dans le commerce. Il fut d'abord nommé juge au tribunal de commerce de la Seine; puis, il fut admis dans plusieurs sociétés de savants. Aussi, comme à l'exposition de 1844 il avait joint à la bijouterie un assortiment de pièces remarquables d'orfévrerie de son invention, il fut décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, et il obtint le titre de joaillier du roi et de plusieurs cours. Robert avait alors acquis une belle fortune, et sa réputation grandit à ce point qu'un jour plusieurs notabilités vinrent lui offrir de se laisser porter sur la liste des candidats à la députation, qu'il refusa catégoriquement, tout en remerciant le plus poliment possible les personnes qui venaient de lui faire cette proposition.

Tout alla au mieux jusqu'en 1848. Dès ce moment Robert pensait à se retirer des affaires. Un seul chagrin l'avait profondément attristé depuis peu de temps. C'était la mort de sa mère qui avait succombé à la suite de chagrin que lui avait causé la mauvaise conduite de son fils André. Il

fut longtemps à pouvoir s'en remettre ; mais les événements qui survinrent alors lui donnèrent de telles préoccupations qu'il dut facilement oublier sa douleur.

Tout le monde sait, en effet, que le 24 février éclata cette formidable révolution qui amena la déchéance de Louis-Philippe, le conduisit ainsi que sa famille dans l'exil et bouleversa tant d'intérêts dans toute la France. Gustave était sous l'impression des plus grandes inquiétudes ; car, indépendamment des craintes qu'il éprouvait pour son magasin, comme tous les gardes nationaux, il dut prendre les armes et passer trois jours aux corps de garde et à faire des patrouilles dans les rues de Paris laissant sa femme seule et son beau-père pour garder son magasin qu'ils ne firent qu'entr'ouvrir pendant plusieurs jours, tant ils appréhendaient quelque coup de main de la part des révolutionnaires, et ils n'avaient pas tort.

En effet, le quatrième jour, après que Robert eut serré ses plus riches bijoux dans un coffre-fort scellé dans une muraille de sa cave, vers neuf heures du matin, Robert, sa femme et M. Richard étaient dans leur magasin causant des événements, tout d'un coup ils entendirent plusieurs voix crier : allez chercher des échelles, enlevons-le. Robert se

précipite sur sa porte pour voir ce qui se passait dans la rue, mais un groupe d'hommes le bouscule et entre malgré lui dans son magasin et ni ses efforts, ni ceux de sa femme et de son beau-père ne purent empêcher les émeutiers de faire main-basse sur tous les objets à leur portée ; puis ils se sauvèrent avec leur butin.

Pendant ce temps d'autres hommes descendaient le tableau servant d'enseigne qui était au-dessus de la porte d'entrée, et où étaient inscrits les mots *joaillier du roi.* Ils le brisèrent en morceaux et en emportèrent les lambeaux comme un trophée. Aucune police n'était là pour les empêcher.

Cet assaut si prompt, ce vol inattendu, les plongèrent tous les trois dans un tel état de stupéfaction qu'ils se regardèrent un instant sans pouvoir dire un mot, Mme Robert eut même un moment comme une attaque de nerfs et il n'y eut que lorsqu'elle eut bien pleuré qu'elle put se remettre. Enfin, après avoir tardivement fermé leur porte ils voulurent s'assurer de l'importance du vol qui venait d'être commis à leur préjudice, elle pouvait, après constatation faite, s'élever à environ soixante mille francs.

Robert pensa bien à aller se plaindre à l'autorité, mais où la prendre; il n'y avait encore ni

commissaire de police, ni sergent de ville; s'adresser au maire, il n'y en avait pas non plus. Le peuple était le maître, il n'y avait donc rien à dire, rien faire; le gouvernement provisoire avait à s'occuper de bien autres affaires.

Robert,après cet événement, était fort triste et il disait souvent à sa femme: Si encore nous pouvions vendre notre fonds et nous retirer, nous n'avons que deux enfants, nous aurions bien assez pour nous et pour eux, mais dans l'état des choses où trouverions-nous un acquéreur. Puis, où placer nos fonds? la rente est tombée de moitié de sa valeur, la propriété de même, les industriels ferment leurs usines; les commerçants suspendent leurs payements, les gens libres quittent Paris, or, il faut forcément rester comme nous sommes et attendre un temps meilleur. En attendant les frais de maison continuaient à courir, et on ne faisait pas d'affaires.

Dans cet état de choses les déceptions que Robert eut à supporter ne furent pas le seul malheur qui dut atteindre sa famille, entre autres, son beau-père fut encore plus cruellement frappé.

Le brave M. Richard avait une manie d'homme inoccupé, c'était celle de spéculer sur l'achat de la vente des immeubles, ce qui jusque-là lui avait assez bien réussi.

Quelques jours avant que la révolution éclatât, il venait de toucher le prix de vente d'une maison ; environ quatre cent mille francs, qu'il avait immédiatement placés en rente sur l'Etat. En même temps il avait acheté une autre maison à peu près de même valeur qu'il s'était engagé de payer aussitôt après les formalités d'usage, c'est-à-dire après la purge légale des hypothèques, ce qui en portait les échéances à trois mois après celui de février,

Lorsque arriva cette échéance, M. Richard voulut vendre ses titres de rentes afin d'effectuer son payement ; c'était sa seule ressource. Malheureusement le cours de la rente qui était de 106 avant la révolution, trois mois après était tombé à 55. C'était naturellement une perte énorme à subir, comment faire ? Il n'y avait pas à reculer, alors il vendit et fit offrir à son créancier la somme qu'il avait réalisée ; mais celui-ci ne recevant que la moitié de la somme qu'il avait à recevoir ne s'en contenta pas, d'autant plus qu'il avait lui-même à satisfaire des tiers qui étaient fort exigeants.

M. Richard ne pouvant payer le surplus faute de pouvoir se procurer l'argent nécessaire, ses créanciers poursuivirent la vente de l'immeuble par expropriation. En raison de la baisse survenue sur les propriétes, cette maison ne put être vendue,

à peu de chose près, que la moitié du prix que M. Richard l'avait achetée ; or, après le payement effectué, et les frais prélevés il ne lui en revint rien du tout et ce malheureux homme se trouva complètement ruiné.

M. Richard en éprouva un si grand chagrin que peu de jours après, malgré les consolations que son gendre et sa fille cherchèrent à lui donner, il tomba malade et mourut.

Nous ne parlerons pas de tous les tourments, de tous les ennuis que Robert eut encore à endurer tant que dura le régime que subit la France jusqu'au deux décembre ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Mme Robert ne put se remettre de la maladie nerveuse qu'elle contracta le jour où les émeutiers pénétrèrent dans son magasin et y commirent le vol dont nous avons parlé. Cette maladie ne fit qu'empirer et justement, quelques jours après le deux décembre où elle éprouva de nouvelles émotions, elle finit par succomber.

Voilà donc Robert inconsolable, resté seul, et frappé cruellement dans sa plus tendre affection. Son commerce lui devint tout à fait insupportable, alors il prit une résolution.

Il chercha un successeur et, aussitôt qu'il l'eut trouvé il lui vendit son établissement. C'est alors

qu'il se retira à Saint-Germain en Laye dans les dispositions sur lesquelles nous reviendrons plus tard. Il avait deux enfants, une fille de seize ans et un fils qui en avait douze.

CHARLES ROBERT

Charles fut très attristé de la mort de son père, il n'en continua que plus assidûment ses études de droit. D'une nature très réfléchie, il aimait le travail et était très sédentaire. Aussi ne se laissait-il point aller comme la plupart des étudiants à l'entraînement des plaisirs de la jeunesse. Il n'en était pas moins en contact avec quelques-uns d'entre eux menant joyeuse vie. Parmi ceux-là il y avait des fils de fermiers ; de petits propriétaires ruraux ; d'artisans qui n'ayant pas toujours assez pour subvenir aux dépenses nécessitées par leurs études et leurs plaisirs contractaient de grosses dettes que les parents ne payaient qu'avec peine et en s'imposant de grandes privations. Charles les blâmait quelquefois, et il avait le soin de s'en éloigner le plus qu'il pouvait. Plusieurs d'entre eux le plaisantaient au sujet de ses observations et de sa retenue : il n'en tenait aucun compte et n'en main-

tenait pas moins ses principes d'ordre et d'économie.

Si j'avais ta fortune, disaient les uns ; si j'avais une mère riche comme la tienne, disaient les autres, comme nous nous amuserions ! mais Charles tenait toujours bon et résistait à tout, échappait même aux pièges qu'on lui tendait dans le but de l'entraîner dans les parties de plaisir qu'ils arrangeaient tout exprès pour le faire succomber.

Un jour ses camarades lui disaient :

— Nous allons demain dîner à la Chaumière, il y aura six dames, nous ne sommes que cinq, la sixième est justement la plus jolie, es-tu des nôtres ? Voyons, décide-toi.

— Non, répondait Charles, j'ai promis à un ami d'aller le prendre, nous allons aux Français voir une pièce nouvelle dans laquelle joue Mlle Mars, je ne puis y manquer.

Un autre jour, c'était à Tivoli qu'on allait. Viens donc avec nous, tu y verras la Pomaré, la Bridimini dansant avec le fameux Théophile, autour duquel on fait cercle et que tout Paris va voir, ce sera très très amusant.

— Merci mes amis, répondait encore Charles, on donne demain la *Dame-Blanche* à Feydeau et je tiens à entendre Ponchard.

Une autre fois on le conviait à un banquet poli-

tique. On y fera de superbes discours, lui disait-on, le grand orateur B.... doit parler.

— Vous tombez mal, il y a précisément une fête de famille chez ma mère et je dîne chez elle. Je ne puis y manquer.

Les camarades de Charles avaient donc beau faire, il n'y avait pas possibilité de l'entraîner dans ces lieux de plaisir tant fréquentés par les étudiants et en général par des jeunes gens de toutes classes. Pourtant, un jour, ils réussirent à le faire tomber dans leurs filets.

Ses camarades avaient remarqué qu'il aimait beaucoup le théâtre, alors ils lui dirent : On donne ce soir à l'Odéon une pièce nouvelle dont on dit beaucoup de bien, nous y allons tous pour l'applaudir, il faut que tu viennes avec nous.

Cette fois Charles consentit; et tous ensemble ils se rendirent au théâtre. Voici ce qui s'y passa. C'est qu'au lieu d'applaudissements, il y eut cabale et un bruit épouvantable. On sifflait, on tapait des pieds ; on criait : à bas la pièce, à bas la pièce! l'auteur!... d'autres spectateurs criaient : à la porte, à la porte, les tapageurs! Puis on chanta en chœur, on imita le chien, le coq, enfin ce fut un tapage effroyable, un tumulte infernal au point qu'un grand nombre de spectateurs sortaient lorsque la police finit par faire évacuer le parterre et

arrêta une vingtaine des perturbateurs parmi lesquels se trouvait Charles bien qu'il n'eût rien fait ni rien dit; il resta tout stupéfait de se trouver dans une pareille bagarre. Au bureau de police il eut beau se défendre. il n'en fut pas moins, comme les autres, conduit préventivement en prison.

Le lendemain il écrivit à son frère Gustave ce qui venait de lui arriver ; celui-ci alla sur-le-champ trouver le juge d'instruction, et sous sa responsabilité il obtint la mise en liberté de Charles qui jura bien qu'on ne l'y prendrait plus.

Lorsque Charles eut terminé son droit, il s'entendit avec sa mère pour se préparer une installation, car étant reçu avocat, il avait à songer à se faire une clientèle, ce qui n'était pas chose facile tant il y avait comme lui de jeunes avocats qui en cherchaient. Dans tous les cas, se disait-il, j'ai cent mille francs devant moi et je puis attendre.

Il loua un appartement rue Neuve-des-Petits-Champs, le meubla confortablement de façon à se donner le plus d'importance possible, il s'attacha surtout à donner à son cabinet de travail et le salon de réception le plus d'élégance qu'il put ; il y établit une bibliothèque composée de bons livres de droit, de jurisprudence, de philosophie et d'histoire de nos meilleurs auteurs ; il fit ensuite de nombreuses visites.

N'étant pas encore occupé, il lisait beaucoup, d'abord la *Gazette des Tribunaux* et des revues scientifiques, puis les discours de nos grands orateurs, tels que Royer-Collard, Casimir Périer, Dupin aîné, Berryer, Thiers, etc., dont il était le fervent admirateur.

Il n'était pas profondément religieux, mais il allait régulièrement à la messe le dimanche, ne parlait jamais mal des prêtres et respectait tous ceux qui pratiquaient et avaient foi dans leur religion quelle qu'elle fût.

Charles ne manquait jamais un jour d'aller au Palais se rendre compte des causes qui y étaient appelées et d'y entendre plaider les avocats dont la célébrité était établie et qui avaient pour eux toutes les grosses affaires. Enfin, il faisait tout ce qu'il fallait pour s'instruire et en même temps se faire connaître. Il avait bien parfois quelques causes à défendre, mais c'était loin de lui suffire.

Un jour que Charles se trouvait dans un groupe de ses confrères il se hasarda à se plaindre des difficultés que l'on rencontre pour se créer une clientèle ; voici quelle fut leur réponse :

Faites comme nous, mon cher, cherchez des causes politiques ou des procès de presse, par le temps qui court, voyez-vous, c'est un sûr moyen d'arriver à se faire un nom et d'avoir des succès.

La puissance de la publicité est si grande que par elle on est toujours certain de réussir.

Non, se disait Charles en lui-même, je ne ferai pas cela ; j'ai juré à mon père de ne jamais favoriser les révolutions et pour moi les hommes politiques qui vont devant les tribunaux, comme les journalistes qui se font poursuivre ne sont à mes yeux que des révolutionnaires, je veux rester fidèle à mon serment.

Plus tard, dans une nouvelle causerie entre confrères, un de ses camarades professant des opinions républicaines très avancées lui dit.

— Vous avez tort, mon cher ami, de mettre tant de scrupule dans le choix des causes que vous pouvez avoir à défendre. Les avocats se doivent à tous ceux qui les payent, comme ils doivent être tout à fait indépendants. C'est le seul moyen pour eux de suivre la voie la plus avantageuse. Voyez plutôt nos grandes célébrités, ne sont elles pas toutes arrivées en faisant de la politique d'opposition ? aujourd'hui ce sont nos plus grands hommes d'État et tous occupent de hauts emplois dans le gouvernement. Que voulez-vous, quand il n'y a pas d'autre moyen d'arriver, il faut faire comme tout le monde.

— Il faut faire comme tout le monde, dites vous ? si c'est votre avis, ce n'est pas le mien, répliqua

Charles, que ces discours rendaient nerveux. Je sais bien qu'en France on est habitué à considérer les hommes de l'opposition comme de bons citoyens, comme de bons patriotes, par cette raison même qu'ils sont parvenus aux grandeurs et à la fortune en combattant le gouvernement de leur pays au risque de compromettre bien des intérêts ; mais moi, si j'employais de tels moyens pour m'élever et agrandir ma fortune, je croirais manquer de loyauté, manquer à ma conscience et à mon devoir d'honnête homme. Non je ne combattrai pas le gouvernement de mon pays, je ne défendrai pas des perturbateurs qui sont ses ennemis et en même temps ceux de la société. Plutôt renoncer pour toujours au barreau que de me voir tomber dans une telle aberration d'esprit.

— Ah ! vous raisonnez ainsi, dit un second interlocuteur, parce que vous avez une position qui vous permet d'attendre ; mais celui qui n'a pas de fortune, que voulez-vous qu'il fasse? Avant tout, il faut vivre.

— Je raisonne d'après mes sentiments, répondit Charles, et ce que je veux que fasse l'avocat sans fortune, c'est qu'il adopte une autre profession. Voilà comme doit se conduire un honnête homme. N'est-ce donc pas plus honorable que de donner son temps, consacrer son talent à défendre ou à

encourager des hommes qui conspirent constamment contre l'ordre, le gouvernement et la société ; des hommes qui sont un véritable fléau pour le pays et l'humanité?

— Si nous faisons de l'opposition au gouvernement, dit un autre avocat faisant partie du groupe où avait lieu cet entretien, et qui était député siégeant à l'extrême gauche, c'est pour défendre les intérêts du peuple, étendre nos libertés et suivre le progrès de notre temps.

A ces paroles, Charles ne put se maintenir et, dans son exaspération, il répondit :

— Vous, les hommes de l'opposition, vous défendez les intérêts du peuple? De quel peuple? Ce n'est pas le bon, assurément. Vous cherchez à étendre nos libertés ; dites donc plutôt que vous favorisez la licence. Vous voulez des progrès? Oui, les progrès du mal. Ah! avouez que vous cherchez la popularité, dans le but de vous élever plus haut et d'agrandir votre fortune; mais des intérêts du peuple, de nos libertés, de nos progrès, je crois qu'au fond vous ne vous en préoccupez guère. Que voulez-vous, je suis peut-être injuste, mais je ne crois pas du tout à votre patriotisme.

Tenez! moi, je ne me dis pas un libéral et je ne passe pas pour tel. Eh bien, je me crois meilleur patriote que vous, car je crois aimer la liberté

autant que vous pouvez l'aimer ; je crois respecter les droits du peuple autant que vous pouvez les respecter. Je crois tenir à nos progrès autant que vous pouvez le faire. Seulement, je veux obtenir tout cela par d'autres moyens que vous et dans un tout autre but. Voilà toute la différence. Dans tous les cas, si vous êtes sincères, en agissant comme vous le faites, ou vous êtes bien imprudents, ou vous vous y prenez bien mal pour défendre les intérêts de votre pays.

Non, défendre une seule classe d'hommes, une portion du peuple, je n'appelle pas cela du patriotisme, car, moi, je n'en connais de véritable que celui qui consiste à défendre et à soutenir les intérêts de tous les Français indistinctement, attendu que tous font partie du peuple et ont les mêmes droits à la protection du législateur et du gouvernement, aux frais duquel ils contribuent par des charges dans une proportion plus ou moins large, en rapport avec leur fortune.

Franchement, est-ce de la justice, est-ce aimer son pays que de classer les citoyens en plusieurs catégories et d'en faire deux camps opposés comme vous le faites. En séparant les intérêts du pauvre avec ceux du riche de manière à détruire l'union, autrement dit la solidarité, que Dieu a mise entre l'un et l'autre comme un bienfait social. Cette soli-

darité, qui fait l'honneur et la force des nations les mieux civilisées. Est-ce encore aimer son pays que d'exciter la convoitise de ceux qui souffrent contre les heureux de la terre; de soulever leurs passions; de leur inspirer des sentiments de haine. Enfin, de prêcher la discorde; de faire naître dans le cœur des travailleurs de l'hostilité contre celui qui les dirige, les fait vivre et les soutient dans leurs moment de détresse.

Maintenant, croyez-vous encourager le progrès lorsque, en quelque lieu que vous vous trouviez, dans vos estaminets, dans vos ateliers, dans vos familles, vous faites entendre de véhémentes paroles contre la religion, contre nos lois, contre nos institutions. Lorsque, dans les assemblées publiques ou privées, dans nos chambres, vous prononcez vos discours furibonds et déblatérez contre nos administrateurs, nos autorités et nos ministres, même contre les intentions du chef de l'Etat, que vous représentez comme l'ennemi de son propre pays ou du peuple. Enfin, croyez-vous aimer votre patrie lorsque, dans tous vos journaux, dans tous vos écrits, vous décriez, vous calomniez, vous dénigrez tout ce qu'il y a de plus élevé, de plus honorable, de plus respectable dans la société, comme vous le faites quotidiennement? Non, encore une fois non, ce n'est pas là le vrai patriotisme, celui

qui améliore le peuple, qui perfectionne la société; celui qui soutient les intérêts d'une grande nation comme la nôtre, l'élève et la fait respecter.

Mais en agissant ainsi que vous le faites, sans vous préoccuper des malheurs qui peuvent en résulter, vous nous conduisez tout droit à une révolution nouvelle. Qu'importe pour vous, lorsqu'elle éclatera, vous serez là pour vous emparer du pouvoir; vous serez là pour prendre les meilleures positions et donner des places à vos amis. Mais quant au peuple qui, dans son fol égarement, aura exposé sa vie et donné son sang, vous lui direz : Reste calme maintenant, nous sommes au but, nous allons étendre tes droits en te donnant quelques libertés de plus, et nous serons tous heureux.

Seulement derrière vous, viendra une nouvelle jeunesse, une nouvelle génération élevée conformément à vos principes, initié à vos moyens de parvenir, et elle voudra avoir son tour, qu'elle prendra comme vous l'avez fait, soyez-en certains.

A ce discours, dans lequel Charles mit trop de chaleur peut-être, ses interlocuteurs se contentèrent de lui dire qu'il était trop pessimiste et que, dans de telles dispositions d'esprit, il n'arriverait jamais à se faire un grand nom dans le barreau.

— Eh bien! mes amis, répliqua de nouveau

Charles, jugez-moi comme vous voudrez, traitez-moi comme vous l'entendrez, mais je ne suivrai point vos conseils, je n'adopterai point votre politique, dussé-je rester pauvre comme Job et mourir de misère. Conserver la pureté de ma conscience, voilà ma résolution, et je m'y tiens.

Deux mois après qu'eut lieu cet entretien, éclata cette malheureuse bataille que l'on désigne sous le nom de l'affaire de la rue Transnonain, où il périt tant de monde et qui a valu tant de reproches à M. Thiers, bien qu'il ne pût l'éviter. Puis, un peu plus tard, l'attentat Fieschi, du 28 juillet 1835, où dix-huit victimes tombèrent mortes et vingt-deux blessées grièvement aux côtés du roi Louis-Philippe, entouré de son état-major et de ses fils, au retour d'une grande revue de la garde nationale qui eut lieu sur les boulevards en l'honneur de la colonne de Juillet, tout récemment élevée sur la place de la Bastille. Au nombre des morts étaient le maréchal Mortier, duc de Trévise, et le colonel de Rieusec.

Dans les sentiments où nous venons de voir Charles, tels que le lui avaient prédit ses confrères, il n'arrivait toujours pas à se faire de clientèle importante. Jusqu'en 1840, il ne fit pour ainsi dire que végéter. Lassé d'attendre et sans espoir, il se décida enfin à quitter le barreau et à chercher une autre carrière ; il se tourna alors du côté de la

magistrature. Il avait de belles connaissances dans le monde et, à l'aide de quelques recommandations, il avait tout lieu d'espérer réussir. Un jour donc, il se présenta au ministère de la justice.

Le ministre le reçut avec courtoisie et, après lui avoir laissé expliquer le motif de sa visite, il lui fit la réponse suivante :

— J'apprécie, monsieur, vos mérites et vos bons sentiments, je les connais ; je veux donc bien recevoir votre demande et l'inscrire parmi celles qui me sont déjà faites, elles sont bien nombreuses. Si vous avez la patience d'attendre votre tour, vous pourrez compter sur la place que vous me demandez ; mais, je dois vous le dire franchement, je crains que ce ne soit un peu long.

Charles répondit :

— J'attendrai, monsieur le ministre. Et il sortit.

Chemin faisant, il se dit en lui-même : Fort heureusement, je ne suis pas au bout de mes ressources et je puis attendre. Me voilà inscrit, ayons patience, la place viendra plus tard.

En effet, en 1840, Charles, qui alors était dans sa trentième année, fut nommé substitut du procureur du roi à Besançon. L'emploi n'était pas très lucratif, mais il donnait accès dans la magistrature ; pour le moment, Charles n'en demandait pas davantage. Ce qui lui coûtait beaucoup, c'était

de s'éloigner de sa famille, de sa mère surtout, qu'il aimait beaucoup.

En arrivant à Besançon, il trouva quelque obstacle à entrer en fonctions ; son prédécesseur avait demandé un sursis de quelques mois. En attendant qu'on lui eût envoyé sa nomination pour une autre destination, Charles revint à Paris attendre le moment où le siège qui lui était destiné devint vacant, mais s'ennuya de ne rien faire.

Charles n'avait pas beaucoup voyagé ; comme on était en été, il prit la résolution de visiter la Suisse. Il avait déjà vu la Belgique et la Hollande, dont le public s'occupait beaucoup en raison de la séparation de ces deux pays, qui était encore récente, et du mariage du roi Léopold Ier avec la fille aînée du roi Louis-Philippe. Charles avait été enchanté des curiosités qu'il avait rencontrées dans ce voyage.

— Puisque, se disait-il, j'ai vu le pays le plus industriel du continent, Ostende, où la mer présente un aspect des plus remarquables ; Anvers, la ville la plus commerçante de la Belgique, et les beautés artistiques qui enrichissent ce pays, je veux voir la Suisse avec ses montagnes, Genève avec son lac tant vanté.

Il se mit donc en route, comme un vrai touriste anglais.

Charles visita d'abord Lyon ; il s'arrêta ensuite à Aix-les-Bains et à Chambéry, et de là il se rendit à Genève et alla loger à l'hôtel du Lac, où il y avait beaucoup de voyageurs.

Au dîner, le lendemain de son arrivée, le hasard le fit placer à table à côté d'une famille composée du père et de la mère, d'un jeune homme de vingt-deux ans et d'une jeune fille de seize. Naturellement, ils voyageaient pour leur agrément.

En voyage, la conversation s'engage facilement et l'on a vite fait connaissance. Charles sut donc bientôt que le chef de cette famille était un des plus importants fabricants de soieries de Lyon, et qu'il était colonel de la garde nationale à cheval de cette ville.

— Vous voyagez seul? dit la dame.

— Oui, madame.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ?

— Depuis hier soir seulement.

— Nous aussi; alors vous ne connaissez pas Genève ?

— Non, madame.

— Si vous vouliez nous accompagner pour visiter la ville, dit le mari, nous serions très flattés de vous avoir pour compagnon de voyage.

— Comment donc ! avec grand plaisir.

Voilà la connaissance faite. Le jeune homme était heureux de se trouver en société d'une personne avec laquelle il pouvait causer à son aise. La demoiselle, charmante personne d'un caractère extrêmement gai et en même temps toute naïve, trouvait Charles très aimable ; enfin, les parents n'étant pas sans avoir remarqué qu'il était fort instruit, qu'il avait de la distinction et de bons principes, ils l'accueillirent avec plaisir dans leur société.

On visita donc la Suisse ensemble comme de vieux amis, et le voyage fut des plus agréables. On ne se quitta qu'en se témoignant mutuellement les plus vifs regrets de se séparer. On se dit : au revoir, et on se promit de correspondre et de se donner de ses nouvelles. Quant au jeune homme, qui avait le projet d'aller à Paris, il donna à Charles de bonnes poignées de main, en lui disant : Nous nous reverrons bientôt.

De retour à Paris, le premier soin de Charles fut d'aller au ministère s'informer si son prédécesseur était bientôt disposé à lui céder la place.

Dans huit jours, lui répondit-on, elle sera vacante, et vous pourrez en prendre possession.

Charles se prépara à quitter Paris et partit pour Besançon. Il y resta deux ans, fort aimé et fort

estimé de toute la magistrature, de tout le barreau et des nombreux amis qu'il s'y était faits.

Au bout de deux ans, il fut nommé au même emploi à Lyon. C'était un avancement qu'il accepta avec plaisir. Il en avait besoin, car, jusque là, il n'avait pas encore gagné de quoi couvrir ses frais, et son capital avait singulièrement diminué. Enfin, il se transporta à Lyon, se promettant bien d'aller rendre visite à ses amis de voyage, avec lesquels il avait échangé quelques lettres.

Certes, c'était un avancement; mais ce fut aussi pour lui une source d'embarras. Il faut le dire, ces changements de résidence, auxquels sont généralement entraînés les jeunes magistrats, leur occasionnent des dépenses considérables, et ils parviennent assez tard à des fonctions dont les émoluments leur permettent de vivre, sinon avec luxe, du moins d'une façon conforme à la position qu'ils occupent. Enfin, pour suivre la carrière de la magistrature et la représentation qu'elle exige, il faut une fortune faite ou à venir. Charles n'en avait qu'une bien modeste ; néanmoins il s'installa du mieux qu'il put, toutefois avec l'espérance de revenir un jour à Paris.

Après les visites d'usage faites aux juges des tribunaux et aux autorités de la localité, Charles n'eut rien de plus pressé que d'aller rendre sa

première visite à M. et Mme Raincourt ; c'était le nom de ses amis de voyage. Ils le reçurent à bras ouverts et furent enchantés d'apprendre qu'il occupait un emploi dans leur ville. La demoiselle ne tarda pas à paraître ; elle accueillit le visiteur avec beaucoup d'amabilité et de grâce. Charles fut très flatté de cet accueil, et il en fut d'autant plus impressionné qu'elle était fort jolie et avait beaucoup gagné en manières depuis le voyage en Suisse.

Charles fut invité à dîner et, le jour qu'on le reçut pour la première fois, il y eut nombreuse société à la maison Raincourt. Ordinairement on est fort embarrassé quand on se trouve avec toutes personnes qu'on voit pour la première fois; mais il s'en tira avec beaucoup d'esprit, malgré le trouble que lui causaient les beaux yeux de la charmante Mlle Maria.

— Qu'elle est donc jolie! qu'elle est donc gracieuse! se disait-il en lui-même, tout en causant.

De son côté, Maria écoutait Charles parler avec ravissement. Une attraction secrète les attirait donc l'un vers l'autre. Charles subit tout l'empire de ce charme lorsque, après le dîner, Maria se mit au piano et chanta un grand morceau de musique, qui fut applaudi avec enthousiame par tous les invités. Maria avait alors dix-huit ans et les

parents n'attendaient qu'une occasion pour la marier.

A trente-deux ans, un homme n'est pas étranger à l'amour, mais Charles n'avait jamais éprouvé cet amour vrai, qui part du cœur, cet amour respectueux qu'inspirent l'estime et la vertu, qui entraîne, qui porte à aimer avec passion, qui inspire ces sentiments inconnus des indifférents. Enfin là, Charles comprit les besoins du mariage et y songea sérieusement.

Se trouvant si bien accueilli par la famille Raincourt dont la fortune était très importante, il se risqua un jour à demander la main de Maria.

M. et Mme Raincourt reçurent cette demande avec beaucoup de déférence.

— Il y a une difficulté, lui répondirent-ils. C'est que Maria ne veut pas s'éloigner de nous, et il est à présumer que vous ne prendrez pas l'engagement de rester à Lyon; néanmoins, monsieur, nous en parlerons à notre fille.

— A vous parler franchement, répliqua Charles, je tiens à mon avancement, et il n'y a qu'à Paris où je puis espérer en obtenir; si vous ne voyez pas d'autre obstacle, veuillez, je vous prie, plaider ma cause auprès de Mlle Maria.

Une fois sorti, M. et Mme Raincourt se consultèrent.

— Oui, se dirent-ils, M. Charles est bien élevé, c'est un homme charmant et il occupe un emploi fort honorable ; mais il a peu de fortune ; avec la dot que nous donnons à notre fille nous pouvons espérer mieux, il faut attendre, et ils ne dirent rien à Maria.

Lorsque Charles vint demander la réponse à sa demande : Attendez quelque temps, lui dirent-ils, notre fille refuse positivement d'aller à Paris, peut-être finira-t-elle par se décider ; alors nous vous en ferons part.

Plusieurs mois se passèrent ainsi et la réponse n'arrivait toujours pas ; Charles se désespérait, car il était véritablement amoureux.

Peu de temps après cet entretien, un fait assez remarquable se passa à Lyon ; il est digne d'être raconté en ce qu'il démontre ce que sont généralement les hommes d'opposition systématique.

Nous avons dit que M. Raincourt était colonel de la garde nationale à cheval de Lyon, mais ce que nous n'avons pas dit, c'est qu'il avait été nommé à ce grade à cause de ses opinions libérales très avancées.

A cette époque, le duc d'Orléans, accompagné de la duchesse, faisait un voyage officiel dans le Midi ; ils s'arrêtèrent à Lyon où leur séjour fut l'occasion de grandes fêtes. Les autorités et la

garde nationale à cheval, colonel en tête, durent aller au-devant de Leurs Altesses et les accompagner jusqu'à la préfecture. M. le préfet, à cheval, se tenait à la portière de droite et le colonel à celle de gauche. Quand on fut arrivé à la préfecture, après les réceptions d'usage, chacun se retira.

Mais lorsque vint le dîner, au moment de se mettre à table, tout à coup le duc dit au préfet :

— Je ne vois pas le colonel de la garde nationale ?

— Mon prince, répondit le préfet, je n'ai pas cru devoir l'inviter à cause de ses opinions avancées.

— Vous avez eu tort, répliqua le duc, c'était justement l'occasion de l'inviter et j'eusse été bien aise de le voir à mes côtés. Faites venir un domestique, je vous prie.

Le préfet sonna.

— Donnez-moi du papier. une plume et de l'encre, dit le duc au domestique qui obéit sur-le-champ.

Le duc écrivit un billet ainsi conçu :

« Cher colonel,

« Un oubli a été commis à votre égard ; pour le réparer, je viens vous prier de venir ce soir ouvrir le bal avec Mme la duchesse.

« F. D'ORLÉANS. »

Le colonel ne manqua pas, le duc le présenta à la duchesse en lui disant : — Voici votre cavalier, je ferai votre vis-à-vis avec la dame du préfet ; et le bal commença.

Peu d'instant avant de quitter le bal et après avoir causé avec le colonel, le duc lui prit la main, la serra dans la sienne et lui dit :

— Avant de me retirer, permettez, colonel, que je vous rappelle que nous partons demain à midi ; nous déjeunons à dix heures en petit comité, je vous prie d'être des nôtres, à demain ; et le duc se retira.

Le déjeuner se passa avec un sans façon tel que le colonel était enchanté et qu'à partir de ce moment, M. Raincort fut, de tout le département, l'homme le plus dévoué à la famille d'Orléans.

Le soir même, dans tous les cercles on se racontait l'aventure.

Quelques jours après, Charles, sur les recommandations du préfet, fut nommé procureur du roi. Cé fut une occasion pour lui de renouveler sa demande. M. et Mme Raincourt, pendant cet intervalle, avaient pu faire des tentatives de trouver un parti pour leur fille à leur convenance. Plusieurs prétendants lui avaient même été présenté par eux, mais Maria les avait tous refusé, on en devine la raison. Car Maria s'était bien aperçue des

attentions toutes particulières que Charles avait pour elle. Un pressentiment secret lui disait donc qu'il devait demander sa main et par conséquent son choix était fait.

A la suite de quelques nouvelles explications avec leur fille, M. et Mme Raincourt voyant qu'elle n'acceptait aucun des partis qu'ils lui présentaient, finirent par se décider à lui communiquer les intentions de Charles et, deux mois plus tard, le mariage fut célébré à la satisfaction de tout le monde.

Charles resta trois années à Lyon, entouré d'affection et d'estime ; ensuite il vint à Paris où il était appelé à remplir les mêmes fonctions. Un an après, par son seul mérite, il passa procureur général. Il occupait ce poste important lorsque éclata la révolution de Février.

Très connu pour un fervent royaliste et dévoué à la famille d'Orléans dont, en toute occasion, il avait défendu les prérogatives, il ne tarda pas à être révoqué de ses fonctions. Voilà comment on le récompensa de sa fidélité et de son dévouement à son gouvernement, de même que des services qu'il avait rendus à la société. Cette destitution était cruelle, mais il fallut s'y résoudre. Il avait alors deux enfants, une maison bien montée, et n'ayant pas assez de fortune pour la maintenir, il lui en

coûtait beaucoup de rester oisif. D'un autre côté, il ne voulait pas recourir à sa famille dont les pertes étaient considérables. Au bout de quelques mois, après les fameuses journées de juin, il se décida à fonder un cabinet d'avocat consultant, il devint ce qu'on appelle vulgairement homme d'affaires. Il prit cette résolution avec d'autant plus de raison qu'à ce moment les affaires contentieuses étaient extrêmement nombreuses.

Ses prévisions ne se réalisèrent que trop ; ce que la révolution amena de faillites, de liquidations, de successions et autres affaires d'intérêt à régler dans les familles est incalculable. Le succès de Charles fut donc des plus satisfaisants.

Il eut la chance, dès son début, d'être chargé de la direction de très grosses affaires dont les plus importantes méritent d'être signalées. C'était la liquidation du banquier D..., ancien président du tribunal de commerce et des plus considérés qu'un jour, au moment même où il présidait, un employé vint lui dire que des valeurs pour une somme de quatre cent mille francs qu'il avait déposée à la Bourse le matin pour être vendues, ayant été mises hors cours, il n'avait pu toucher le montant. M. D... avait aussitôt quitté le tribunal ; s'était rendu chez lui, avait fait ses comptes pour ses payements du lendemain et, après avoir reconnu

qu'il n'était pas en mesure, prit un pistolet et se brûla la cervelle.

Ce fut aussi celle du négociant C..., membre de la chambre de commerce, chef d'une ancienne et importante maison, qui ne pouvait faire face à ses payements à la suite des nombreux retours qui l'accablaient, fut déclaré en état de faillite.

C'était encore la suspension du grand industriel G... qui, ne trouvant pas les ressources nécessaires pour alimenter ses usines, dut en suspendre les travaux, mettant ainsi mille à douze cents ouvriers sur le pavé.

Il fut aussi chargé des intérêts de la famille du célèbre éditeur républicain M..., qui fut tué dans les rangs de la garde nationale à la défense d'une barricade, laissant de si nombreuses dettes à sa famille, qu'elle se trouva pour ainsi dire sans ressource.

Ce fut jusqu'à un ancien ministre qui, après avoir été ruiné et forcé d'aller en exil, était en instance pour se faire indemniser des biens que la révolution avait confisqués à son profit.

Nous n'en finirions pas si nous devions énumérer ici toutes les mauvaises affaires qu'entraîna cette malheureuse révolution de 1848 à sa suite, et des sommes énormes qu'elle fit perdre à notre pays et des embarras financiers et autres qu'elle occasionna

à nos familles. Il n'est pas un industriel, pas un négociant ou petit commerçant qui puisse dire n'en avoir pas été plus ou moins victime. Pas une famille qui n'ait été lesée plus ou moins dans ses intérêts, tel que l'avait été Gustave Robert.

Au cours de ses fonctions judiciaires, Charles avait vu de bien tristes choses, bien des condamnations, bien des bassesses qui avaient assombri son humeur et aigri son caractère; mais rien n'était comparable aux souffrances qu'il endura après les affreuses journées de juin, en entendant les plaintes, les gémissements, les lamentations de toutes les victimes et les douleurs des nombreuses familles qui venaient réclamer son aide à la défense de leurs intérêts gravement compromis.

— Ah! se disait-il, qu'ils sont heureux ceux qui peuvent se dispenser de voir ce spectacle affligeant et qui n'ont pas à entendre toutes ces doléances; au moins ils ne connaissent pas ces perversités humaines et ces plaies dont est affectée notre société.

Charles, en effet, était d'une nature très sensible et les misères publiques l'affligeaient profondément; mais ce qui le navrait surtout, c'était de se trouver en présence de familles divisées sur les questions d'intérêt; son cœur se soulevait alors de dégoût quand il assistait aux querelles qui écla-

taient entre le père et le fils ; entre le mari et la femme ; entre le frère et la sœur ; entre deux amis. Quand il les entendait se répandre en injures et en menaces les uns contre les autres et qu'il découvrait chez eux l'indélicatesse, l'avidité et la mauvaise foi portées au plus haut degré, il cherchait toujours de concilier les intéressés sans pouvoir la plupart du temps y réussir, et c'était à regret qu'il les voyait alors s'engager dans des procès longs et coûteux.

Charles continua ses opérations d'avocat consultant jusqu'en 1855, où enfin l'empereur le fit appeler et lui proposa de le réintégrer dans ses anciennes fonctions, ce qu'il accepta sans hésiter. Il continua ainsi à les exercer sans interruption jusqu'au 4 septembre 1870 et sans aucun incident remarquable que celui qu'ayant perdu son beau-père et sa belle-mère et fait un magnifique héritage, il put se retirer de la magistrature après avoir reçu plusieurs décorations et vivre encore quelques années avec sa famille dans une parfaite tranquillité.

ANDRÉ

En 1830, André avait dix-huit ans ; à la mort de son père il touchait à sa majorité. Il avait fait ses études comme nous l'avons dit, à Sainte-Barbe. Soit qu'il fût d'une nature moins sérieuse et moins réfléchie que ses frères, soit qu'il eût été élevé autrement qu'eux, Mme Robert avait quelque difficulté à compléter son éducation et à diriger son caractère. Il était surtout enclin à cet esprit d'indépendance qui déjà commençait à prédominer à cette époque où, après, la révolution de juillet, on ne parlait à la Chambre des députés et dans les journaux que de liberté. D'un autre côté, comme cela arrive presque toujours, les mères ayant certaines faiblesses pour leurs plus jeunes enfants, Mme Robert le gâtait un peu et c'édait souvent à ses volontés, même à ses caprices.

André avait adopté la profession d'artiste peintre ; il avait, disait-il, un goût tout particulier pour cet art. Déjà, depuis deux ans, il allait tous les jours faire des études chez un grand maître, jusque-là il n'avait pas quitté la maison paternelle et Mme Robert était heureuse de le retenir près d'elle ; mais tout changea à la mort de son père. André, étant majeur, voulut avoir en sa possession sa part d'héritage qui, comme on le sait était de cent mille francs, puis ; il prit la résolution de se mettre dans ses meubles et par conséquent de se dérober à l'autorité de sa mère dont certaines exigences le gênaient. Pour ne pas cependant trop s'éloigner de la maison maternelle où il allait prendre ses repas, il loua un petit appartement tout près des Champs-Élysées qu'il meubla avec beaucoup d'élégance.

Mme Robert était très tourmentée de voir son fils prendre un tel parti, ses frères Gustave et Charles lui firent à ce sujet beaucoup de remontrances, rien n'y fit. Voilà donc André, à vingt-deux ans, livré à lui-même.

Le peintre chez qui il allait travailler était un artiste en grande renommée et sa fortune lui permettait de vivre dans une complète indépendance. Son atelier était situé aux environs de la barrière de l'Étoile, dans une de ces rares maisons clair-

semées au milieu de l'avenue d'Eylau conduisant au bois de Boulogne. A cette époque, on ne voyait que des terrains vagues et abrupts s'étendant jusqu'à Passy, là où existent aujourd'hui tant de charmantes villas, tout à côté de cette belle avenue à laquelle Napoléon III a donné le nom d'avenue de l'Impératrice et qu'on nomme aujourd'hui, nous savons pourquoi, avenue du bois de Boulogne.

Il est de notoriété publique que de tous temps les peintres font parade de beaucoup de libéralisme et d'indépendance, et font de l'opposition aux gouvernements, quels qu'ils soient, uniquement par originalité ou pour paraître ne pas faire comme tout le monde. Le maître d'André était donc républicain, et ses élèves, au nombre de dix ou douze, devaient naturellement adopter ses opinions avancées.

Aussi il fallait les entendre causer! En politique chacun raisonnait en homme d'État et se croyant aussi fort que Casimîr Périer, qui était alors ministre, une autre fois, on contait des gaudrioles ; tous racontaient leurs aventures amoureuses avec la prétention d'être des héros de roman, puis on critiquait les hommes du monde; on caricaturait les ministres et autres personnages ; enfin on se faisait

gloire des contraventions qu'on commettait contre les ordres de police.

André ne fut donc pas longtemps à s'identifier avec ces principes d'atelier. Comme ils étaient tout à fait opposés à ceux de ses frères, il s'en suivait souvent de vives discussions entre eux et ils allaient parfois jusqu'à se fâcher. Mme Robert en était très contrariée ; elle souffrait beaucoup du désaccord qui régnait entre ses enfants et s'inquiétait de voir André fréquenter une société qui lui paraissait aussi peu choisie que peu convenable, mais ses observations ne produisaient aucun effet.

Ce n'etait pas tout, André mangeait souvent hors de chez sa mère ; passait beaucoup de temps dans les cafés et les estaminets ou autres lieux, et il n'y avait pas de bals ou jardins publics qu'à vingt-quatre ans il ne connût; il travaillait peu, n'allait à son atelier qu'à dix heures et en sortait à cinq. Il fréquentait tout particulièrement un estaminet où se réunissaient beaucoup de jeunes gens désœuvrés, et où l'on causait librement politique ou socialisme, on médisait des prêtres, on blasphémait contre la religion, on critiquait les gens du monde, etc., tout en buvant de la bière abondamment et en fumant nombre des cigares. En outre on rehaussait, à qui mieux mieux, les révolutionnaires de 89 et de 93 et les bienfaits de la

révolution, voilà la société qu'André fréquentait et l'éducation qu'il recevait. Aussi voyait-il rarement ses frères qui n'approuvaient nullement sa conduite.

En ce moment parut la secte des saint-simoniens. Aussitôt André et quelques-uns de ses camarades se laissèrent endoctriner et s'enrôlèrent dans cette société dont nous avons tous entendu parler et que le gouvernement dut dissoudre, tant par son costume et par ses principes elle choquait le bon sens public. André n'en sortit pas comme ses chefs, sans qu'il lui en coutât d'assez fortes sommes d'argent.

Dans son ameublement, André avait une bibliothèque ; dans les livres qui la composaient, il avait tout particulièrement fait un choix approprié à ses goûts et à ses idées, et bien plus propre a corrompre son esprit qu'à le conduire dans le bon chemin. Mais ce qu'il lisait le plus, c'étaient les journaux et, bien entendu, ceux qui traitaient de la politique d'opposition ou de questions sociales, et que rédigeaient Marrast, Caussidière, Pierre Leroux et tant d'autres réformistes prétendant que, ni nos lois, ni nos institutions, ni même les bases fondamentales de notre société n'étaient en rapport avec les besoins et les idées de notre jeune génération et demandaient des réformes radicales.

Quant à des principes de religion, André n'en avait aucun, il n'avait pas mis les pieds dans une église depuis le jour où il fit son entrée dans l'atelier de son maître. Il ne se serait même pas cru à la hauteur de son époque si, dans l'occasion, il n'avait manifesté sa répulsion contre les prêtres et surtout contre les jésuites dont alors on s'occupait beaucoup. Au surplus il s'était fait recevoir franc-maçon, et tout le monde sait quels sont les principes de la Franc-Maçonnerie en matière religieuse.

Mme Robert faisait souvent à son fils au sujet de sa conduite des reproches dont il ne tenait aucun compte. Ses frères aussi cherchaient à le ramener à de meilleurs sentiments et lui rappelaient le serment qu'il avait fait à leur père ; tout était inutile. Vous, leur disait-il, vous n'êtes pas de votre temps, vos raisonnements sont d'une autre époque et vos principes sont surannés.

Prends garde, lui répondirent un jour ses deux frères que tes principes ne t'entraînent trop loin et ne te conduisent à compromettre ta position et ton avenir ; tu pourras bien regretter un jour de marcher de pair avec les jeunes gens et les hommes que tu fréquentes. Dans tous les cas, nos principes sont ceux de tous les honnêtes gens, et ils sont bons dans tout les temps, même dans le nôtre.

André n'en continuait pas moins sa manière de vivre et ses dépenses.

Au nombre de ses amis intimes était Théophile, le fameux danseur de Mabille dont nous avons parlé. C'était un viveur de premier ordre qui avait fait bien des métiers sans s'arrêter à aucun. D'abord, comme étudiant en droit, il avait ruiné son père, honnête cultivateur qu'il réduisit à la nécessité de vendre ses terres et de devenir gérant d'une propriété appartenant à autrui.

A vingt ans, Théophile connaissait tous les établissements consacrés au plaisir et tous les estaminets de Paris où il jouait avec beaucoup de dextérité, et lisait tous les journaux de l'opposition. Causait-il politique il tranchait la question comme un vieux diplomate ; parlait-on littérature, il connaissait tous les ouvrages et tous les auteurs ; théâtre, il connaissait tous les acteurs ; c'était l'homme universel, et on faisait cercle autour de lui pour l'entendre parler.

Quand il n'eut plus rien à attendre de son père, il s'engagea dans un régiment de zouaves et passa deux ans en Afrique, puis revint à Paris; alors il entra chez un agent de change aux appointements de dix-huit cents francs ; il en sortit pour faire de la littérature et n'obtint aucun succès, il se fit

ensuite dessinateur caricaturiste, puis acteur et en dernier lieu journaliste.

Voilà les amis auxquels s'attachait André, pouvait-il manquer de suivre une mauvaise route? il justifiait ce proverbe : dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es. Aussi ses frères finirent par cesser de le voir.

A vingt-cinq ans André n'avait encore, en fait de peinture, rien produit de remarquable ni vendu le moindre tableau. Il continuait donc à vivre sur son capital qui diminuait rapidement, car, outre ses dépenses de nécessité, il n'était pas sans sacrifier quelques sommes avec les femmes et dans les parties de plaisir auxquelles il se livrait. Enfin il fit un tableau qu'il espérait voir admis à l'exposition des beaux-arts, malheureusement il échoua dans ses espérances et son tableau fut refusé.

Dès lors, il devint furieux contre le Ministre des Beaux-Arts, contre le jury et le gouvernement, criant contre leur injustice ou leur ignorance. Mais il fallut néanmoins courber la tête et se soumettre.

André fit ensuite quelques tableaux de genre qu'il destinait à la vente; soit qu'il manquât de talent, soit qu'il n'eût pas assez travaillé, ses tableaux ne se vendaient qu'à des prix dérisoires qui le désespérèrent. Aigri par ces déceptions, il

s'en prenait à tout le monde et se répandait en invectives contre la société. Enfin il était arrivé au paroxysme du découragement.

Ma foi, se dit-il un jour, au diable le chevalet et les pinceaux ; décidément la peinture est un mauvais métier, j'en veux choisir un autre, mais lequel? Demanderai-je un emploi dans le gouvernement, il faut des recommandations, je n'en ai pas, et le plus souvent on attend longtemps pour n'obtenir qu'une place de surnuméraire, puis on aliène son indépendance. Dans le commerce, il faut faire un apprentissage. Dans le barreau ou la magistrature, il faut avoir fait son droit. Je crois décidément qu'il n'y a que les gens de bourse pour gagner de l'argent. Demandons à entrer chez un agent de change, avec ce qui me reste de capital, j'arriverai peut-être à faire fortune. Consultons Théophile, il a de l'expérience, il ne peut me donner que de bons conseils.

André alla donc voir son ami et lui fit part de ses projets.

— Mon ami, lui dit Théophile, avec l'argent qui te reste tu peux entrer dans une maison d'agent de change pour une part quelconque, mais prends garde à la tentation. Quand on a une fois mis le pied dans ce temple qu'on nomme la Bourse, il est rare qu'on n'arrive pas à tenter quelques opéra-

tions pour son compte personnel, et si tu n'a pas assez de caractère pour résister, tu seras bientôt perdu.

— Oh ! sois tranquille, je ne jouerai pas pour mon compte, ou je choisirai mes opérations, si j'en fais.

— Les plus malins dans ces affaires-là se trompent et beaucoup de gens, qui en ont l'habitude, s'y ruinent tout de même. Le mieux est donc de s'en tenir à exécuter les ordres qu'on reçoit et à opérer pour le compte des autres; je ne puis te donner d'autres conseils. Crois-moi, ils sont bons et suis-les.

— C'est très bien, répondit André, je les suivrai.

Un mois après, il entrait dans une maison d'agent de change, d'abord à titre d'employé aux appointements, en restant libre de disposer de son capital qui pouvait s'élever à environ 60.000 francs.

Il y avait à peine un an qu'André faisait des bordereaux et autres écritures, qu'oubliant les recommandations de Théophile, il se laissa entraîner à l'envie de faire quelques petites opérations pour son compte. Pendant quelque temps il fut assez heureux ; mais, dès qu'il vint à augmenter l'importance des affaires qu'il traitait, la chance tourna, il perdit bientôt tout son avoir et son patron mécontent le congédia.

Voilà donc André sans argent et sans emploi, que faire? Il ne vit rien de mieux pour le moment que de revenir chez sa mère, au grand mécontentement de ses frères qui ne purent s'empêcher de lui adresser de vifs reproches au sujet de sa conduite et de son imprudence. Mme Robert n'était certes pas contente; mais une mère pardonne si facilement! Elle reçut son fils chez elle, se berçant de l'espoir de le voir revenir à de meilleurs sentiments.

André chercha à diverses reprises à être employé aux écritures dans des maisons de commerce; il entra même dans plusieurs, mais ses opinions exaltées et ses discours déplaisant à ses chefs, il en était toujours renvoyé. Il entra ensuite en qualité de clerc dans une étude de notaire, là, s'étant attiré des reproches du maître-clerc par son inexactitude dans son travail, il le provoqua en duel et après s'être querellé avec lui il dut quitter l'étude. De là il entra régisseur dans un théâtre, où il resta peu de temps.

Plusieurs années se passèrent ainsi et tout en cherchant toujours une position, André continuait à fréquenter les cafés et autres lieux semblables selon ses habitudes. Pendant ce temps la pauvre mère fournissait toujours l'argent qui lui était nécessaire.

Un jour que Mme Robert était fatiguée de donner

de l'argent et adressait des reproches à son fils, il lui dit :

— Tiens ma mère, on m'offre en Algérie une exploitation de terrains ; on dit que c'est une excellente affaire, veux-tu me donner 10.000 francs, j'arriverai peut-être à la fortune.

La malheureuse mère n'eut pas le courage de refuser ; elle donna les 10.000 francs et André partit pour l'Afrique.

Au bout de deux ans, son exploitation n'ayant pas réussi et son capital étant épuisé, il revint à Paris, toujours chez sa mère, qui le reçut en lui enjoignant de se pourvoir d'une position.

André fit alors la connaissance d'une femme veuve vivant du produit d'un établissement où elle fabriquait des fleurs artificielles. Il en fit sa maîtresse et alla s'installer chez elle. Il y vécut quelque temps à ne rien faire ; mais comme il arriva un enfant, puis un second, il comprit qu'il ne pouvait se contenter du fruit du travail de sa maîtresse. Alors il se fit journaliste, écrivant pour plusieurs journaux bien entendu des plus avancés dans l'opposition ; néanmoins il vivait bien plus près de la misère que de l'aisance.

Dans la pratique du journalisme, son esprit fort, aigri par les souffrances morales, s'était exalté plus en plus, et il en était arrivé à écrire des arti-

cles, qu'alors la loi obligeait de signer, où il se faisait remarquer par sa virulence contre le gouvernement. Un jour il en publia un où il défendait si ouvertement les principes républicains que l'autorité dut lui intenter un procès en police correctionnelle. Il y avait justement peu de temps que son frère Charles venait d'être nommé procureur du roi à Paris.

André ne manqua pas d'aller trouver Charles et de lui demander de le protéger, mais c'était difficile, tout ce qu'il put faire ce fut, au moment du jugement, de prier son collègue chargé de soutenir l'accusation de le ménager le plus possible. Néanmoins les juges le condamnèrent à six mois de prison.

Les frères d'André en furent désolés, non pas pour lui, car il recevait là une terrible leçon, justifiée par la hardiesse de ses articles et de ses idées avancées, mais pour l'honneur de la famille et pour la peine qu'en éprouvait Mme Robert.

En effet, la douleur qu'éprouva cette pauvre femme tant éprouvée fut si profonde, que deux mois après la condamnation de son fils elle tomba malade et succomba.

Quant à André, obligé de subir sa peine, il laissa sa malheureuse concubine avec la charge de deux

enfants nés de ce mariage irrégulier, pour ainsi dire sans ressources, bien qu'il eût à sa disposition la succession de sa mère dont le dépôt était fait chez un notaire en attendant sa sortie de prison.

Aussitôt qu'il fut libre, il fit une nouvelle combinaison pour employer le nouveau capital qu'il avait en sa possession. Dans la crainte de tomber dans la même faute en continuant à écrire dans les journaux, il se décida à acheter diverses marchandises et à aller s'établir au Mexique avec l'espérance d'en tirer un bon parti, mais là comme ailleurs de nouvelles déceptions l'attendaient. Ses marchandises se vendirent mal, et au bout de deux ans il ne lui restait plus rien de son capital. Pour vivre, il dut tenter de faire de la contrebande, mais bientôt les dangers auxquels il était exposé et les fatigues qu'il endurait le firent renoncer à ce rude métier. Alors il se mit garçon de café. Il était là quant il apprit que la Révolution de 1848 venait d'éclater en France et que la République y était proclamée.

Immédiatement André s'arrangea pour réaliser la somme nécessaire pour rentrer dans son pays, et un mois après il était à Paris et reprenait ses articles dans les journaux. Il était libre alors d'y émettre ses idées et ses opinions républicaines,

espérant bien qu'à raison de la condamnation qu'il avait subi le gouvernement lui accorderait un emploi important. Dans ce but il assistait à toutes les réunions publiques, faisant des discours dans les clubs et y prêchait ses doctrines. C'est ainsi qu'il parvint à se faire nommer au grade de capitaine dans la garde nationale. Par tant d'activité il espérait bien qu'il serait appelé au poste de préfet, ou tout au moins de sous-préfet, grâce à ses bonnes recommandations et à son dévouement pour la République.

Malheureusement, comme il arrive dans tous les changements de gouvernement, quand il y a mille places à donner, il y a vingt mille solliciteurs pour les obtenir. La place qu'André attendait ne venait toujours pas et les fonds étaient bas. Au mois de juin de la même année il y avait peut-être cinquante mille demandes de la part de gens inoccupés ne sachant que devenir et environ deux cent mille ouvriers sons ouvrage, dont on ne calma l'impatience qu'en formant des ateliers nationaux au Champ-de-Mars, où on les occupait à des terrassements tout à fait inutiles en leur donnant une paye de 1 fr. 50 par jour, et en leur promettant une organisation nouvelle du travail qu'un certain comité leur avait promis. Mais comme ces espérances ne se réalisaient toujours pas, tous ces

hommes, mécontents, le 23 juin, s'insurgèrent et une bataille comme on n'en avait jamais vu dans Paris, qui dura trois jours, s'ensuivit. Dans cette bataille, sept généraux y périrent ainsi que l'archevêque de Paris et un grand nombre d'hommes y furent tués autant d'une part que de l'autre.

Le 24, au matin, un fait qui est peu connu se passa sur la place du Carrousel, où André était de garde et commandait sa compagnie ce jour-là aux Tuileries.

La garde nationale d'Orléans était arrivée le matin avant le jour dans le but de porter des secours à celle de Paris. Lorsqu'elle se présenta sur la place du Carrousel, on l'appelât au mot d'ordre, elle ne le connaissait pas. La garde nationale de Paris croyant avoir affaire à des insurgés fit un feu de peloton des plus nourris. Par la même raison, la garde d'Orléans riposta, et ce fut une fusillade épouvantable d'où résultait un pêle-mêle indescriptible de morts et de blessés. Au jour, on reconnu l'erreur de part et d'autre, mais le mal était irréparable.

Immédiatement après, André, qui déjà avait couru là le plus grand danger, passa au camp des insurgés et alla commander un de leurs bataillons, rue Saint-Jacques, tout près du Panthéon, où justement, en face, son frère Charles combattait contre

une barricade. Tout à coup on entendit un cri. C'était celui d'André qui venait d'être frappé à la tête par une balle qui l'étendit raide mort.

Ce n'est que trois jours après que Gustave et Charles purent apprendre la mort de leur frère.

GUSTAVE ROBERT

A SAINT-GERMAIN EN LAYE

Lorsqu'en 1854 Gustave Robert eut cessé les affaires, il avait vu mourir, à la suite d'événements politiques, son père, sa mère, son beau-père, sa femme et l'un de ses frères. C'est alors qu'accablé par la douleur il vint se retirer à Saint-Germain. Pendant deux ans il y vécut fort tristement, ne voyant pour ainsi dire personne et sortant à peine.

Tout d'abord il loua une maison rue de Noailles, où il s'installa provisoirement ; puis au bout de deux ans il acheta une portion de terrain dans la partie du parc de ce nom, abandonné depuis de longues années, dans un état déplorable qui venait d'être mis en vente. C'est là qu'il se fit bâtir une maison appropriée à ses goûts, et y fit disposer un magnifique jardin avec serre, kiosque, et toutes

les servitudes indispensables, ayant pour personnel un jardinier, un valet de chambre et une cuisinière. Quelques autres personnes ayant bâti comme lui dans ces terrains, c'est ainsi qu'on a vu se former la rue Napoléon devenu aujourd'hui la rue d'Alsace, l'une des plus belles de Saint-Germain.

Deux ans plus tard, Gustave Robert trouva à marier sa fille a un négociant en sucre en gros du quartier de la Verrerie à Paris. Si c'était un bonheur pour elle, il n'en éprouva pas moins un grand vide dans sa maison auquel il eut bien de la peine à s'habituer. C'est alors que pour se distraire il chercha des occupations dans les établissements de bienfaisance de la ville de Saint-Germain et parvint à leur donner de nouvelles extensions à force d'activité et du dévouement qu'il apportait dans ses fonctions toutes gratuites.

Quelque temps après le mariage de sa fille, un jour que Robert avait deux amis à dîner, (le mari et la femme) la conversation suivante s'engagea avec cette dernière.

— Maintenant que vous avez marié votre fille, et que vous voilà seul, ne pensez-vous pas à vous remarier, je connais une veuve qui vous conviendrait bien sous tous les rapports, elle n'est ni trop jeune, ni trop âgée ; elle a de la fortune et de très bonnes manières, etc.

— Me remarier, moi ! oh non ! l'idée ne m'en est pas venue et je n'en ai point l'intention, quelque avantageux que soit le parti que vous puissiez m'offrir.

— Cependant vous devez vous ennuyer.

— M'ennuyer, mais non ; un homme qui sait employer son temps comme je le fais ne s'ennuie jamais.

— Vous devez dans tous les cas être embarrassé pour conduire votre maison ?

— Non, madame, je ne suis pas embarrassé ; grâce aux bons gages que je donne, j'ai des domestiques fidèles et dévoués et je ne manque de rien.

— Mais enfin vous devez avoir besoin d'une compagne ?

— Je n'ai besoin que d'avoir de bons amis. Tenez, madame, vous m'affligez en me parlant de mariage, car vous me rappelez le plus grand chagrin que j'aie éprouvé de ma vie, continua Robert des larmes dans les yeux en me faisant souvenir de ma pauvre femme. Vous ne savez donc pas que pendant vingt ans que nous avons vécu ensemble, j'ai été le plus heureux des maris et que ma femme ne m'a jamais contrarié, ni causé de chagrin, ni fait naître entre nous la moindre discorde, et comme je suis convaincu qu'on ne peut être deux

fois heureux comme je l'ai été, je ne suis pas si fou d'en tenter l'expérience.

— Cependant, insista l'amie, si vous rencontriez bien pourquoi ne seriez-vous pas heureux ?

— Pourquoi je ne serai pas heureux ? J'ai beaucoup de raisons pour le croire. D'abord ce serait me mettre mal avec mes enfants, et avant tout je tiens à conserver leur affection ; ensuite, quand on approche de la soixantaine, voyez-vous, c'est comme un vieil arbre que l'on change de terrain, les racines manquant de sève, l'arbre se dessèche et les feuilles tombent les unes après les autres. Pour moi, donc, il est deux principes indispensables en ménage. Quand on est jeune, c'est l'amour qui nous rapproche. Quand on est vieux, c'est l'amitié qui nous attache l'un à l'autre, mais pour que ces sentiments soient vrais, efficaces et sincères, il faut qu'ils aient pris naissance dans la jeunesse et avoir vieilli ensemble ; lors donc on contracte une union dans un âge avancé, on a des habitudes, des goûts différents, on a des manies, des préférences de famille qui se contrarient et ne concordent que rarement, et si peu que la nature ou l'humeur vous y disposent, ne concordent pas du tout. C'est ainsi qu'il y a tant de ménages en secondes noces où dans les meilleurs intérieurs il n'existe ni bonheur ni tranquillité, et comme

j'aime mon indépendance au suprême degré, sans être égoïste, non, mes chers amis, je ne ferai pas la folie de me remarier ; n'en parlons donc plus.

Cette conversation se termina là.

Mme Gérard, la fille de Robert, venait souvent, surtout en été, passer plusieurs jours chez son père ; comme elle avait deux charmants enfants, elles les amenait toujours ; c'étaient alors des jours de bonheur pour tous et tout particulièrement pour le grand papa, qui avait un plaisir extrême à les promener et à les faire jouer à des jeux qu'il se plaisait à leur procurer. Lorsqu'aussi il allait porter quelque secours à ses pauvres il les emmenait avec lui de manière à leur faire comprendre ce que c'était que la pauvreté et a leur inspirer le sentiment de la charité, de même il les conduisait souvent à l'église, afin de les habituer à respecter les prêtres, à aimer la religion et à suivre la morale qu'elle enseigne, comme il le faisait lui-même.

Robert s'était beaucoup occupé de bien diriger l'éducation de son fils et à lui faire faire de bonnes études. Dès qu'il les eût terminées il le fit entrer chez un avoué avec l'intention de lui acheter une étude ; telles étaient ses dispositions et ses espérances. Ce jeune homme faisait également son bonheur et lui donnait toute la satifaction désira-

ble, il avait vingt-six ans lorsque en 1870 arriva malheureusement cette guerre néfaste dont nous avons tous si tristement subi et déploré les résultats ; Frédéric, c'est ainsi qu'il se nommait, qui avait pu échapper au service militaire, fut incorporé dans la garde nationale et au bout de quelques mois nommé capitaine. Le malheur voulut que son bataillon fut un de ceux qui firent partie des gardes nationaux envoyés combattre les Prussiens aux environs de Paris, et il y perdit la vie en combattant dans l'affaire de Buzenval.

Cette mort fut un coup terrible pour Robert. Il était anéanti, accablé par la douleur. Sa fille et son gendre eurent beau passer quelque temps auprès de lui, ils ne purent parvenir à le consoler. Cependant ce nouveau et cruel chagrin, tout en lui rappelant tous les autres, ne devait pas se terminer là ; car une dernière et terrible épreuve l'attendait encore.

Les Prussiens qui occupaient Saint-Germain ayant appris que son fils avait combattu contre eux avec beaucoup de courage à Buzenval s'en prirent à lui pour en tirer vengeance. Alors ils s'emparèrent de sa personne et le conduisirent prisonnier à Versailles. Il y passa un mois et ne put obtenir sa liberté qu'au prix d'une rançon de trente mille francs qu'il dut leur compter. Ce

dernier coup mettait le comble à son désespoir et à son découragement. Néanmoins la guerre terminé il put reprendre ses occupations dans toutes les sociétés de bienfaisance auxquelles il consacrait son temps et ses soins, ainsi que nous l'avons dit, avec un extrême dévouement et qu'il soutenait en même temps de son argent ; là seulement il oubliait ses peines et trouvait les consolations nécessaires à pouvoir encore supporter la vie.

Gustave Robert jouissait donc d'une grande considération publique et privée. C'était à Saint-Germain à qui aurait pour lui le plus d'égards. Sa réputation d'honnête homme était si répandue qu'un jour, un an environ après la guerre, plusieurs habitants vinrent prier Robert de vouloir bien accepter les fonctions de maire de la ville qui allaient être prochainement vacantes.

Merci, mille fois merci, mes chers amis, de l'honneur que vous me faites, leur répondit-il ; je ne puis accepter ces honorables fonctions. Dans ma carrière commerciale j'ai été juge au tribunal de commerce, membre de la Chambre consultative des arts et manufactures ; j'ai rempli encore bien d'autres emplois honorifiques parce qu'ils étaient indépendants ; alors on m'a offert de me présenter à la députation, et j'ai refusé parce que j'ai juré a mon père de ne jamais accepter aucun emploi

touchant à la politique, et je tiens à remplir mon serment, voilà la raison pour laquelle je ne puis accepter les fonctions de maire, ne comptez donc pas sur moi, surtout en ce temps de république, qui est un gouvernement qui ne m'est pas le moins du monde sympathique.

— C'est précisément pour cette raison que nous tenons à vous avoir pour maire, lui répliquèrent quelques-uns des membres de la députation.

— Je vous sais bon gré de cette marque de confiance, continua Robert, mais dans ma manière de voir, si je ne veux pas défendre la République, je tiens aussi à ne pas la combattre ; tenez, à vous dire vrai, j'ai supporté tant de malheurs dans ma vie, qu'à l'exception de ma foi en Dieu, qui est immuable, je suis devenu tout à fait sceptique à l'égard de l'humanité. J'ai rencontré tant d'ingratitude et d'injustice chez les hommes, que je ne crois plus à rien, quant à l'avenir de notre pauvre pays ; quelle espérance peut-on concevoir d'une nation aussi inconstante que la nôtre, quand on a vu Louis XVI, cet excellent roi, si doux et si bon, porter sa tête sur l'échafaud ; quand on a vu la guillotine en permanence ; quand on a vu Napoléon Ier, après avoir sauvé la France et acquis tant de gloire, mourir misérablement à Sainte-Hélène ; Charles X, ce malheureux roi d'un jour,

mourir en exil ; Louis-Philippe, ce roi constitutionnel, si débonnaire, si bon père de famille, mourir également sur une terre étrangère et après lui la République de 48 avec ses trois journées de juin ; enfin, Napoléon III qui, après avoir relevé la France et laissé de si grands souvenirs dans Paris, abandonné, meurt à Chislehurst, et après lui la Commune, et puis... et puis...

— Eh bien ! quand je repasse tout cela dans mon esprit, je ne puis avoir confiance dans les hommes ; je ne puis avoir la moindre espérance dans l'avenir, car si dans tous ces changements il peut en être sorti quelque bien, que de sang et de larmes n'ont-ils pas fait verser dans nos familles. Sauf les fauteurs de troubles, le peuple et la société y ont-ils beaucoup gagné ?

— Tout cela peut être vrai, ajouta une autre personne, mais la République, nous assure-t-on, doit mettre un terme à tous ces changements.

— La République doit mettre un terme à ces changements, dites-vous ? Oui, s'il en existait une seule, cela pourrait être ; mais comme il y en a de plusieurs espèces, je me demande quelle est la bonne, celle qui peut plaire et convenir à tout le monde, celle, enfin, qui peut être définitive et donner les garanties de stabilité suffisantes dont nous avons tant besoin pour rendre les esprits

moins turbulents ? Donc, comme je ne crois pas à l'immobilité de l'esprit humain, je ne suis nullement rassuré sur l'avenir de la République.

— Je puis vous assurer, dit une troisième personne, dont la confiance en la République était assez prononcée, que les républicains sont les gens les plus raisonnables, les plus capables, les plus honnêtes du monde.

— Eh bien ! moi, je suis loin d'en être convaincu, reprit encore Robert, et comment n'en douterais-je pas ? En 1793, ils ont fait périr mon grand-père et mon grand-oncle sur l'échafaud. En 1830, les libéraux ou les républicains (pour moi, c'est la même chose) ont ruiné mon père en lui faisant perdre une fortune acquise par un travail de toute une vie austère et sans reproche. Ils ont ensuite causé la mort de mon beau-père et de ma pauvre femme après m'avoir volé et pillé. Puis, l'un de mes frères est mort victime de leurs principes ; enfin, comme conséquence de leurs idées, mon fils (ma dernière consolation) a succombé en défendant leur cause, croyant défendre celle de la France, et l'on voudrait que j'accordasse à ces gens-là mon estime et ma confiance ? Non, mes amis, jamais ! néanmoins, je vous le promets, je ne ferai aucune opposition à leurs succès, comme cela, je conserverai mon indépendance jusqu'à mon dernier jour.

— Vous avez raison, dit encore un quatrième interlocuteur, mais le temps a marché et les progrès que nous avons faits sont pour nous une garantie de l'avenir.

— J'admets votre raisonnement, continua Robert; mais croyez-vous donc que du temps des gouvernements déchus on manquait d'hommes instruits, capables, de savants jurisconsultes? Eh bien! depuis le commencement de ce siècle, combien nos hommes politiques ont-ils fait de discours et prononcé de belles paroles! combien ont-ils bouleversé nos codes en annulant nos lois et en en faisant de nouvelles ! combien nos réformateurs ont-ils de fois changé nos institutions et fait de constitutions ! Sont-ils parvenus à diminuer nos charges, notre budget, nos obligations? Non, bien au contraire. Sont-ils arrivés à améliorer notre nature? Non, car en politique, n'avons-nous pas toujours les mêmes ambitions, les mêmes travers d'esprit, les mêmes passions, les mêmes vices, enfin? Or, notre nature étant toujours la même, qu'importe la forme de notre gouvernement, notre état social ne changera point et l'homme sera toujours l'homme.

— Cependant, ajouta un cinquième du groupe, nous avons gagné bien des libertés et bien des jouissances que n'avaient pas nos pères.

— Oui, dit encore Robert, je ne le conteste pas, et ce serait un grand bienfait, si à côté de ces libertés il n'y avait pas la licence et si nous savions nous en servir sans en abuser; si, enfin, tout le monde avait la raison d'en user avec modération et comprenait son devoir; mais dans un temps comme le nôtre, où tous veulent avoir, les uns des places, les autres de la fortune, d'autres encore des honneurs; dans un temps où tout le monde croit avoir plus d'esprit que son voisin, plus de jugement que personne et plus de capacités que ceux-là mêmes qui, par leur instruction, sont appelés à nous gouverner, je vous demande où peuvent nous conduire ces libertés? A quoi elles peuvent servir à l'ouvrier honnête et laborieux, à l'humble laboureur dont beaucoup ne savent même pas lire, si ce n'est à leur causer des dérangements incessants; à leur procurer des occasions de dissipation; à les rendre susceptibles de corruption; enfin, à leur suggérer des sentiments de haine contre ceux qui sont leurs guides et leurs soutiens. Ah! ne serait-il pas préférable, au lieu de conduire le peuple dans cette voie de discorde, qu'on s'occupât davantage de diriger son éducation dans le progrès d'une saine morale où il trouverait un véritable bien-être et un appui certain; ou bien encore de lui créer de nouveaux établissements

de secours pour lui venir en aide dans ses moments de détresse.

— Nous avons des jouissances de plus, dites vous; cela est très vrai et je ne le conteste pas, mais, par contre, nos charges n'ont-elles pas augmenté dans une égale proportion, et ici, ne vous y trompez pas, ces jouissances nous les devons à nos progrès dans les sciences, dans l'industrie, dans les arts, dans l'instruction. Nous les devons au travail, à notre intelligence enfin; mais aux hommes politiques, aux révolutionnaires, jamais, non, jamais

Vous le comprenez maintenant, mes chers amis, les principes que je viens de vous exposer sont si peu en harmonie avec ceux des hommes qui nous gouvernent aujourd'hui, que je ne puis accepter aucun emploi qui touche à la politique de notre pays. Je préfère conserver toute mon indépendance tout le temps que Dieu me permettra de rester sur cette terre. Encore une fois, donc, merci de votre bonne démarche autant que je suis profondément touché de l'honneur que je reçois.

La députation se retira sans insister davantage et Robert conserva toute sa liberté d'agir et de penser à sa guise, très heureux et satisfait d'en avoir pris la résolution, il resta en conséquence simple observateur des événements qui suivirent

sans jamais y prendre la moindre part jusqu'au moment où la maladie vint l'atteindre et l'enlever comme nous l'avons dit à l'estime et à la considération de tous ses concitoyens et à l'affection de ceux qui l'entouraient.

FIN

Imprimerie D. Bardin, à Saint-Germain.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

PUBLICATIONS NOUVELLES

Les Indiscrétions du prince Svanine, par S. Blandy. 1 beau vol. in-18 jésus .... 3 fr. »

Bleus, Blancs, Rouges, par Fernand Giraudeau, 1 fort vol. in-18 .... 3 »

Nouvelles et Fantaisies humoristiques, par Mérinos (Eug. Mouton), 1 v. in-18 (1re série épuisée).
Deuxième série, 1 vol. in-18 .... 3 »

La Grande Falaise (1785-1779), par Albert Sorel. 1 vol. in-18 jésus .... 3 »

Le docteur Egra, par Albert Sorel, 1 beau vol. in-18 jésus .... 3 »

Le Monde comique, par Corthey, 1 vol. in-18 jésus 3 50

Le Mari de la Vieille, étude de mœurs, par Gabriel Prévost, 1 vol. in-18 .... 3 »

Une Femme à bord, par René de Maricourt, 1 vol. in-18 .... 3 »

Le Drageoir aux épices, par J.-K. Huysmans, 2e édition. 1 beau petit volume in-16, imprimé en caractères elzéviriens, titre rouge et noir, couverture parchemin, tiré à 300 exemplaires numérotés 2 50

PETITE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

Cette nouvelle collection, publiée sous la direction de M. Georges d'Heylli, a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les bibliophiles. Le texte est collationné avec le plus grand soin sur les éditions originales. Chaque volume est tiré sur papier de Hollande et cent exemplaires sur papier teinté. Il est réservé quelques exemplaires sur papier de Chine pour les amateurs.

En vente dans cette collection :

Théâtre de Marivaux, 1 vol. elzévirien, in-18, 6 fr. »

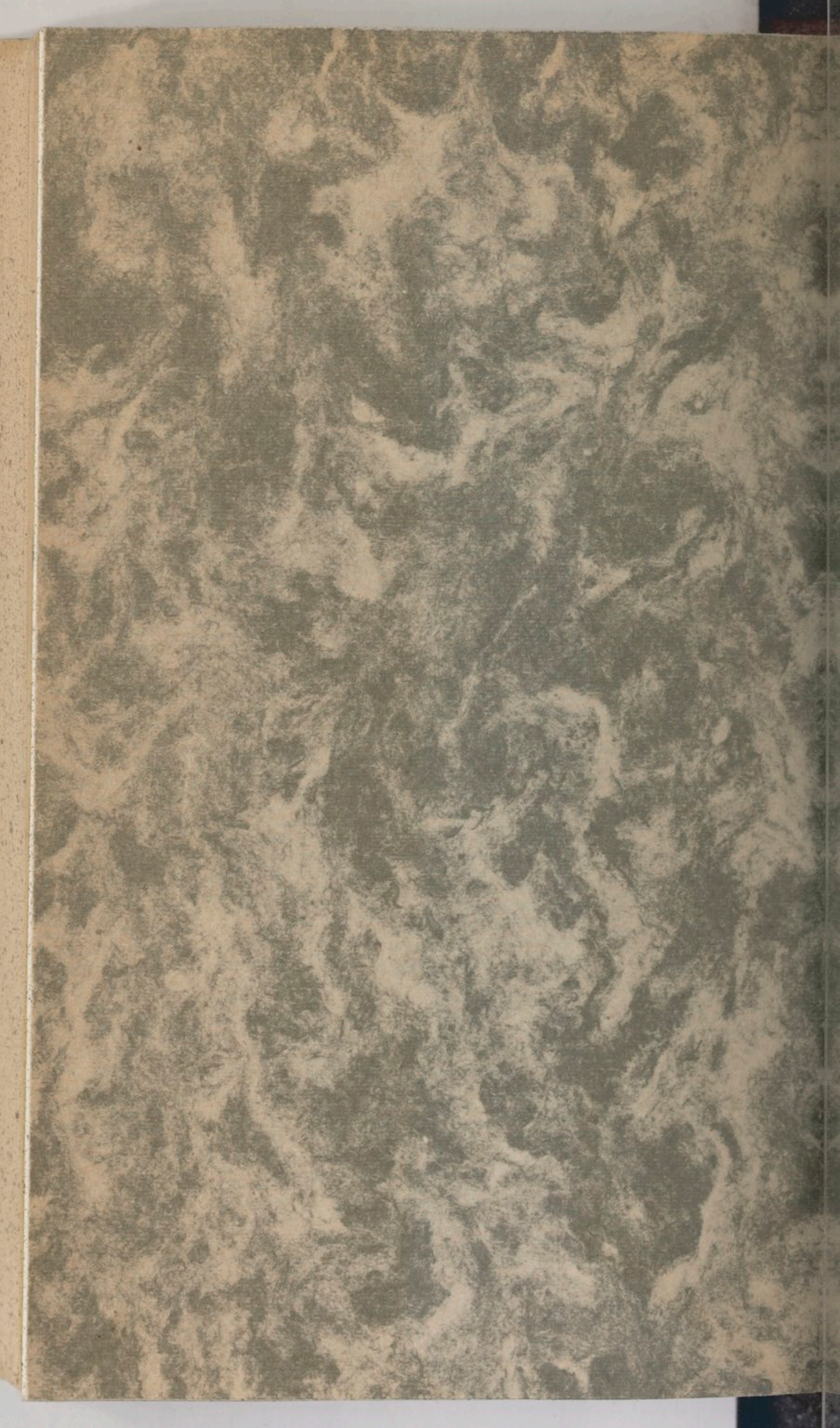
Théâtre de Sedaine, 1 vol. elzévirien, in-18, 6 »

Chaque volume est orné d'un portrait à l'eau-forte, gravé par Lalauze.

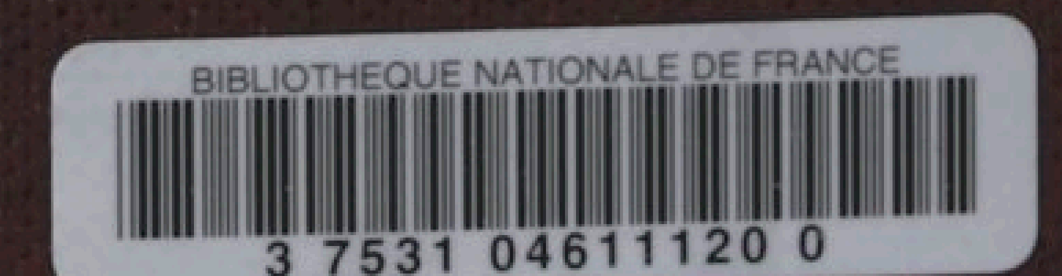
Régnier, Sociétaire de la Comédie-Française, notice par Georges d'Heylli, 1 vol. in-18, avec portrait à l'eau-forte .... 5 fr. »

Bressant, Sociétaire retiré de la Comédie-Française, notice par Georges d'Heylli, 1 vol. in-18 jésus, avec portrait à l'eau-forte .... 2 »

Paris. — E. Brière, imprimeur breveté, 257, rue Saint-Honoré.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04611120 0